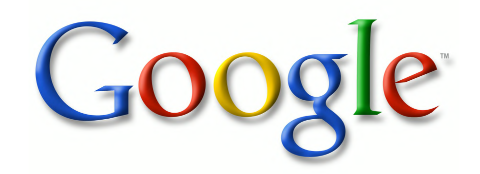
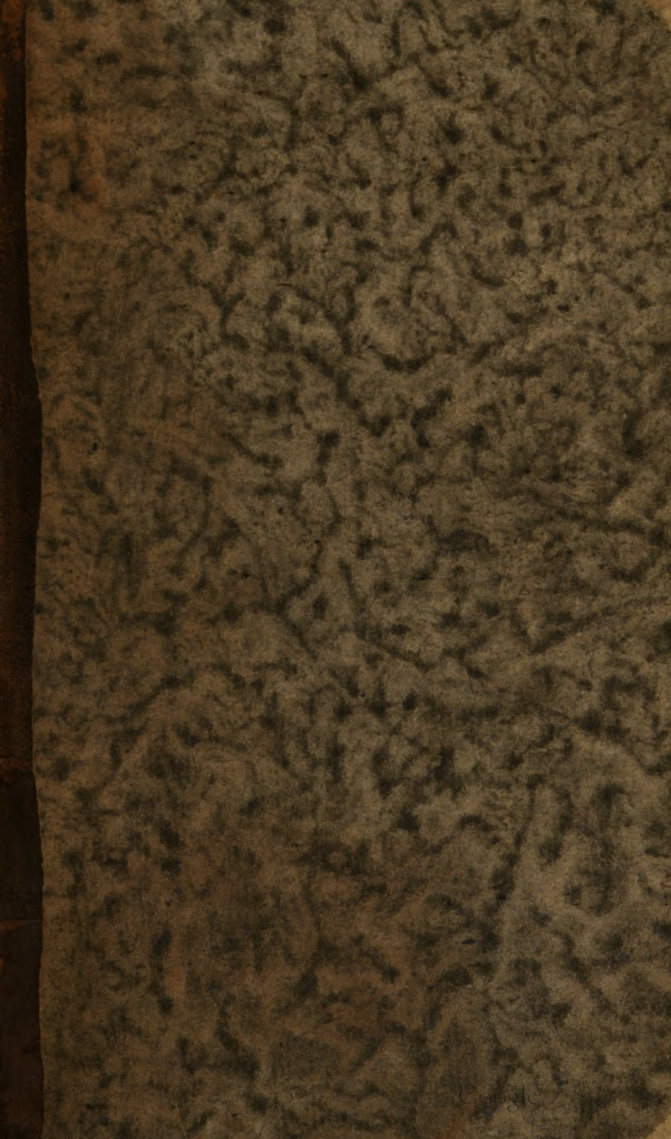
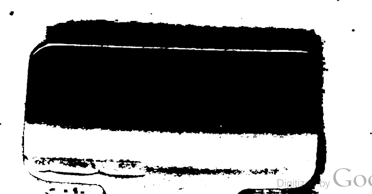






OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

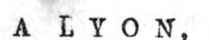
OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-DIX-NEUVIEME.



A LYON,

Chez J. B. DELAMOLLIERE, Impr. Libraire.

1792.



RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

1715-1735.

RECUEIL
DES LETTRES
DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.
A MADAME
LA MARQUISE DE MIMEURE.

1715.

J'AI vu, Madame, votre petite chienne, votre petit chat, et mademoiselle *Aubert*. Tout cela se porte bien, à la réserve de mademoiselle *Aubert* qui a été malade, et qui, si elle n'y prend garde, n'aura *point* de gorge pour Fontainebleau. A mon gré, c'est la seule chose qui lui manquera, et je voudrais de tout mon cœur que sa gorge fût aussi belle et aussi pleine que sa voix.

Puisque j'ai commencé par vous parler de comédiennes, je vous dirai que la *Duclos* ne joue presque point, et qu'elle prend tous les matins quelques prises de séné et de casse, et le soir plusieurs prises du comte d'*Uzès*. *N**** adore toujours la dégoûtante *Lavoye*; et le maigre *N**** a besoin de recourir aux femmes, car les hommes l'ont abandonné.

Au reste, on ne nous donne plus que de très-mauvaises pièces jouées par de très-mauvais acteurs. En récompense, mademoiselle de *Montbrun* récite très-joliment des pièces comiques.

1715.

Je l'ai entendue déclamer des rôles du Misanthrope avec beaucoup d'art et beaucoup de naturel. Je ne vous dis rien de l'Important (1) car je vous écris avant la représentation, et je veux me réserver une occasion de vous écrire une seconde fois.

On joue à l'opéra Zéphire et Flore (2). On imprime l'Anti-Homère de *Terrasson*, et les vers héroïques, moraux, chrétiens et galans de l'abbé *du Jari.* Jugez, Madame, si on peut en conscience m'interdire la satire; permettez-moi donc d'être un peu malin.

J'ai pourtant une plus grande grâce à vous demander. C'est la permission d'aller rendre mes devoirs à M. de *Mimeure* et à vous, dans l'un de vos châteaux où peut-être vous ennuyez-vous quelquefois. Je sais bien que je perdrais auprès de vous tout le fiel dont je me nourris à Paris; mais afin de ne me pas gâter tout-à-fait, je ne resterais que huit ou dix jours avec vous. Je vous apporterais ce que j'ai fait d'Oedipe. Je vous demanderais vos conseils sur ce qui est déjà fait, et sur ce qui n'est pas travaillé; et j'aurais à M. de *Mimeure* et à vous, l'obligation de faire une bonne pièce.

Je n'ose pas vous parler des occupations auxquelles vous avez dit que vous vous destiniez pendant votre solitude. Je me flatte pourtant

(1) On ne connaît qu'une comédie de ce nom, par *Brueys*, jouée pour la première fois, en 1693.

(2) Tragédie-opéra de *Duboulay*, musique des fils de *Lulli*, représentée en 1688, et reprise en 1715.

que vous voudrez bien m'en faire la confidence toute entière ; 1715.

> Car nous favons que Vénus et Minerve
> De leurs trésors vous comblent sans réserve.
> Les Grâces même et la troupe des Ris,
> Quoiqu'ils soient tous citoyens de Paris,
> Et qu'en ces lieux ils se plaisent à vivre,
> Jusqu'en province ont bien voulu vous suivre.

Ayez donc la bonté de m'envoyer, Madame, signée de votre main, la permission de venir vous voir. Je n'écris point à M. de *Mimeure*, parce que je compte que c'est lui écrire en vous écrivant. Permettez-moi seulement, Madame, de l'assurer de mon respect et de l'envie extrême que j'ai de le voir.

LETTRE II.

A MADAME

LA MARQUISE DE MIMEURE.

On ne peut vaincre sa destinée : je comptais, Madame, ne quitter la solitude délicieuse où je suis que pour aller à Sulli ; mais M. le duc et madame la duchesse de *Sulli* vont à Villars, et me voilà, malgré moi, dans la nécessité de les y aller trouver. On a su me déterrer dans mon hermitage pour me prier d'aller à Villars ; mais on ne m'y fera point perdre mon repos (3). Je porte à présent un manteau de philosophe dont je ne me déferai pour rien au monde. 1716.

(3) M. de *Voltaire* avait eu une passion très-violente pour madame la maréchale de *Villars* ; il disait dans la suite que c'était la seule qui l'eût emporté sur l'amour du travail, et qui lui eût fait perdre du temps.

1716. Vous ne me reverrez de long-temps, madame la Marquise; mais je me flatte que vous vous souviendrez un peu de moi, et que vous serez toujours sensible à la tendre et véritable amitié que vous savez que j'ai pour vous. Faites-moi l'honneur de m'écrire quelquefois des nouvelles de votre santé et de vos affaires; vous ne trouverez jamais personne qui s'y intéresse autant que moi.

Je vous prie de m'envoyer le petit emplâtre que vous m'avez promis pour le bouton qui m'est venu sur l'œil. Sur-tout ne croyez point que ce soit coquetterie, et que je veuille paraître à Villars avec un désagrément de moins. Mes yeux commencent à ne me plus intéresser qu'autant que je m'en sers pour lire et pour vous écrire. Je ne crains plus même les yeux de personne; et le poëme d'*Henri IV* et mon amitié pour vous sont les deux seuls sentimens vifs que je me connaisse.

LETTRE III.

A MADAME LA MARQUISE DE MIMEURE.

JE vais demain à Villars: je regrette infiniment la campagne que je quitte, et ne crains guère celle où je vais.

Vous vous moquez de ma présomption, Madame, et vous me croyez d'autant plus faible que je me crois raisonnable. Nous verrons qui aura raison de nous deux. Je vous réponds par

avance que ſi je remporte la victoire, je n'en ſerai pas fort énorgueilli.

Je vous remercie beaucoup de ce que vous m'avez envoyé pour mon œil; c'eſt actuellement le ſeul remède dont j'aye beſoin, car ſoyez bien sûre que je ſuis guéri pour jamais du mal que vous craignez pour moi: vous me faites ſentir que l'amitié eſt d'un prix plus eſtimable mille fois que l'amour. Il me ſemble même que je ne ſuis point du tout fait pour les paſſions. Je trouve qu'il y a en moi du ridicule à aimer, et j'en trouverais encore davantage dans celles qui m'aimeraient. Voilà qui eſt fait; j'y renonce pour la vie.

Je ſuis ſenſiblement affligé de voir que votre colique ne vous quitte point; j'aurais dû commencer ma lettre par là. Mais ma guériſon, dont je me flatte, m'avait fait oublier vos maux pour un petit moment.

S'il y a quelques nouvelles, mandez-les-moi à Villars, je vous en prie. Conſervez, ſi vous pouvez, votre ſanté et votre fortune. Je n'ai rien de ſi à cœur que de trouver l'une et l'autre rétablies à mon retour. Ecrivez-moi au plutôt comment vous vous portez.

LETTRE IV.

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

A Sulli, 20 juin.

MONSIEUR,

1717.

Vous avez beau vous défendre d'être mon maître, vous le ferez quoi que vous en disiez. Je sens trop le besoin que j'ai de vos conseils; d'ailleurs les maîtres ont toujours aimé leurs disciples, et ce n'est pas là une des moindres raisons qui m'engagent à être le vôtre. Je sens qu'on ne peut guère réussir dans les grands ouvrages sans un peu de conseils et beaucoup de docilité. Je me souviens bien des critiques que monsieur le grand-prieur et vous, me fites dans un certain souper chez M. l'abbé de *Bussi*. Ce souper-là fit beaucoup de bien à ma tragédie; et je crois qu'il me suffirait pour faire un bon ouvrage de boire quatre ou cinq fois avec vous. *Socrate* donnait ses leçons au lit, et vous les donnez à table; cela fait que vos leçons sont sans doute plus gaies que les siennes.

Je vous remercie infiniment de celles que vous m'avez données sur mon épître à M. le Régent; et quoique vous me conseillez de louer, je ne laisserai pas de vous obéir.

> Malgré le penchant de mon cœur,
> A vos conseils je m'abandonne.
> Quoi! je vais devenir flatteur!
> Et c'est Chaulieu qui me l'ordonne! (*)

Je suis, etc.

(*) Voyez le Volume d'Epîtres, et les Lettres en vers. L'abbé de *Chaulieu* mourut en philosophe en 1720, à l'âge de 81 ans.

LETTRE V.

A MADAME LA MARQUISE DE MIMEURE.

A Villars.

1719.

Auriez-vous, Madame, aſſez de bonté pour moi, pour être un peu fâchée de ce que je ſuis ſi long-temps ſans vous écrire? Je ſuis éloigné depuis ſix ſemaines de la déſolée ville de Paris : je viens de quitter le Bruel où j'ai paſſé quinze jours avec M. le duc de *la Feuillade*. N'eſt-il pas vrai que c'eſt bien là un homme? Et ſi quelqu'un approche de la perfection, il faut abſolument que ce ſoit lui. Je ſuis ſi enchanté de ſon commerce que je ne peux m'en taire, ſur-tout avec vous pour qui vous ſavez que je penſe comme pour M. le duc de *la Feuillade*, et qui devez ſurement l'eſtimer par la raiſon qu'on a toujours du goût pour ſes ſemblables.

Je ſuis actuellement à Villars : je paſſe ma vie de château en château ; et ſi vous aviez pris une maiſon à Paſſi, je lui donnerais la préférence ſur tous les châteaux du monde.

Je crains bien que toutes les petites tracaſſeries que M. *Law* a eues avec le peuple de Paris, ne rendent les acquiſitions un peu difficiles. Je ſonge toujours à vous lorſqu'on me parle des affaires préſentes ; et dans la ruine totale que quelques gens craignent, comptez que c'eſt votre intérêt qui m'alarme le plus.

1719. Vous méritiez assurément une autre fortune que celle que vous avez, mais encore faut-il que vous en jouissiez tranquillement, et qu'on ne vous l'écorne pas. Quelque chose qui arrive, on ne vous ôtera point les agrémens de l'esprit. Mais si on y va toujours du même train, on pourra bien ne vous laisser que cela; et franchement, ce n'est pas assez pour vivre commodément, et pour avoir une maison de campagne où je puisse avoir l'honneur de passer quelque temps avec vous.

Notre poëme (*) n'avance guère. Il faut s'en prendre un peu au biribi où je perds mon bonnet. Le petit *Génonville* m'a écrit une lettre en vers qui est très-jolie : je lui ai fait réponse, mais non pas si bien. Je souhaite quelquefois que vous ne le connaissiez point, car vous ne pourriez plus me souffrir.

Si vous m'écrivez, ayez la bonté de vous y prendre incessamment : je ne resterai pas si long-temps à Villars, et je pourrai bien venir vous faire ma cour à Paris dans quelques jours.

Adieu, madame la marquise; écrivez-moi un petit mot, et comptez que je suis toujours pénétré de respect et d'amitié pour vous.

(*) La Henriade.

LETTRE VI.

A M. THIRIOT. (*)

1720.

Je suis encore incertain de ma destinée. J'attends M. le duc de *Sulli* pour régler ma marche. Comptez que je n'ai d'autre envie que de passer avec vous beaucoup de ces jours tranquilles dont nous nous trouvions si bien dans notre solitude.

Je viens d'écrire une lettre à M. de *Fontenelle*, à l'occasion d'un phénomène qui a paru dans le soleil, hier jour de la Pentecôte. Vous voyez que je suis poëte et physicien. J'ai une grande impatience de vous voir pour vous montrer ce petit ouvrage dont vous grossirez votre recueil.

Avez-vous toujours, mon cher ami, la bonté de faire, en ma faveur, ce qu'*Esdras* fit pour l'Ecriture sainte, c'est-à-dire, d'écrire de mémoire mes pauvres ouvrages ? S'il y a quelque nouvelle à Paris faites-m'en part. J'espère de vous y revoir bientôt dans cette bonne santé dont vous me parlez. Comme la ressemblance de nos tempéramens est parfaite, je me porte aussi bien que vous ; je crois cependant que vous avez eu hier mal à l'estomac, car j'ai eu une indigestion.

Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur.

(*) M. de *Voltaire* avait connu M. *Thiriot* en 1714, chez un procureur, où leurs parens qui les destinaient au barreau, les avaient placés. L'aversion pour la chicane, et le goût des vers et des spectacles, sentimens communs aux deux jeunes gens, les rendirent bientôt amis. Leur liaison dura jusqu'à la mort de M. *Thiriot*, en 1772 ; il était alors à Paris, l'agent littéraire du roi de Prusse.

LETTRE VII.

A M. THIRIOT.

A Blois, 2 janvier.

1722.

Il faut que je vous faffe part de l'enchantement où je fuis du voyage que j'ai fait à la Source, chez milord *Bolingbroke* et chez madame de *Villette*. J'ai trouvé dans cet illuftre anglais toute l'érudition de fon pays, et toute la politeffe du nôtre. Je n'ai jamais entendu parler notre langue avec plus d'énergie et de jufteffe. Cet homme, qui a été toute fa vie plongé dans les plaifirs et dans les affaires, a trouvé pourtant le moyen de tout apprendre et de tout retenir. Il fait l'hiftoire des anciens Egyptiens comme celle d'Angleterre. Il pofsède *Virgile* comme *Milton*; il aime la poéfie anglaife, la françaife et l'italienne; mais il les aime différemment, parce qu'il difcerne parfaitement leurs différens génies.

Après le portrait que je vous fais de milord *Bolingbroke*, il me fiéra peut-être mal de vous dire que madame de *Villette* et lui ont été infiniment fatisfaits de mon poëme. Dans l'enthoufiafme de l'approbation, ils le mettaient au-deffus de tous les ouvrages de poéfie qui ont paru en France; mais je fais ce que je dois rabattre de ces louanges outrées. Je vais paffer trois mois à en mériter une partie. Il me paraît qu'à force de corriger, l'ouvrage prend enfin une forme raifonnable. Je vous le montrerai à mon retour, et nous l'examinerons à loifir. A l'heure qu'il eft M. de *Canillac*

le lit et me juge. Je vous écris en attendant le jugement. Je ferai demain à Uſſé où je compte trouver une épître de vous. Je ſuis très malade, mais je me ſuis accoutumé aux maux du corps et à ceux de l'ame : je commence à les ſouffrir avec patience, et je trouve dans votre amitié et dans ma philoſophie des reſſources contre bien des choſes. Adieu.

1722.

LETTRE VIII.

A M. J. B. ROUSSEAU.

23 janvier.

MONSIEUR le baron de *Breteuil* m'a appris, Monſieur, que vous vous intéreſſiez encore un peu à moi, et que le poëme d'*Henri IV* ne vous eſt pas indifférent; j'ai reçu ces marques de votre ſouvenir avec la joie d'un diſciple tendrement attaché à ſon maître. Mon eſtime pour vous, et le beſoin que j'ai des conſeils d'un homme ſeul capable d'en donner de bons en poéſie, m'ont déterminé à vous envoyer un plan, que je viens de faire à la hâte, de mon ouvrage : vous y trouverez, je crois, les règles du poëme épique obſervées.

Le poëme commence au ſiége de Paris, et finit à ſa priſe; les prédictions faites à *Henri IV* dans le premier chant s'accompliſſent dans tous les autres; l'hiſtoire n'eſt point altérée dans les principaux faits, les fictions y ſont toutes allégoriques; nos paſſions, nos vertus et nos vices y ſont perſonnifiés; le héros n'a de faibleſſe que pour faire

1722. valoir davantage ſes vertus. Si tout cela eſt ſoutenu de cette force et de cette beauté continue de la diction, dont l'uſage était perdu en France ſans vous, je me flatte que vous ne me déſavouerez point pour votre diſciple. Je ne vous ai fait qu'un plan fort abrégé de mon poëme, mais vous devez m'entendre à demi-mot, votre imagination ſuppléera aux choſes que j'ai omiſes. Les lettres que vous écrivez à M. le baron de *Breteuil* me font eſpérer que vous ne me refuſerez pas les conſeils que j'oſe dire que vous me devez. Je ne me ſuis point caché de l'envie que j'ai d'aller moi-même conſulter mon oracle. On allait autrefois de plus loin au temple d'*Apollon*, et ſurement on n'en revenait point ſi content que je le ſerai de votre commerce. Je vous donne ma parole que ſi vous allez jamais aux Pays-Bas, j'y viendrai paſſer quelque temps avec vous. Si même l'état de ma fortune préſente me permettait de faire un auſſi long voyage que celui de Vienne, je vous aſſure que je partirais de bon cœur, pour voir deux hommes auſſi extraordinaires dans leurs genres que M. le prince *Eugène* et vous. Je me ferais un véritable plaiſir de quitter Paris pour vous réciter mon poëme devant lui à ſes heures de loiſir. Tout ce que j'entends dire ici de ce prince à tous ceux qui ont eu l'honneur de le voir, me le fait comparer aux grands-hommes de l'antiquité. Je lui ai rendu dans mon ſixième chant un hommage qui, je crois, doit d'autant moins lui déplaire, qu'il eſt moins ſuſpect de flatterie, et que c'eſt à la ſeule vertu que je le rends. Vous verrez par l'argument

de chaque livre de mon ouvrage, que le sixième est une imitation du sixième de *Virgile*. St *Louis* y fait voir à *Henri IV* les héros français qui doivent naître après lui; je n'ai point oublié parmi eux M. le maréchal de *Villars*; voici ce qu'en dit St *Louis*.

1722.

Regardez dans Denain l'audacieux Villars
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène.

C'était là effectivement la louange la plus grande qu'on pouvait donner à M. le maréchal de *Villars*; et il a été lui-même flatté de la comparaison. Vous voyez que je n'ai point suivi les leçons de *la Motte*, qui, dans une assez mauvaise ode à M. le duc de *Vendôme*, crut ne pouvoir le louer qu'aux dépens de M. le prince *Eugène* et de la vérité.

Comme je vous écris tout ceci, madame la duchesse de *Sulli* m'apprend que vous avez mandé à M. le commandeur de *Comminges* que vous irez cet été aux Pays-Bas. Si le voisinage de la France pouvait vous rendre un peu de goût pour elle, et que vous pussiez ne vous souvenir que de l'estime qu'on y a pour vous, vous guéririez nos français de la contagion du faux bel esprit qui fait plus de progrès que jamais. Du moins si on ne peut espérer de vous revoir à Paris, vous êtes bien sûr que j'irai chercher à Bruxelles le véritable antidote contre le poison des *la Motte*. Je vous supplie, Monsieur, de compter toute votre vie sur moi, comme sur le plus zélé de vos admirateurs.

Je suis, etc.

1722.

LETTRE IX.

A MADAME
LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Forges, juillet.

LA mort malheureuſe de M. le duc de *Melun* vient de changer toutes nos réſolutions ; M. le duc de *Richelieu* qui l'aimait tendrement en a été dans une douleur qui a fait connaître la bonté de ſon cœur, mais qui a dérangé ſa ſanté. Il a été obligé de diſcontinuer ſes eaux, et il va recommencer dans quelques jours ſur nouveaux frais. Je reſterai avec lui encore une quinzaine, ainſi ne comptez plus ſur nous pour vendredi prochain ; pour moi je commence à craindre que les eaux ne me faſſent du mal après m'avoir fait aſſez de bien. Si j'ai de la ſanté je reviendrai à la Rivière gaiement ; ſi je n'en ai point, j'irai triſtement à Paris ; car en vérité, je ſuis honteux de ne me préſenter devant mes amis qu'avec un eſtomac faible et un eſprit chagrin. Je ne veux vous donner que mes beaux jours et ne ſouffrir qu'incognito.

Si vous ne ſavez rien du détail de la mort de M. de *Melun*, en voici quelques particularités :

Samedi dernier, il courait le cerf avec M. le Duc ; ils en avaient déjà pris un, et en couraient un ſecond ; M. le Duc et M. de *Melun* trouvèrent dans une voie étroite le cerf qui venait droit à eux ; M. le Duc eut le temps de ſe ranger. M. de *Melun* crut qu'il aurait le temps de croiſer le cerf, et pouſſa

poussa son cheval. Dans le moment le cerf l'atteignit d'un coup d'andouiller si furieux que le cheval, l'homme et le cerf en tombèrent tous trois. M. de *Melun* avait la rate coupée, le diaphragme percé et la poitrine refoulée; M. le Duc qui était seul auprès de lui banda sa plaie avec son mouchoir, et y tint la main pendant trois quarts d'heure; le blessé vécut jusqu'au lundi suivant, qu'il expira à six heures et demie du matin, entre les bras de M. le Duc, et à la vue de toute la cour, qui était consternée et attendrie d'un spectacle si tragique; mais qui l'oubliera bientôt. Dès qu'il fut mort, le roi partit pour Versailles, et donna au comte de *Melun* le régiment du défunt. Il est plus regretté qu'il n'était aimé, c'était un homme qui avait peu d'agrémens, mais beaucoup de vertu, et qu'on était forcé d'estimer.

1722.

On nous mande de Paris que madame de *Villette* a gagné son procès en Angleterre, et a déclaré son mariage (4). Voilà toutes les nouvelles que je sais. La plume me tombe des mains. Je vous prie de dire à *Thiriot* que, dès que j'aurai la tête nette, je lui écrirai des volumes.

(4) Avec Milord *Bolingbroke*.



1722.

LETTRE X.

A MADAME LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

20 juillet.

Je voudrais bien que vous ne suffiez rien de la nouvelle d'Espagne, j'aurais le plaisir de vous apprendre que le roi d'Espagne vient de faire enfermer madame son épouse, fille de feu M. le duc d'*Orléans*, laquelle, malgré son nez pointu et son visage long, ne laissait pas de suivre les grands exemples de mesdames ses sœurs. On m'a assuré qu'elle prenait quelquefois le divertissement de se mettre toute nue avec ses filles d'honneur les plus jolies, et en cet équipage, de faire entrer chez elle les gentilshommes les mieux faits du royaume. On a cassé toute sa maison, et on n'a laissé auprès d'elle, dans le château où elle est enfermée, qu'une vieille bégueule d'honneur. On assure que quand la pauvre reine s'est trouvée renfermée avec cette duegne, elle a pris la résolution courageuse de la jeter par la fenêtre, et qu'elle en serait venue à bout si on n'était pas venu au secours. Je crois que cette aventure pourra bien servir à faire renvoyer plutôt notre petite infante. Vous voyez que je deviens politique avec les ambassadeurs. Jusqu'à présent j'ai borné toute ma politique à ne point aller à Vienne, et à m'arranger pour vous revoir à la Rivière. Les eaux me font un bien auquel je ne m'attendais pas. Je commence à respirer et à

connaître la ſanté ; je n'avais juſqu'à préſent vécu qu'à demi. Dieu veuille que ce petit rayon d'eſpérance ne s'éteigne pas bientôt. Il me ſemble que j'en aimerai bien mieux mes amis quand je ne ſouffrirai plus. Je ne ſerai plus occupé que de leur plaire, au lieu qu'auparavant je ne ſongeais qu'à mes maux.

Mandez-moi ſi on a commencé à planter votre bois, et à creuſer vos canaux. Je m'intéreſſe à la Rivière comme à ma patrie.

LETTRE XI.

A MADAME LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

Paris, ſeptembre.

J'ARRIVAI hier à Paris, et logeai chez le baigneur où je ſuis encore ; mais je compte profiter demain de la bonté que vous avez de me prêter votre appartement ; le mien ne ſera prêt que dans huit à dix jours au plutôt. Je ſuis obligé de paſſer ma journée avec des ouvriers qui ſont auſſi trompeurs que des courtiſans ; c'eſt ce qui fait que j'irai très-volontiers à Fontainebleau, et que j'aimerais tout autant être trompé par des miniſtres et par des femmes, que par mon doreur et par mon ébeniſte. Puiſque vous ſavez mes fredaines de Forges, il faut bien vous avouer que j'ai perdu près de cent louis au pharaon, ſelon ma louable coutume de faire tous les ans quelque leſſive au jeu.

1722.

LETTRE XII.

A MADAME LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A la Haie, 7 octobre.

VOTRE lettre a mis un nouvel agrément dans la vie que je mène à la Haie. De tous les plaisirs du monde, je n'en connais point de plus flatteur que de pouvoir compter sur votre amitié. Je resterai encore quelques jours à la Haie pour y prendre toutes les mesures nécessaires sur l'impression de mon poëme, et je partirai lorsque les beaux jours finiront. Il n'y a rien de plus agréable que la Haie quand le soleil daigne s'y montrer. On ne voit ici que des prairies, des canaux et des arbres verts ; c'est un paradis terrestre depuis la Haie jusqu'à Amsterdam. J'ai vu avec respect cette ville, qui est le magasin de l'univers. Il y avait plus de mille vaisseaux dans le port. De cinq cents mille hommes qui habitent Amsterdam, il n'y en a pas un d'oisif, pas un pauvre, pas un petit-maître, pas un insolent. Nous rencontrâmes le Pensionnaire à pied, sans laquais, au milieu de la populace. On ne voit là personne qui ait de cour à faire. On ne se met point en haie pour voir passer un prince. On ne connaît que le travail et la modestie. Il y a à la Haie plus de magnificence et plus de société par le concours des ambassadeurs. J'y passe ma vie entre le travail et le plaisir, et je vis ainsi à la hollandaise et à la française. Nous avons ici un opéra détestable ; mais en revanche je vois des

ministres calvinistes, des arméniens, des sociniens, des rabbins, des anabaptistes, qui parlent tous à merveille, et qui en vérité ont tous raison. Je m'accoutume tout-à-fait à me passer de Paris, mais non pas à me passer de vous. Je vous réitère encore mon engagement de venir vous trouver à la Rivière, si vous y êtes encore au mois de novembre. N'y restez pas pour moi, mais souffrez seulement que je vous y tienne compagnie, si votre goût vous fixe à la campagne pour quelque temps. Permettez-moi de présenter mes respects à M. de *Bernières* et à tout ce qui est chez vous.

1722.

Je suis toujours avec un dévouement très-respectueux, etc.

LETTRE XIII.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A la Rivière-Bourdet, près de Rouen.

1723.

DEPUIS que je ne vous ai écrit, j'ai gardé le lit presque toujours. Je suis dans un état mille fois pire qu'après ma petite vérole. J'avais besoin assurément d'être consolé par les assurances touchantes que vous me donnez de votre amitié dans vos deux dernières lettres. Puisque vous avez le courage de m'aimer dans l'état où je suis, je vous jure de ne passer qu'avec vous le reste de ma vie. Si j'ai de la santé, ne craignez point que j'en use comme les gens qui, ayant fait fortune, oublient ceux qui les ont assistés dans la pauvreté. Mes amis ne

1723. m'ont point abandonné; j'ai eu toujours un peu de compagnie; mais quelle différence de voir des gens qui, quoique amis, ne ſont pourtant que des étrangers, ou d'être auprès de vous et de *Thiriot*, que je regarde comme ma famille. Il n'y a que vous pour qui j'aye de la confiance, et dont je ſois ſûr d'être véritablement aimé. Mes ſouffrances ont augmenté par la douleur que j'ai eue d'apprendre la maladie de *Thiriot*. A préſent qu'il eſt rétabli, revenez avec lui au plus vîte, je vous en conjure; vous me trouverez avec une gale horrible, qui me couvre tout le corps. Jugez de l'envie que j'ai de vous voir puiſque j'oſe vous en prier dans le bel état où me voilà. Où en ſerais - je ſi je n'avais voulu avoir auprès de vous que le mérite d'une peau douce? Je ſuis bien réduit à ne faire plus de cas que des belles qualités de l'ame. Heureuſement je vous connais aſſez de vertu et d'amitié pour ſouffrir encore un pauvre lépreux comme moi. Nous ne nous embraſſerons point à votre retour; mais nos cœurs ſe parleront. Il me ſemble que j'ai de quoi vous parler pendant tout l'hiver. Si vous aimez les vers, je vous montrerai cet eſſai d'un nouveau chant, dont M. d'*Argenſon* vous a parlé. Vous verrez encore une nouvelle Mariamne. Je crois que c'eſt cette miſérable qui m'a tué, et que je ſuis frappé de la lèpre pour avoir trop maltraité les Juifs. Adieu ma chère et généreuſe amie, c'eſt trop badiner pour un moribond; mais le plaiſir de m'entretenir avec vous ſuſpend pour un moment

tous mes maux. Revenez, je vous en conjure, ce fera une belle action.

1723.

LETTRE XIV.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

28 novembre.

Je vous écris d'une main lépreuse aussi hardiment que si j'avais votre peau douce et unie; votre lettre et celle de notre ami m'ont donné du courage; puisque vous voulez bien supporter ma gale, je la supporterai bien aussi. Je voudrais bien n'avoir à exercer ma constance que contre cette maladie; mais je suis, au fumier près, dans l'état où était le bon homme *Job;* fesant tout ce que je peux pour être aussi patient que lui, et n'en pouvant venir à bout. Je crois que le pauvre diable aurait perdu patience comme moi, si la présidente de *Bernières* de ce temps-là avait été jusqu'au 28 novembre sans le venir voir.

On a préparé aujourd'hui votre appartement, venez donc l'occuper au plutôt: mais si vos arrêts sont irrévocables, et qu'on ne puisse pas vous faire revenir un jour plutôt que vous l'avez décidé, du moins accordez moi une autre grâce que je vous demande avec la dernière instance. Je me trouve, je ne sais comment, chargé de trois domestiques que je n'ai pas le pouvoir de garder, et que je n'ai pas la force de renvoyer. L'un de ces trois messieurs est ce pauvre *la Brie* que vous

—— 1723. avez vu anciennement à moi. Il est trop vieux pour être laquais, incapable d'être valet de chambre, et fort propre à être portier.

Vous avez un suisse qui ne s'est pas attaché à votre service pour vous plaire, mais pour vendre à votre porte de mauvais vin à tous les porteurs d'eau qui viennent ici tous les jours faire de votre maison un méchant cabaret; si l'envie d'avoir à votre porte un animal avec un baudrier, que vous payez chèrement toute l'année, pour vous mal servir pendant trois mois, et pour vendre de mauvais vin pendant douze; si, dis-je, l'envie d'avoir votre porte décorée de cet ornement ne vous tient pas fort au cœur, je vous demande en grâce de donner la charge de portier à mon pauvre *la Brie*. Vous m'obligerez sensiblement; j'ai presque autant d'envie de le voir à votre porte que de vous voir arriver dans votre maison; cela fera son petit établissement; il vous coûtera bien moins qu'un suisse, et vous servira beaucoup mieux. Si avec cela le plaisir de m'obliger peut entrer pour quelque chose dans les arrangemens de votre maison, je me flatte que vous ne refuserez pas cette grâce que je vous demande avec instance. J'attends votre réponse pour réformer mon petit domestique. La poste va partir; je n'ai ni le temps ni la force d'écrire davantage. *Thiriot* n'aura pas de lettre de moi cette fois-ci; mais il sait bien que mon cœur n'en est pas moins à lui.

LETTRE

LETTRE XV.

1723.

A MADAME
LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

20 décembre.

Je reçus votre dernière lettre hier 19, et je me hâte de vous répondre, ne trouvant point de plus grand plaisir que de vous parler des obligations que je vous ai. Vous qui n'avez point d'enfans, vous ne savez pas ce que c'est que la tendresse paternelle, et vous n'imaginez point quel effet font sur moi les bontés que vous avez pour mon petit *Henri*. Cependant l'amour que j'ai pour lui ne m'aveugle pas au point de prétendre qu'il vienne à Paris dans un char traîné par six chevaux; un ou deux bidets, avec des bâts et des paniers, suffisent pour mon fils; mais apparemment que votre fourgon vous apporte des meubles, et que *Henri* sera confondu dans votre équipage. En ce cas, je consens qu'il profite de cette voiture; mais je ne veux point du tout qu'on fasse ces frais uniquement pour ce marmouset. Je vous recommande instamment de le faire partir avec plus de modestie et moins de dépense; *Martel* est sur-tout inutile pour conduire ce petit garçon. Je vous ai déjà mandé que vous eussiez la bonté d'empêcher qu'on ne lui fît ses deux mille habits; ainsi il sera prêt à partir avec vous, et il pourra vous suivre dans votre marche avec deux chevaux de bât, qui marcheront derrière votre carrosse, et qui vous quitteront à Boulogne, où il faudra que mon bâtard s'arrête.

1723. Le jour de votre départ s'avance, et je crois que vous ne le reculerez pas. Je n'aurai jamais en ma vie de si bonnes étrennes que celles que me prépare votre arrivée pour le jour de l'an.

LETTRE XVI,

A M. LE BARON DE BRETEUIL.

Janvier,

1724. Je vais vous obéir, Monsieur, en vous rendant un compte fidelle de la petite vérole dont je sors, de la manière étonnante dont j'ai été traité, et enfin de l'accident de Maisons, qui m'empêchera long-temps de regarder mon retour à la vie comme un bonheur.

M. le président de *Maisons* et moi, nous fûmes indisposés le 4 novembre dernier, mais heureusement tout le danger tomba sur moi. Nous nous fîmes saigner le même jour ; il s'en porta bien, et j'eus la petite vérole. Cette maladie parut après deux jours de fièvre, et s'annonça par une légère éruption. Je me fis saigner une seconde fois de mon autorité, malgré le préjugé vulgaire. M. de *Maisons* eut la bonté de m'envoyer le lendemain M. de *Gervasi*, médecin de M. le cardinal de *Rohan*, qui ne vint qu'avec répugnance. Il craignait de s'engager inutilement à traiter dans un corps délicat et faible, une petite vérole déjà parvenue au second jour de l'éruption, et dont les suites n'avaient été prévenues que par deux saignées trop légères, sans aucun purgatif.

1724.

Il vint cependant, et me trouva avec une fièvre maligne. Il eut d'abord une fort mauvaise opinion de ma maladie : les domestiques qui étaient auprès de moi s'en aperçurent, et ne me la laissèrent pas ignorer. On m'annonça dans le même temps que le curé de Maisons, qui s'intéressait à ma santé, et qui ne craignait point la petite vérole, demandait s'il pouvait me voir sans m'incommoder : je le fis entrer aussitôt, je me confessai et je fis mon testament, qui, comme vous croyez bien, ne fut pas long. Après cela j'attendis la mort avec assez de tranquillité, non toutefois sans regretter de n'avoir pas mis la dernière main à mon poëme et à Mariamne, ni sans être un peu fâché de quitter mes amis de si bonne heure. Cependant M. de *Gervasi* ne m'abandonnait pas d'un moment ; il étudiait en moi avec attention tous les mouvemens de la nature ; il ne me donnait rien à prendre sans m'en dire la raison ; il me laissait entrevoir le danger, et il me montrait clairement le remède ; ses raisonnemens portaient la conviction et la confiance dans mon esprit : méthode bien nécessaire à un médecin auprès de son malade, puisque l'espérance de guérir est déjà la moitié de la guérison. Il fut obligé de me faire prendre huit fois l'émétique, et au lieu des cordiaux qu'on donne ordinairement dans cette maladie, il me fit boire deux cents pintes de limonade. Cette conduite, qui vous semblera extraordinaire, était la seule qui pouvait me sauver la vie ; toute autre route me conduisait à une mort infaillible, et je suis persuadé que la plupart de ceux qui sont morts de cette redoutable

maladie, vivraient encore, s'ils avaient été traités comme moi.

Le préjugé populaire abhorre dans la petite vérole la ſaignée et les médecines; on ne veut que des cordiaux, on donne du vin au malade, on lui fait même manger des petites ſoupes, et l'erreur triomphe de ce que pluſieurs perſonnes guériſſent avec ce régime. On ne ſonge pas que les ſeules petites véroles que l'on traite ainſi avec ſuccès, ſont celles qu'aucun accident funeſte n'accompagne, et qui ne ſont nullement dangereuſes.

La petite vérole par elle-même, dépouillée de toute circonſtance étrangère, n'eſt qu'une dépuration du ſang, favorable à la nature, et qui, en nettoyant le corps de ce qu'il a d'impur, lui prépare une ſanté vigoureuſe. Qu'une telle petite vérole ſoit traitée ou non avec des cordiaux, qu'on purge où qu'on ne purge point, on en guérit ſurement.

Les plus grandes plaies, quand aucune partie eſſentielle n'eſt offenſée, ſe referment aiſément, ſoit qu'on les ſuce, ſoit qu'on les fomente avec du vin et de l'huile, ſoit qu'on ſe ſerve de l'eau de *Rabel*, ſoit qu'on y applique des emplâtres ordinaires, ſoit enfin qu'on n'y mette rien du tout; mais lorſque les reſſorts de la vie ſont attaqués, alors le ſecours de toutes ces petites recettes devient inutile, et tout l'art des plus habiles chirurgiens ſuffit à peine: il en eſt de même de la petite vérole.

Lorſqu'elle eſt accompagnée d'une fièvre maligne, lorſque le volume du ſang augmenté dans les

vaiſſeaux eſt ſur le point de les rompre, que le dépôt eſt prêt à ſe former dans le cerveau, et que le corps eſt rempli de bile et de matières étrangères, dont la fermentation excite dans la machine des ravages mortels, alors la ſeule raiſon doit apprendre que la ſaignée eſt indiſpenſable : elle épurera le ſang, elle détendra les vaiſſeaux, rendra le jeu des reſſorts plus ſouple et plus facile, débarraſſera les glandes de la peau, et favoriſera l'éruption ; enſuite les médecines, par de grandes évacuations, emporteront la ſource du mal, et entraînant avec elles une partie du levain de la petite vérole, laiſſeront au reſte la liberté d'un développement plus complet, et empêcheront la petite vérole d'être confluente ; enfin, on voit que le ſirop de limon, dans une tiſane rafraîchiſſante, adoucit l'acrimonie du ſang, en apaiſe l'ardeur, coule avec lui par les glandes miliaires juſque dans les boutons, s'oppoſe à la corroſion du levain, et prévient même l'impreſſion, que, d'ordinaire, les puſtules font ſur le viſage.

Il y a un ſeul cas où les cordiaux, même les plus puiſſans, ſont indiſpenſablement néceſſaires ; c'eſt lorſqu'un ſang pareſſeux, ralenti encore par le levain qui embarraſſe toutes les fibres, n'a pas la force de pouſſer au dehors le poiſon dont il eſt chargé. Alors, la poudre de la comteſſe de *Kent*, le baume de *Vanſeger*, le remède de M. *Agnan*, etc. briſant les parties de ce ſang preſque figé, le font couler plus rapidement, en ſéparant la matière étrangère, et ouvrent les paſſages de la tranſpiration au venin qui cherche à s'échapper.

Mais dans l'état où j'étais, ces cordiaux m'euſ-

1724. sent été mortels ; cela fait voir démonstrativement que tous ces charlatans, dont Paris abonde, et qui donnent le même remède (je ne dis pas pour toutes les maladies, mais toujours pour la même), sont des empoisonneurs qu'il faudrait punir.

J'entends faire toujours un raisonnement bien faux et bien funeste. Cet homme, dit-on, a guéri par une telle voie ; j'ai la même maladie que lui, donc il faut que je prenne le même remède. Combien de gens sont morts pour avoir raisonné ainsi. On ne veut pas voir que les maux qui nous affligent sont aussi différens que les traits de nos visages, et comme dit le grand *Corneille*, car vous me permettrez de citer les poëtes,

Que souvent l'un se perd où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.

Mais c'est trop faire le médecin : je ressemble aux gens qui, ayant gagné un procès considérable par le secours d'un habile avocat, conservent encore pour quelque temps le langage du barreau.

Cependant, Monsieur, ce qui me consolait le plus dans ma maladie, c'était l'intérêt que vous y preniez, c'était l'attention de mes amis, et les bontés inexprimables dont madame et M. de *Maisons* m'honoraient. Je jouissais d'ailleurs de la douceur d'avoir auprès de moi un ami, je veux dire un homme qu'il faut compter parmi le très-petit nombre d'hommes vertueux qui seuls connaissent l'amitié dont le reste du monde ne connaît que le nom ; c'est M. *Thiriot*, qui sur le bruit de ma maladie était venu en poste de quarante lieues pour me garder, et qui depuis ne m'a pas quitté un moment.

1724.

J'étais le 15 absolument hors de danger, et je fesais des vers le 16, malgré la faiblesse extrême qui me dure encore, causée par le mal et par les remèdes.

J'attendais avec impatience le moment où je pourrais me dérober aux soins qu'on avait de moi à Maisons, et finir l'embarras que j'y causais ; plus on avait pour moi de bontés, plus je me hâtais de n'en pas abuser plus long-temps ; enfin, je fus en état d'être transporté à Paris le premier décembre. Voici, Monsieur, un moment bien funeste. A peine suis-je à deux cents pas du château, qu'une partie du plancher de la chambre où j'avais été, tombe toute enflammée. Les chambres voisines, les appartemens qui étaient au-dessous, les meubles précieux dont ils étaient ornés, tout fut consumé par le feu : la perte monte à près de cent mille livres ; et sans le secours des pompes qu'on envoya chercher à Paris, un des plus beaux édifices du royaume allait être entièrement détruit. On me cacha cette étrange nouvelle à mon arrivée : je la sus à mon réveil ; vous n'imaginerez point quel fut mon désespoir ; vous savez les soins généreux que M. de *Maisons* avait pris de moi ; j'avais été traité chez lui comme son frère, et le prix de tant de bontés était l'incendie de son château. Je ne pouvais concevoir comment le feu avait pu prendre si brusquement dans ma chambre, où je n'avais laissé qu'un tison presque éteint ; j'appris que la cause de cet embrasement était une poutre qui passait précisément sous la cheminée. C'est un défaut dont on s'est corrigé dans la structure des bâtimens

1724. d'aujourd'hui; et même les fréquens embrafemens qui en arrivaient, ont obligé d'avoir recours aux lois pour défendre cette façon dangereuſe de bâtir. La poutre dont je parle s'était embraſée peu à peu par la chaleur de l'âtre qui portait immédiatement fur elle; et par une deſtinée ſingulière, dont aſſurément je n'ai pas goûté le bonheur, le feu qui couvait depuis deux jours n'éclata qu'un moment après mon départ.

Je n'étais point la cauſe de cet accident, mais j'en étais l'occaſion malheureuſe; j'en eus la même douleur que ſi j'en avais été coupable: la fièvre me reprit auſſitôt, et je vous aſſure que dans ce moment je ſus mauvais gré à M. de *Gervaſi* de m'avoir conſervé la vie.

Madame et M. de *Maiſons* reçurent la nouvelle plus tranquillement que moi; leur généroſité fut auſſi grande que leur perte et que ma douleur. M. de *Maiſons* mit le comble à ſes bontés, en me prévenant lui-même par des lettres qui ſont bien voir qu'il excelle par le cœur comme par l'eſprit; il s'occupait du ſoin de me conſoler, et il ſemblait que ce fût moi dont il eût brûlé le château; mais ſa généroſité ne ſert qu'à me faire ſentir encore plus vivement la perte que je lui ai cauſée, et je conſerverai toute ma vie ma douleur auſſi-bien que mon admiration pour lui.

Je ſuis, etc.

1724.

LETTRE XVII.

A M. THIRIOT.

26 feptembre.

MA fanté ne me permet pas encore de vous aller trouver ; je fuis toujours à l'hôtel Bernières, et j'y vis dans la folitude et dans la fouffrance ; mais l'une et l'autre eft adoucie par un travail modéré qui m'amufe et qui me confole. La maladie ne m'a pas rendu moins fenfible à l'égard de mes amis ni moins attentif à leurs intérêts. J'ai engagé M. le duc de *Richelieu* à vous prendre pour fon fecrétaire dans fon ambaffade. Il avait envie d'avoir M. *Champot*, frère de M. de *Pouilli*; *Deftouches* même voulait faire avec lui le voyage ; mais j'ai enfin déterminé fon choix pour vous. Je lui ai dit que, ne pouvant le fuivre fitôt à Vienne, je lui donnais la moitié de moi-même, et que l'autre fuivrait bientôt. Si vous êtes fage, mon cher *Thiriot*, vous accepterez cette place qui, dans l'état où nous fommes, vous devient auffi néceffaire qu'elle eft honorable. Vous n'êtes pas riche, et c'eft bien peu de chofe qu'une fortune fondée fur trois ou quatre actions de la compagnie des Indes. Je fais bien que ma fortune fera toujours la vôtre ; mais je vous avertis que nos affaires de la chambre des comptes vont très-mal, et que je cours rifque de n'avoir rien du tout de la fucceffion de mon père. Dans ces circonftances, il ne faut pas que vous négligiez la place que mon amitié vous a ménagée. Quand elle ne vous

1724. ferviroit qu'à faire fans frais et avec des appointemens le voyage du monde le plus agréable, et à vous faire connaître, à vous rendre capable d'affaire, et à développer vos talens, ne feriez-vous pas trop heureux ? Ce pofte peut conduire très-aifément un homme d'efprit, qui eft fage, à des emplois et à des places affez avantageufes. M. de *Morville*, qui a de l'amitié pour moi, peut faire quelque chofe de vous. Le pis aller de tout cela ferait de refter après l'ambaffade avec M. de *Richelieu*, ou de revenir dans votre taudis auprès du mien; d'ailleurs, je compte vous aller trouver à Vienne l'automne prochaine; ainfi, au lieu de vous perdre, je ne fais, en vous mettant dans cette place, que m'approcher davantage de vous. Faites vos réflexions fur ce que je vous écris, et foyez prêt à venir vous préfenter à M. de *Richelieu* et à M. de *Morville*, quand je vous le manderai. Si votre édition (*) eft commencée, achevez-la au plus vîte; fi elle ne l'eft pas, ne la commencez point. Il vaut mieux fonger à votre fortune qu'à tout le refte. Adieu, je vous recommande vos intérêts : ayez-les à cœur autant que moi, et joignez l'étude de l'hiftoire d'Allemagne à celle de l'hiftoire univerfelle. Dites à madame de *Bernières* les chofes les plus tendres de ma part. Dès que j'aurai fini le petit lait où je me fuis mis, j'irai chez elle. Je fais plus de cas de fon amitié que de celle de nos bégueules titrées de la cour auxquelles je renonce de bon cœur pour jamais, par la faibleffe de mon eftomac, et par la force de ma raifon.

(1) Des œuvres de l'abbé de *Chaulieu*.

1724.

LETTRE XVIII.

A MADAME LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Paris.

Esl-il possible que vous n'ayez pas reçu la lettre que je vous écrivis deux jours après le départ de *Pignon*. Elle ne contenait rien autre chose que ce que vous connaissez de moi, mes souffrances et mon amitié. Je fais l'anniversaire de ma petite vérole ; je n'ai point encore été si mal, mais je suis tranquille, parce que j'ai pris mon parti ; et peut-être ma tranquillité pourra me rendre la santé que les agitations et les bouleversemens de mon ame pourraient bien m'avoir ôtée. Il m'est arrivé des malheurs de toute espèce. La fortune ne me traite pas mieux que la nature ; je souffre beaucoup de toutes façons ; mais j'ai rassemblé toutes mes petites forces pour résister à mes maux. Ce n'est point dans le commerce du monde que j'ai cherché des consolations ; ce n'est pas là qu'on les trouve ; je ne les ai cherchées que chez moi ; je supporte, dans votre maison, la solitude et la maladie, dans l'espérance de passer avec vous des jours tranquilles. Votre amitié me tiendra toujours lieu de tout le reste. Si mon goût décidait de ma conduite, je serais à la Rivière avec vous ; mais je suis arrêté à Paris par *Bosleduc*, qui médicamente ; par *Caperon*, qui me fait souffrir comme un damné tous les jours avec de l'essence de

1724. canelle, et enfin par les intérêts de notre cher *Thiriot*, que j'ai plus à cœur que les miens. Il faut qu'il vous dise, et qu'il ne dise qu'à vous seule, qu'il ne tient qu'à lui d'être un des secrétaires de l'ambassade de M. de *Richelieu*. J'ai oublié même de lui dire dans ma lettre qu'il n'aurait personne dans ce poste au-dessus de lui, et que par là sa place en sera infiniment plus agréable. Vous savez sa fortune, elle ne peut pas lui donner de quoi exercer heureusement le talent de l'oisiveté. La mienne prend un tour si diabolique à la chambre des comptes, que je serai peut-être obligé de travailler pour vivre, après avoir vécu pour travailler. Il faut que *Thiriot* me donne cet exemple. Il ne peut rien faire de plus avantageux ni de plus honorable dans la situation où il se trouve, et il faut assurément que je regarde la chose comme un coup de partie, puisque je peux me résoudre à me priver de lui pour quelque temps. Cependant s'il peut s'en passer; s'il aime mieux vivre avec nous, je serai trop heureux pourvu qu'il le soit; je ne cherche que son bonheur; c'est à lui de choisir. J'ai fait en cela ce que mon amitié m'a conseillé. Voilà comment j'en userai toute ma vie avec les personnes que j'aime, et par conséquent avec vous pour qui j'aurai toujours l'attachement le plus sincère et le plus tendre.

LETTRE XIX.

1724.

A M. THIRIOT.

Novembre.

QUAND je vous ai propofé la place de fecrétaire dans l'ambaffade de M. le duc de *Richelieu*, je vous ai propofé un emploi que je donnerais à mon fils, fi j'en avais un, et que je prendrais pour moi fi mes occupations et ma fanté ne m'en empêchaient pas. J'aurais affurément regardé comme un grand avantage de pouvoir m'inftruire des affaires fur le plus beau théâtre et dans la première cour de l'Europe. Cette place même eft d'autant plus agréable qu'il n'y a point de fecrétaire d'ambaffade en chef; que vous auriez eu une relation néceffaire et fuivie avec le miniftre; et que, pour peu que vous euffiez été touché de l'ambition de vous inftruire et de vous élever par votre mérite et par votre affiduité au travail le plus honorable et le plus digne d'un homme d'efprit, vous auriez été plus à portée qu'un autre de prétendre aux poftes qui font d'ordinaire la récompenfe de ces emplois. M. *Dubourg*, ci-devant fecrétaire du comte *du Luc* (et à fes gages) eft maintenant chargé à Vienne des affaires de la cour de France, avec huit mille livres d'appointemens. Si vous aviez voulu, j'ofe vous répondre qu'une pareille fortune vous était affurée. Quant aux gages qui vous révoltent fi fort, et pourtant fi mal à propos, vous auriez pu n'en point prendre, et puifque vous pouvez vous paffer

de secours dans la maison de M. de *Bernières*,
1724. vous l'auriez pu encore plus aisément dans la maison de l'ambassadeur de France, et peut-être n'auriez-vous point songé de recevoir, de la main de celui qui représente le roi, des présens qui eussent mieux valu que des appointemens.

Vous avez refusé l'emploi le plus honnête et le plus utile qui se présentera jamais pour vous. Je suppose que vous n'avez fait ce refus qu'après y avoir mûrement réfléchi, et que vous êtes sûr de ne vous en point repentir le reste de votre vie. Si c'est madame de *Bernières* qui vous y a porté, elle vous a donné un très-méchant conseil; si vous avez craint effectivement, comme vous le dites, de vous constituer domestique de grand seigneur, cela n'est pas tolérable. Quelle fortune avez-vous donc faite depuis le temps où le comble de vos désirs était d'être ou secrétaire du duc de *Richelieu*, qui n'était point ambassadeur, ou commis des *Pâris*? En bonne foi, y a-t-il aucun de vos frères qui ne regardât comme une très-grande fortune le poste que vous dedaignez?

Ce que je vous écris ici est pour vous faire voir l'énormité de votre tort, et non pour vous faire changer de sentiment. Il fallait sentir l'avantage qu'on vous offrait; il fallait l'accepter avidement, et vous y consacrer tout entier, ou ne le point accepter du tout. Si vous le fesiez avec regret, vous le feriez mal, et au lieu des agrémens infinis que vous y pourriez espérer, vous n'y trouveriez que des dégoûts et point de fortune. N'y pensons donc plus, et préférez la pauvreté et l'oisi-

veté à une fortune très-honnête et à un poste envié de tant de gens de lettres, et que je ne céderais à personne qu'à vous, si je pouvais l'occuper. Un jour viendra bien surement que vous en aurez des regrets, car vos idées se rectifieront, et vous penserez plus solidement que vous ne faites. Toutes les raisons que vous m'avez apportées vous paraitront un jour bien frivoles, et entre autres ce que vous me dites, qu'il faudrait dépenser en habits et en parures vos appointemens. Vous ignorez que dans toutes les cours un secrétaire est toujours modestement vêtu s'il est sage, et qu'à la cour de l'empereur il ne faut qu'un gros drap rouge, avec des boutonnières noires; que c'est ainsi que l'empereur est habillé, et que d'ailleurs on fait plus avec cent pistoles à Vienne qu'avec quatre cents à Paris. En un mot, je ne vous en parlerai plus; j'ai fait mon devoir comme je le ferai toute ma vie avec mes amis. Ne songeons plus, mon pauvre *Thiriot*, qu'à fournir ensemble tranquillement notre carrière philosophique.

1724.

Mandez-moi comment va l'édition de l'abbé de *Chaulieu*, que vous préférez au secrétariat de l'ambassade de Vienne, et n'éloignez pas pourtant de votre esprit toutes les idées d'affaire étrangère, au point de ne me pas faire de réponse sur le nom et la demeure du copiste qui a transcrit Mariamne, et qui ne refusera peut-être pas d'écrire pour M. le duc de *Richelieu*. Enfin, si l'amitié que vous avez pour moi et que je mérite, est une des raisons qui vous font préférer

1724. Paris à Vienne, revenez donc au plutôt retrouver votre ami. Engagez madame de *Bernières* à revenir à la Saint-Martin; vous retrouverez un nouveau chant d'*Henri IV*, que M. de *Maisons* trouve le plus beau de tous, une Mariamne toute changée, et quelques autres ouvrages qui vous attendent. Ma ſanté ne me permet pas d'aller à la Rivière, ſans cela je ſerais aſſurément avec vous. Je vous gronderais bien ſur l'ambaſſade de Vienne; mais plus je vous verrais, plus je ſerais charmé dans le fond de mon cœur de n'être point éloigné d'un ami comme vous.

LETTRE XX.

A M. THIRIOT.

Mon amitié, moins prudente peut-être que vous ne dites, mais plus tendre que vous ne penſez, m'engagea, il y a plus de quinze jours, à vous propoſer à M. de *Richelieu* pour ſecrétaire dans ſon ambaſſade. Je vous en écrivis ſur le champ, et vous me répondites, avec aſſez de ſécchereſſe, que vous n'étiez pas fait pour être domeſtique de grand ſeigneur. Sur cette réponſe je ne ſongeai plus à vous faire une fortune ſi honteuſe, et je ne m'occupai plus que du plaiſir de vous voir à Paris, le peu de temps que j'y ſerai cette année. Je jetai en même-temps les yeux d'un autre côté pour le choix d'un ſecrétaire dans l'ambaſſade de M. le duc de *Richelieu*. Pluſieurs perſonnes ſe ſont préſentées; l'abbé

Desfontaines

Desfontaines, l'abbé *Makarti* enviaient ce poste, mais ni l'un ni l'autre ne convenaient, pour des raisons qu'ils ont senties eux-mêmes. L'abbé *Desfontaines*, me présenta M. *Davou*, son ami, pour cette place : il me répondit de sa probité. *Davou* me parut avoir de l'esprit. Je lui promis la place de la part de M. de *Richelieu* qui m'avait laissé la carte blanche, et je dis à M. de *Richelieu* que vous aviez trop de défiance de vous-même et trop peu de connaissances des affaires pour oser vous charger de cet emploi. Alors je vous écrivis une assez longue lettre dans laquelle je voulais me justifier auprès de vous de la proposition que vous aviez trouvée si ridicule, et dans laquelle je vous fesais sentir les avantages que vous méprisiez. Aujourd'hui je suis bien étonné de recevoir de vous une lettre par laquelle vous acceptez ce que vous aviez refusé, et me reprochez de m'être mal expliqué. Je vais donc tâcher de m'expliquer mieux, et vous rendre un compte exact des fonctions de l'emploi que je voulais sottement vous donner, des espérances que vous y pouvez avoir, et de mes démarches depuis votre dernière lettre. Il n'y a point de secrétaire d'ambassade en chef. M. l'ambassadeur n'a, pour l'aider dans son ministère, que l'abbé de *Saint-Remi*, qui est un bœuf, et sur lequel il ne compte nullement ; un nommé *Guiri* qui n'est qu'un valet ; et un nommé *Bussi* qui n'est qu'un petit garçon. Un homme d'esprit qui serait le quatrième secrétaire, aurait sans doute toute la confiance et tout le secret de l'ambassadeur.

1724

1724.

Si l'homme qu'on demande veut des appointemens, il en aura; s'il n'en veut point, il aura mieux, et il en sera plus considéré; s'il est habile et sage, il se rendra aisément le maître des affaires sous un ambassadeur jeune, amoureux de son plaisir, inappliqué, et qui se dégoûtera aisément d'un travail journalier. Pour peu que l'ambassadeur fasse un voyage à la cour de France, ce secrétaire restera surement chargé des affaires; en un mot, s'il plaît à l'ambassadeur, et s'il a du mérite, sa fortune est assurée.

Son pis aller sera d'avoir fait un voyage dans lequel il se sera instruit, et dont il reviendra avec de l'argent et de la considération. Voilà quel est le poste que je vous destinais, ne pouvant pas vous croire assez insensé pour refuser ce qui fait l'objet de l'ambition de tant de personnes, et ce que je prendrais pour moi de tout mon cœur.

La première de vos lettres qui m'apprit cet étrange refus, me donna une vraie douleur: la seconde dans laquelle vous me dites que vous êtes prêt d'accepter, m'a mis dans un embarras très-grand; car j'avais déjà proposé M. *Davou*. Voici de quelle manière je me suis conduit. J'ai détaché de votre lettre deux pages qui sont écrites avec beaucoup d'esprit; j'ai pris la liberté d'y rayer quelques lignes, et je les ai lues ce matin à M. le duc de *Richelieu* qui est venu chez moi: il a été charmé de votre style qui est net et simple, et encore plus de la défiance où vous êtes de vous-même, d'autant plus estimable qu'elle est moins fondée. J'ai saisi ce moment pour lui faire

sentir de quelle ressource et de quel agrément vous seriez pour lui à Vienne. Je lui ai inspiré un désir très-vif de vous avoir auprès de lui. Il m'a promis de vous considérer comme vous le méritez, et de faire votre fortune, bien sûr qu'il fera pour moi tout ce qu'il fera pour vous. Il est aussi dans la résolution de prendre M. *Davou*. Je ne sais si ce sera un rival ou un ami que vous aurez. Mandez-moi si vous le connaissez. Je voudrais bien que vous ne partageassiez avec personne la confiance que M. de *Richelieu* vous destine; mais je voudrais bien aussi ne point manquer à ma parole.

Voilà l'état où sont les choses. Si vous pensez à vos intérêts autant que moi, si vous êtes sage, si vous sentez la conséquence de la situation où vous êtes, en un mot, si vous allez à Vienne, il faut revenir au plutôt à Paris, et vous mettre au fait des traités de paix. M. le duc de *Richelieu* m'a chargé de vous dire qu'il n'était pas plus instruit des affaires que vous, quand il fut nommé ambassadeur; et je vous réponds qu'en un mois de temps vous en saurez plus que lui. Il est d'ailleurs très-important que vous soyez ici quand M. l'ambassadeur aura ses instructions, de peur que les communiquant à un autre, il ne s'accoutume à porter ailleurs la confiance que je veux qu'il vous donne toute entière. Tout dépend des commencemens. Il faut, outre cela, que vous mettiez ordre à vos affaires; et si vos intérêts ne passaient pas toujours devant les miens, j'ajouterais que je veux passer quelque temps avec vous puisque je serai huit mois entiers sans vous voir.

1724. Je vous conſeille ou de vendre le manuſcrit de l'abbé de *Chaulieu*, ou d'abandonner ce projet. Vous ſavez que les petites affaires ſont des victimes qu'il faut toujours ſacrifier aux grandes vues.

Enfin, c'eſt à vous à vous décider. J'ai fait pour vous ce que je ferais pour mon frère, pour mon fils, pour moi-même. Vous m'êtes auſſi cher que tout cela. Le chemin de la fortune vous eſt ouvert; votre pis aller ſera de revenir partager mon appartement, ma fortune et mon cœur.

Tout vous eſt bien clairement expliqué; c'eſt à vous à prendre votre parti. Voilà le dernier mot que je vous en dirai.

LETTRE XXI.

A M. THIRIOT.

A la Rivière - Bourdet.

Vous m'avez cauſé un peu d'embarras par vos irréſolutions (5). Vous m'avez fait donner deux ou trois paroles différentes à M. de *Richelieu* qui a cru que je l'ai voulu jouer. Je vous pardonne tout cela de bon cœur, puiſque vous demeurez avec nous. Je feſais trop de violence à mes ſentimens, lorſque je voulais m'arracher de vous pour faire votre fortune. Votre bonheur m'aurait

(5) M. de *Voltaire* ayant propoſé à M. *Thiriot* la place de ſecrétaire d'ambaſſade de M. le duc de *Richelieu*, M. *Thiriot* la refuſa d'abord, puis l'accepta, et enfin la refuſa tout-à-fait pour ne pas ſe ſéparer de M. de *Voltaire*.

coûté le mien, mais je m'y étais résolu malgré moi, parce que je penserai toute ma vie qu'il faut s'oublier soi-même pour songer aux intérêts de ses amis. Si le même principe d'amitié qui me forçait à vous faire aller à Vienne, vous empêche d'y aller, et si avec cela vous êtes content de votre destinée, je suis assez heureux et je n'ai plus rien à désirer que de la santé. On me fait espérer qu'après l'anniversaire de ma petite vérole, je me porterai bien; mais en attendant, je suis plus mal que je n'ai jamais été. Il m'est impossible de sortir de Paris dans l'état où je suis. Je passe ma vie dans mon petit appartement; j'y suis presque toujours seul, j'y adoucis mes maux par un travail qui m'amuse sans me fatiguer, et par la patience avec laquelle je souffre. Je fis l'effort, ces jours passés, d'aller à la comédie du passé, du présent et de l'avenir, c'est *le Grand* qui en est l'auteur. Cela ne vaut pas le diable; mais cela réussira, parce qu'il y a des danses et de petits enfans. Jamais la comédie n'a été si à la mode. Le public se divertit autant de la petite troupe qui est restée à Paris, que le roi s'ennuie de la grande qui est à Fontainebleau.

1724.

Dites un peu à madame de *Bernières* qu'elle devrait bien m'écrire. Je sais qu'on peut se lasser à la fin d'avoir un ami comme moi qu'il faut toujours consoler. On se dégoûte insensiblement des malheureux. Je ne serai donc point surpris, quand, à la longue, l'amitié de madame de *Bernières* s'affaiblira pour moi; mais dites-lui que je lui suis plus attaché qu'un homme plus sain que

1724. moi ne le peutêtre, et que je lui promets pour cet hiver de la santé et de la gaieté.

Il n'y a nulles nouvelles ici; mais à la Saint-Martin, je crois qu'on saura de mes nouvelles dans Paris.

LETTRE XXII.

A MADAME LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

Octobre.

Vous allez probablement achever votre automne sans *Thiriot* et sans moi. Voilà comme une maudite destinée dérange les sociétés les plus heureuses. Ce n'est pas assez que je sois éloigné de vous, il faut encore que je vous enlève mon substitut. Il ne tiendrait qu'à vous de revenir à la Saint-Martin, mais vos vergers vous font aisément oublier une créature aussi chétive que moi; et quand on a des arbres à planter, on ne se soucie guère d'un ami languissant.

Je suis très-fâché que vous vous accoutumiez à vous passer de moi; je voudrais du moins être votre gazetier dans ce pays-ci, afin de ne vous être pas tout-à-fait inutile; mais malheureusement j'ai renoncé au monde, comme vous avez renoncé à moi. Tout ce que je sais, c'est que *Dufresny* est mort, et que madame de *Mimeure* s'est fait couper le sein. *Dufresny* est mort comme un poltron, et a sacrifié à DIEU cinq ou six comédies nouvelles, toutes propres à faire bâiller

les saints du paradis. Madame de *Mimeure* a soutenu l'opération avec un courage d'amazone; je n'ai pu m'empêcher de l'aller voir dans cette cruelle occasion. Je crois qu'elle en reviendra, car elle n'est en rien changée; son humeur est toute la même. Je pourrai par la même raison revenir aussi de ma maladie, car je vous jure que je ne suis point changé pour vous, et que vous êtes la seule personne pour qui je veuille vivre.

1724.

LETTRE XXIII.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A la Rivière, près de Rouen.

De Paris, octobre.

Je viens de recevoir votre lettre dans le temps que je me plaignais à *Thiriot* de votre silence. Il faut que vous aimiez bien à faire des reproches pour me gronder d'avoir été rendre une visite à une pauvre mourante qui m'en avait fait prier par ses parens. Vous êtes une mauvaise chrétienne de ne pas vouloir que les gens se raccommodent à l'agonie. Je vous assure qu'*Etéocle* aurait été voir *Polinice* si l'on lui avait fait l'opération du cancer. Cette démarche très-chrétienne ne m'engagera point à revivre avec madame de *Mimeure*; ce n'est qu'un petit devoir dont je me suis acquitté en passant. Vous prenez encore bien mal votre temps pour vous plaindre de mes longues absences. Si vous saviez l'état où je suis, assurément

1724. ce ferait moi que vous plaindriez. Je ne fuis à Paris que parce que je ne fuis pas en état de me faire tranfporter chez vous à votre campagne. Je paffe ma vie dans des fouffrances continuelles, et n'ai ici aucune commodité. Je n'efpère pas même la fin de mes maux, et je n'envifage pour le refte de ma vie qu'un tiffu de douleurs qui ne fera adouci que par ma patience à les fupporter, et par votre amitié qui en diminuera toujours l'amertume. Sans cette amitié que vous m'avez toujours témoignée, je ne ferais pas à préfent dans votre maifon ; j'aurais renoncé à vous comme à tout le monde, et j'aurais été enfermer les chagrins dont je fuis accablé dans une retraite, qui eft la feule chofe qui convienne aux malheureux ; mais j'ai été retenu par mon tendre attachement pour vous. J'ai toujours éprouvé que c'eft dans le temps où j'ai fouffert le plus que vous m'avez marqué plus de bonté, et j'ai ofé croire que vous ne vous lafferiez pas de mes malheurs. Il n'y a perfonne qui ne foit fatigué à la longue du commerce d'un malade. Je fuis bien honteux de n'avoir à vous offrir que des jours fi triftes, et de n'apporter dans votre fociété que de la douleur et de l'abattement ; mais je vous eftime affez pour ne vous point fuir dans un pareil état, et je compte paffer avec vous le refte de ma vie, parce que je m'imagine que vous aurez la générofité de m'aimer avec un mauvais eftomac et un efprit abattu par la maladie, comme fi j'avais encore le don de digérer et de penfer. Je fuis charmé que *Thiriot* nous donne la préférence fur l'ambaffade ; je fens

que

que ſon amitié et ſon commerce me ſont néceſſaires : c'était avec bien de la douleur que je me ſéparais de lui ; cependant je ſerais très-affligé s'il avait manqué ſa fortune. Tout le monde le blâme ici de ſon refus ; pour moi je l'en aime davantage, mais j'ai toujours quelques remords de ce qu'il a négligé à ce point ſes intérêts.

1724.

Vous ſavez que M. de *Morville* eſt chevalier de la toiſon. Il y avait long-temps que le roi d'Eſpagne lui avait promis cette faveur. Je viens d'être témoin d'une fortune plus ſingulière, quoique dans un genre fort différent. La petite *Livri*, qui avait cinq billets à la loterie des Indes, vient de gagner trois lots qui valent dix mille livres de rente ; ce qui la rend plus heureuſe que tous les chevaliers de la toiſon.

La petite *le Couvreur* réuſſit à Fontainebleau comme à Paris. Elle ſe ſouvient de vous dans ſa gloire, et me prie de vous aſſurer de ſes reſpects. Adieu, je n'ai plus la force d'écrire.

LETTRE XXIV.

A MADAME LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

1725.

Me voici donc priſonnier dans le camp ennemi, faute d'avoir de quoi payer ma rançon pour aller à la Rivière, que j'avais appelée ma patrie. En vérité, je ne m'attendais pas que jamais votre amitié pût ſouffrir que l'on mît de pareilles conditions dans le commerce. J'arrive de Maiſons

1725. où j'ai enfin la hardiesse de retourner. Je comptais de là aller à la Rivière, et passer le mois de juillet avec vous. Je me fesais un plaisir d'aller jouir auprès de vous de la santé qui m'est enfin rendue. Vous ne m'avez vu que malade et languissant. J'étais honteux de ne vous avoir donné jusqu'à présent que des jours si tristes, et je me hâtais de vous aller offrir les prémices de ma santé. J'ai retrouvé ma gaieté, et je vous l'apportais; vous l'auriez augmentée encore. Je me figurais que j'allais passer des journées délicieuses. M. de *Bernières* même pourrait bien ne pas venir à la Rivière sitôt. En vérité je suis plus fait pour vivre avec vous que lui, et sur-tout à la campagne; mais la fortune arrange les choses tout de travers. Je ne veux pourtant pas que notre amitié dépende d'elle : pour moi il me semble que je vous aimerai de tout mon cœur, malgré toutes les guenilles qui nous séparent, et malgré vous-même. J'apprends, en arrivant à Paris, que d'*Entragues* vient de s'enfuir en Hollande; c'est une affaire bien singulière et qui fait bien du bruit. On parle de madame de *Prie*, de traitans, de quatorze cents mille francs, de signatures; mais on prétend qu'on va le faire revenir pour tenir le biribi. La reine d'Espagne et madame de *Beaujolais* arrivèrent avant-hier. La reine d'Espagne vit à Vincennes à l'espagnole, et madame de *Beaujolais* vivra au palais royal à la française, et peut-être à la d'*Orléans*. Les dames du palais partent le 18; voilà les nouvelles publiques. Les particulières sont que madame d'*Egmont* partage avec madame

de *Prie* les faveurs du premier miniftre, fans partager le miniftère. On dit auffi que vous n'avez plus d'amitié pour moi, mais je n'en crois rien. Je me foucie très-peu du refte. Je vous aime de tout mon cœur, et vous prie inftamment de m'écrire fouvent. Mandez-moi fi vous vous portez bien, fi la boule de fer vous fait digérer, fi vous devenez bien favante; pour moi j'ai prefque fini mon poëme, j'ai achevé la comédie de l'Indifcret, je n'ai plus d'autre affaire que celle de mon plaifir, et par conféquent, je ferais à la Rivière fi vous étiez encore pour moi ce que vous avez été.

1725.

LETTRE XXV.

A M. THIRIOT.

Chez madame de Bernières, à la Rivière-Bourdet, à Rouen.

Paris, 25 juin.

J'AI toujours bien de l'amitié pour vous, grande averfion pour les tracafferies, et beaucoup d'envie d'aller jouir de la tranquillité chez madame de *Bernières*; mais je n'y veux aller qu'en cas que je fois sûr d'être un peu défiré. Je ferais mille lieues pour aller la voir, fi elle a toujours la même amitié pour moi; mais je ne ferais pas une ftade fi fon amitié eft diminuée d'un grain. Je devine que le chevalier *Defalleurs* eft à la Rivière, et que vous y paffez une vie bien douce. Je ne fais fi M. de *Bernières* fe difpofe à partir: il n'en-

1725. tend pas parler de moi, ni moi de lui. Nous ne nous rencontrons pas plus que s'il demeurait au marais, et moi aux incurables. Je saurai probablement de ses nouvelles par madame de *Bernières*. Mandez-moi comment elle se porte, si elle est bien gourmande, si *Silva* lui a envoyé son ordonnance, si elle est bien enchantée du chevalier *Desalleurs*, si ledit chevalier, toujours bien sain, bien dormant et bien...., se dit toujours malade; enfin, si on veut me souffrir dans l'hermitage. Je ne sais aucune nouvelle, ni ne m'en soucie; j'attends des vôtres et vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XXVI.

A MADAME LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Paris, à la comédie, ce 20 auguste.

DEPUIS un mois entier, je suis entouré de procureurs, de charlatans, d'imprimeurs et de comédiens. J'ai voulu tous les jours vous écrire, et n'en ai pas encore trouvé le moment. Je me réfugie actuellement dans une loge de comédienne pour me livrer au plaisir de m'entretenir avec vous, pendant qu'on joue Mariamne, et l'indiscret pour la seconde fois. Cette petite pièce fut représentée avant-hier samedi avec assez de succès; mais il me parut que les loges étaient encore plus contentes que le parterre. *Dancourt* et *le Grand* ont accoutumé le parterre au bas-comique, et aux grossièretés, et insensiblement le public s'est formé le préjugé que de petites pièces en un

acte doivent être des farces pleines d'ordures, et non pas des comédies nobles où les meurs soient respectées. Le peuple n'est pas content quand on ne fait rire que l'esprit : il faut le faire rire tout haut, et il est difficile de le réduire à aimer mieux des plaisanteries fines que des équivoques fades, et à préférer Versailles à la rue Saint-Denis. Mariamne est enfin imprimée de ma façon, après trois éditions subreptices qui en ont paru coup sur coup.

Au reste, ne croyez pas que je me borne dans Paris à faire jouer des tragédies et des comédies. Je sers DIEU et le diable tout à la fois assez passablement. J'ai dans le monde un petit vernis de dévotion que le miracle du faubourg Saint-Antoine m'a donné. La femme au miracle est venue ce matin dans ma chambre. Voyez-vous quel honneur je *fais* à votre maison, et en quelle odeur de sainteté nous allons être ? M. le cardinal de *Noailles* a fait un beau mandement à l'occasion du miracle, et pour comble ou d'honneur ou de ridicule, je suis cité dans ce mandement. On m'a invité en cérémonie à assister au *Te Deum* qui sera chanté à Notre-Dame en actions de grâce de la guérison de madame *la Fosse*. M. l'abbé *Couet*, grand-vicaire de son éminence, m'a envoyé aujourd'hui le mandement. Je lui ai envoyé une Mariamne avec ces petits vers-ci :

> Vous m'envoyez un mandement,
> Recevez une tragédie,
> Afin que mutuellement
> Nous nous donnions la comédie.

1725.

Ah, ma chère préſidente, qu'avec tout cela je ſuis quelquefois de mauvaiſe humeur de me trouver ſeul dans ma chambre, et de ſentir que vous êtes à trente lieues de moi! Vous devez être dans le pays de Cocagne. M. l'abbé d'*Amfreville*, avec ſon ventre de prélat et ſon viſage de chérubin, ne reſſemble pas mal au roi de Cocagne. Je m'imagine que vous faites des ſoupers charmans, que l'imagination vive et féconde de madame *du Deffant* et celle de M. l'abbé d'*Amfreville* en donnent à notre ami *Thiriot*, et qu'enfin tous vos momens ſont délicieux. M. le chevalier *Deſalleurs* eſt-il encore avec vous? Il m'avait dit qu'il y reſterait tant qu'il y trouverait du plaiſir: je juge qu'il y demeurera long-temps.

Adieu, je pars inceſſamment pour Fontainebleau; conſervez-moi toujours bien de l'amitié. Adieu, adieu.

LETTRE XXVII.

A MADAME LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Verſailles, ſeptembre.

HIER à dix heures et demie le roi déclara qu'il épouſait la princeſſe de Pologne, et en parut très-content. Il donna ſon pied à baiſer à M. d'*Epernon*, et ſon cu à M. de *Maurepas*, et reçut les complimens de toute ſa cour qu'il mouille tous les jours à la chaſſe par la pluie la plus horrible. Il va partir dans le moment pour Ram-

bouillet, et époufera mademoifelle *Leczinska* à Chantilly. Tout le monde fait ici fa cour à madame de *Bezeval* qui eft un peu parente de la reine. Cette dame, qui a de l'efprit, reçoit avec beaucoup de modeftie les marques de baffeffe qu'on lui donne. Je la vis hier chez M. le maréchal de *Villars*. On lui demanda à quel degré elle était parente de la reine; elle répondit que les reines n'avaient point de parens. Les noces de *Louis XV* font tort au pauvre *Voltaire*. On ne parle de payer aucune penfion, ni même de les conferver; mais en récompenfe on va créer un nouvel impôt pour avoir de quoi acheter des dentelles et des étoffes pour la demoifelle *Leczinska*. Ceci reffemble au mariage du foleil qui fefait murmurer les grenouilles. Il n'y a que trois jours que je fuis à Verfailles, et je voudrais déjà en être dehors. La Rivière-Bourdet me plaira plus que Trianon et Marly, et je ne veux dorénavant d'autre cour que la vôtre. Mandez-moi des nouvelles de votre fanté. Digérez-vous bien? allez-vous fouvent aux fpectacles? avez-vous fait dire à *Dufréne* et à la *le Couvreur* de jouer Mariamne? l'abbé *Desfontaines* eft-il en liberté? *Thiriot* eft-il toujours bien femillant? Confervez-moi votre amitié dont je fais plus de cas que d'une penfion et de ceux qui la donnent.

1725.

1725.

LETTRE XXVIII.

A MADAME LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Fontainebleau, ce vendredi 7 feptembre.

PENDANT que *Louis XV* et *Marie-Sophie-Félicité* de Pologne font avec toute la cour à la comédie italienne, moi qui n'aime point du tout ces pantalons étrangers et qui vous aime de tout mon cœur, je me renferme dans ma chambre pour vous mander les balivernes de ce pays-ci que vous avez peut être quelque curiofité d'apprendre. 1°. M. de *la Vrillière* vient de mourir cette nuit à Fontainebleau, et M. le maréchal de *Grammont* eft mort à Paris à la même heure. Ils ont affurément pris bien mal leur temps tous deux ; car au milieu de tout le tintamarre du mariage du roi, leurs morts ne feront pas le moindre petit bruit.

Ces jours paffés le carroffe de M. le prince de *Conti* renverfa en paffant le pauvre *Martinot*, horloger du roi, qui fut écrafé fous les roues, et mourut fur le champ. On ne prendra pas plus garde à la mort de meffieurs de *la Vrillière* et de *Grammont* qu'à celle de *Martinot*, à moins que quelqu'un n'ofe demander, malgré les furvivances, la place de fecrétaire d'Etat et celle de colonel des gardes. Cependant on fait tout ce qu'on peut ici pour réjouir la reine.

Le roi s'y prend très-bien pour cela. Il s'eft vanté de lui avoir donné fept facremens pour la

première nuit, mais je n'en crois rien du tout. Les rois trompent toujours leurs peuples. La reine fait très bonne mine, quoique sa mine ne soit point du tout jolie. Tout le monde est enchanté ici de sa vertu et de sa politesse. La première chose qu'elle a faite, a été de distribuer aux princesses et aux dames du palais toutes les bagatelles magnifiques qu'on appelle sa corbeille : cela consistait en bijoux de toute espèce, hors des diamans. Quand elle vit la cassette où tout cela était arrangé : Voilà, dit-elle, la première fois de ma vie que j'ai pu faire des présens. Elle avait un peu de rouge le jour du mariage, autant qu'il en faut pour ne pas paraître pâle. Elle s'évanouit un petit instant dans la chapelle, mais seulement pour la forme. Il y eut le même jour comédie. J'avais préparé un petit divertissement que M. de *Mortemart* ne voulut point faire exécuter. On donna à la place Amphitryon et le Médecin malgré lui ; ce qui ne parut pas trop convenable. Après le souper, il y eut un feu d'artifice avec beaucoup de fusées et très-peu d'invention et de variété, après quoi le roi alla se préparer à faire un dauphin. Au reste, c'est ici un bruit, un fracas, une presse, un tumulte épouvantable. Je me garderai bien, dans ces premiers jours de confusion, de me faire présenter à la reine ; j'attendrai que la foule soit écoulée et que sa Majesté soit un peu revenue de l'étourdissement que tout ce sabbat doit lui causer ; alors je tâcherai de faire jouer Oedipe et Mariamne devant elle ; je lui dédierai l'un et l'autre : elle m'a déjà fait dire qu'elle serait bien

1725.

1725. aiſe que je priſſe cette liberté. Le roi et la reine de Pologne, car nous ne connaiſſons plus ici le roi *Auguſte*, m'ont fait demander le poëme d'*Henri IV*, dont la reine a déjà entendu parler avec quelque éloge; mais il ne faut ici ſe preſſer ſur rien. La reine va être fatiguée inceſſamment des harangues des compagnies ſouveraines; ce ſerait trop que de la proſe et des vers en même temps. J'aime mieux que ſa Majeſté ſoit ennuyée par le parlement et par la chambre des comptes que par moi.

Vous qui êtes reine à la Rivière, mandez-moi, je vous en prie, ſi vous êtes toujours bien contente dans votre royaume. Je vous aſſure que je préfère bien dans mon cœur votre cour à celle-ci, ſur-tout depuis qu'elle eſt ornée de madame *du Deffant* et de M. l'abbé d'*Amfreville*. Je vous aime tendrement et vous embraſſe mille fois. Adieu.

LETTRE XXIX.

A MADAME
LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Fontainebleau, 13 novembre.

LA reine vient de me donner ſur ſa caſſette une penſion de quinze cents livres que je ne demandais pas : c'eſt un acheminement pour obtenir les choſes que je demande. Je ſuis très-bien avec le ſecond premier miniſtre, M. *Duverney*. Je compte ſur l'amitié de madame de *Prie*. Je ne

me plains plus de la vie de la cour ; je commence à avoir des efpérances raifonnables d'y pouvoir être quelquefois utile à mes amis ; mais fi vous êtes encore gourmande, et fi vous avez encore vos maux d'eftomac et vos maux d'yeux, je fuis bien loin de me trouver un homme heureux. S'il eft vrai que vous reftiez à votre campagne jufqu'à la fin de décembre, ayez la bonté de m'en affurer et de ne pas donner toutes les chambres de la Rivière. Les agrémens que l'on peut avoir dans le pays de la cour, ne valent pas les plaifirs de l'amitié ; et la Rivière, à tous égards, me fera toujours plus chère que Fontainebleau. Permettez-moi d'adreffer ici un petit mot à notre ami *Thiriot*:

Ne croyez pas, mon cher *Thiriot*, que je fois auffi dégoûté d'*Henri IV* que vous le paraiffez de Mariamne. Je viens de mettre en vers, dans le moment, feu M. le duc d'*Orléans* et fon fyftême avec *Law*. Voyez fi tout cela vous parait bien dans fon cadre, et fi notre fixième chant n'en fera point déparé. Songez qu'il m'a fallu parler noblement de cet excès d'extravagance, et blâmer M. le duc d'*Orléans* fans que mes vers euffent l'air de fatire.

Je dis en parlant de ce prince :



. . . .

D'un fujet et d'un maître il a tous les talens ;
Malheureux toutefois dans le cours de fa vie
D'avoir reçu du ciel un fi vafte génie.
Philippe, garde-toi des prodiges pompeux
Qu'on offre à ton efprit trop plein du merveilleux.

1725.

Un écoffais arrive et promet l'abondance,
Il parle, il fait changer la face de la France.
Des tréfors inconnus fe forment fous fes mains :
L'or devient méprifable aux avides humains.
Le pauvre qui s'endort au fein de l'indigence
Des rois à fon réveil égale l'opulence.
Le riche en un moment voit fuir devant fes yeux
Tous les biens qu'en naiffant il eut de fes aïeux.
Qui pourra diffiper ces funeftes preftiges, etc.

Je crois que l'on ne pouvait pas parler plus modérément du fyftême, mais je ne fais fi j'en ai parlé affez poétiquement ; nous en raifonnerons, à ce que j'efpère, à la Rivière. La cour m'a peut-être ôté un peu de feu poétique. Je viendrai le reprendre avec vous. Soyez toujours moins en peine de mon cœur que de mon efprit. Je cefferai plutôt d'être poëte que d'être l'ami de *Thiriot*.

Et vous, mon cher abbé *Desfontaines*, j'ai bien parlé de vous à M. de *Fréjus* ; mais je fais par mon expérience que les premières impreffions font difficiles à effacer. Je n'ai point encore vu votre dernier journal. Je vous fuis prefque également obligé pour Mariamne et pour le héros de *Gratien*. Je fuis fâché que vous foyez brouillé avec les révérends pères ; mais puifque vous l'êtes, il n'eft pas mal [illegible]s'en faire craindre. Peut-être voudront-ils vous [illegible]ifer, et vous feront-ils avoir un bénéfice par le premier traité de paix qu'ils feront avec vous. Je ne fais aucune nouvelle de M. l'abbé *Bignon*. Je ferais bien fâché de fa maladie, s'il vous avait fait du bien.

Le pauvre *Saint-Didier* eft venu à Fontainebleau

avec Clovis, et tous deux ont été bien bafoués. Il sollicita M. de *Mortemart*, et l'importuna pour avoir une pension. M. de *Mortemart* lui répondit que quand on fesait des vers, il les fallait faire comme moi. Je suis fâché de la réponse. *Saint-Didier* ne me pardonnera point cette injustice de M. de *Mortemart*. Il y a ici des injustices plus véritables qui me font saigner le cœur. Je ne peux pas m'accoutumer à voir l'abbé *Raguet* dans l'opulence et dans la faveur, tandis que vous êtes négligé. Cependant n'aimez-vous pas encore mieux être l'abbé *Desfontaines* que l'abbé *Raguet* ?

1725.

Je présente mes respects au maître de la maison, à M. l'abbé d'*Amfreville*, à *tutti quanti* qui ont le bonheur d'être à la Rivière.

Buvez tous à ma santé : et vous, Madame la Présidente, soyez bien sobre, je vous en prie.

LETTRE XXX.

A M. THIRIOT.

Le 12 d'auguste.

J'ai reçu bien tard, mon cher *Thiriot*, une lettre de vous, du 11 du mois de mai dernier. Vous m'avez vu bien malheureux à Paris. La même destinée m'a poursuivi par-tout. Si le caractère des héros de mon poëme est aussi bien soutenu que celui de ma mauvaise fortune, mon poëme assurément réussira mieux que moi. Vous me donnez par votre lettre des assurances si touchantes de votre amitié, qu'il est juste que j'y réponde par de la

1726.

1726. confiance. Je vous avouerai donc, mon cher *Thiriot*, que j'ai fait un petit voyage à Paris, depuis peu. Puifque je ne vous y ai point vu, vous jugerez aifément que je n'ai vu perfonne. Je ne cherchais qu'un feul homme que l'inftinct de fa poltronnerie a caché de moi (*), comme s'il avait deviné que je fuffe à fa pifte. Enfin, la crainte d'être découvert m'a fait partir plus précipitamment que je n'étais venu. Voilà qui eft fait, mon cher *Thiriot*; il y a grande apparence que je ne vous reverrai plus de ma vie. Je fuis encore très-incertain fi je me retirerai à Londres. Je fais que c'eft un pays où les arts font tous honorés et récompenfés, où il y a de la différence entre les conditions; mais point d'autre entre les hommes que celle du mérite. C'eft un pays où on penfe librement et noblement, fans être retenu par aucune crainte fervile. Si je fuivais mon inclination, ce ferait là que je me fixerais, dans l'idée feulement d'apprendre à penfer. Mais je ne fais fi ma petite fortune, très-dérangée par tant de voyages, ma mauvaife fanté, plus altérée que jamais, et mon goût pour la plus profonde retraite, me permettront d'aller me jeter au travers du tintamarre de White-hall et de Londres. Je fuis très-bien recommandé en ce pays-là, et on m'y attend avec affez de bonté; mais je ne puis pas vous répondre que je faffe le voyage. Je n'ai plus que deux chofes à faire dans ma vie l'une de la hafarder avec honneur dès que je le pourrai, et l'autre de la finir dans l'obfcurité

(*) Le chevalier de *Rohan*.

d'une retraite qui convient à ma façon de penser, à mes malheurs et à la connaiſſance que j'ai des hommes.

1726.

J'abandonne de bon cœur mes penſions du roi et de la reine, le ſeul regret que j'ai eſt de n'avoir pu réuſſir à vous le faire partager. Ce ſerait une conſolation pour moi dans ma ſolitude de penſer que j'aurais pu, une fois en ma vie, vous être de quelque utilité; mais je ſuis deſtiné à être malheureux de toutes façons. Le plus grand plaiſir qu'un honnête homme puiſſe reſſentir, celui de faire plaiſir à ſes amis, m'eſt refuſé.

Je ne ſais comment madame de *Bernières* penſe à mon égard.

Prendrait-elle le ſoin de raſſurer mon cœur
Contre la défiance attachée au malheur?

Je reſpecterai toute ma vie l'amitié qu'elle a eue pour moi, et je conſerverai celle que j'ai pour elle. Je lui ſouhaite une meilleure ſanté, une fortune rangée, bien du plaiſir, et des amis comme vous. Parlez-lui quelquefois de moi. Si j'ai encore quelques amis qui prononcent mon nom devant vous, parlez de moi ſobrement avec eux, et entretenez le ſouvenir qu'ils veulent bien me conſerver.

Pour vous, écrivez-moi quelquefois, ſans examiner ſi je fais exactement réponſe. Comptez ſur mon cœur plus que ſur mes lettres.

Adieu, mon cher *Thiriot*; aimez-moi malgré l'abſence et la mauvaiſe fortune.

1726.

LETTRE XXXI.

A MADAME LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Londres, 16 octobre.

Je n'ai reçu qu'hier, Madame, votre lettre du 3 de feptembre dernier. Les maux viennent bien vîte, et les confolations bien tard. C'en eft une pour moi très-touchante que votre fouvenir : la profonde folitude où je fuis retiré ne m'a pas permis de la recevoir plutôt. Je viens à Londres pour un moment ; je profite de cet inftant pour avoir le plaifir de vous écrire, et je m'en retourne fur le champ dans ma retraite.

Je vous fouhaite du fond de ma tanière une vie heureufe et tranquille, des affaires en bon ordre, un petit nombre d'amis, de la fanté, et un profond mépris pour ce qu'on appelle vanité. Je vous pardonne d'avoir été à l'opéra avec le chevalier de *Rohan*, pourvu que vous en ayez fenti quelque confufion.

Réjouiffez-vous le plus que vous pourrez à la campagne et à la ville. Souvenez-vous quelquefois de moi avec vos amis, et mettez la conftance dans l'amitié au nombre de vos vertus. Peut-être que ma deftinée me rapprochera un jour de vous. Laiffez-moi efpérer que l'abfence ne m'aura point entièrement effacé dans votre idée, et que je pourrai retrouver dans votre cœur une pitié pour mes malheurs, qui du moins reffemblera à l'amitié.

La

La plupart des femmes ne connaissent que les passions ou l'indolence, mais je crois vous connaître assez pour espérer de vous de l'amitié.

1726.

Je pourrai bien revenir à Londres incessamment, et m'y fixer. Je ne l'ai encore vu qu'en passant. Si à mon arrivée j'y trouve une lettre de vous, je m'imagine que j'y passerai l'hiver avec plaisir, si pourtant ce mot de plaisir est fait pour être prononcé par un malheureux comme moi. C'était à ma sœur à vivre, et à moi à mourir; c'est une méprise de la destinée. Je suis douloureusement affligé de sa perte: vous connaissez mon cœur, vous savez que j'avais de l'amitié pour elle. Je croyais bien que ce serait elle qui porterait le deuil de moi. Hélas! Madame, je suis plus mort qu'elle pour le monde, et peut-être pour vous. Ressouvenez-vous du moins que j'ai vécu avec vous. Oubliez tout de moi, hors les momens où vous m'avez assuré que vous me conserveriez toujours de l'amitié. Mettez ceux où j'ai pu vous mécontenter au nombre de mes malheurs, et aimez-moi par générosité, si vous ne pouvez plus m'aimer par goût.

Mon adresse chez milord *Bolingbroke*, à Londres.

LETTRE XXXII.

A M. ***. (7)

. . . .

1727. DANS ce pays-ci comme ailleurs il y a beaucoup de cette folie humaine qui consiste en contradictions. Je comprends dans ce mot les usages reçus tout contraires à des lois qu'on révère. Il semble que, chez la plupart des peuples, les lois soient précisément comme ces meubles antiques et précieux que l'on conserve avec soin, mais dont il y aurait du ridicule à se servir.

Il n'y a, je crois, nul pays au monde où l'on trouve tant de contradictions qu'en France. Ailleurs les rangs sont réglés, et il n'y a point de place honorable sans des fonctions qui lui soient attachées. Mais en France un duc et pair ne sait pas seulement la place qu'il a dans le parlement. Le président est méprisé à la cour, précisément parce qu'il possède une charge qui fait sa grandeur à la ville. Un évêque prêche l'humilité (si tant est qu'il prêche), mais il vous refuse sa porte si vous ne l'appelez pas *Monseigneur*. Un Maréchal de France, qui commande cent mille hommes, et qui a peut-être autant de vanité que l'évêque, se contente du titre de *Monsieur*. Le chancelier n'a pas l'honneur de manger avec le roi, mais il précède tous les pairs du royaume.

(7) Ce fragment semble avoir fait partie d'une lettre écrite d'Angleterre.

Le roi donne des gages aux comédiens, et le curé les excommunie. Le magiſtrat de la police a grand ſoin d'encourager le peuple à célébrer le carnaval ; à peine a-t-il ordonné les réjouiſſances qu'on fait des prières publiques, et toutes les religieuſes ſe donnent le fouet pour en demander pardon à DIEU. Il eſt défendu aux bouchers de vendre de la viande les jours maigres, les rôtiſſeurs en vendent tant qu'ils veulent. On peut acheter des eſtampes, le dimanche, mais non des tableaux. Les jours de la Vierge on n'a point de ſpectacles, on les repréſente tous les dimanches.

On lit dévotement à l'égliſe les chapitres de *Salomon*, où il dit formellement que l'ame eſt mortelle, et qu'il n'y a rien de bon que de boire et de ſe réjouir.

On fait brûler *Vanini*, et on traduit *Lucrèce* pour monſieur le dauphin, et on fait apprendre par cœur aux écoliers, *formoſum paſtor Corydon*, *etc*. On ſe moque du polythéiſme, et on admet le trithéiſme et les ſaints.

En Angleterre les ducs ſont appelés *princes*. La communion anglicane eſt oppoſée au gouvernement qui la tolère ; la liberté, et les matelots enrôlés par force ; défenſe d'injurier perſonne, mais permis de mettre la première lettre du nom, etc.

LETTRE XXXIII.

A M. THIRIOT.

A Londres, 4 augufte.

1728.

VOICI qui vous furprendra, mon cher *Thiriot*, c'eft une lettre en français. Il me paraît que vous n'aimez pas affez la langue anglaife pour que je continue mon chiffre avec vous. Recevez donc en langue vulgaire les tendres affurances de ma conftante amitié. Je fuis bien-aife d'ailleurs de vous dire intelligiblement que fi on a fait en France des recherches de la Henriade chez les libraires, ce n'a été qu'à ma follicitation. J'écrivis, il y a quelque temps, à M. le garde des fceaux et à M. le lieutenant de Police de Paris, pour les fupplier de fupprimer les éditions étrangères de mon livre, et fur-tout celle où l'on trouverait cette miférable critique dont vous me parlez dans vos lettres. L'auteur eft un réfugié connu à Londres, et qui ne fe cache point de l'avoir écrite. Il n'y a que Paris au monde où l'on puiffe me foupçonner de cette guenille; mais *odi profanum vulgus, et arceo*; et les fots jugemens et les folles opinions du vulgaire ne rendront point malheureux un homme qui a appris à fupporter des malheurs réels; et qui méprife les grands peut bien méprifer les fots. Je fuis dans la réfolution de faire inceffamment une édition correcte du poëme auquel je travaille toujours dans ma retraite. J'aurais voulu, mon cher *Thiriot*, que vous euffiez pu vous en charger pour votre avantage et pour mon

honneur. Je joindrai à cette édition un Essai sur la poésie épique qui ne sera point la traduction d'un embryon anglais mal formé, mais un ouvrage complet et très-curieux pour ceux qui, quoique nés en France, veulent avoir une idée du goût des autres nations. Vous me mandez que des dévots, gens de mauvaise foi ou de très-peu de sens, ont trouvé à redire que j'aye osé, dans un poëme qui n'est point un colifichet de roman, peindre DIEU comme un être plein de bonté et indulgent aux sottises de l'espèce humaine. Ces faquins-là feront tant qu'il leur plaira de DIEU un tyran; je ne le regarderai pas moins comme aussi bon et aussi sage que ces messieurs sont sots et méchans.

1728.

Je me flatte que vous êtes pour le présent avec votre frère. Je ne crois pas que vous suiviez le commerce comme lui; mais si vous le pouviez faire, j'en ferais fort aise; car il vaut mieux être maître d'une boutique, que dépendant dans une grande maison. Instruisez-moi un peu de l'état de vos affaires, et écrivez-moi, je vous en prie, plus souvent que je ne vous écris. Je vis dans une retraite dont je n'ai rien à vous mander, au lieu que vous êtes dans Paris où vous voyez tous les jours des folies nouvelles qui peuvent encore réjouir votre pauvre ami, assez malheureux pour n'en plus faire.

Je voudrais bien savoir où est madame de *Bernières*, et ce que fait le chevalier anglais *Desalleurs*: mais sur-tout parlez-moi de vous, à qui je m'intéresserai toute ma vie avec toute la

1728. tendresse d'un homme qui ne trouve rien au monde de si doux que de vous aimer.

LETTRE XXXIV.

A M. DE FORMONT.

Ce jeudi. . . . .

1730. Je serais un homme bien ingrat, Monsieur, si en arrivant à Paris je ne commençais pas par vous remercier de toutes vos bontés. Je regarde mon voyage de Rouen comme un des plus heureux événemens de ma vie. Quand nos éditions se noieraient en chemin, quand Eriphyle et Jules-César seraient sifflés, j'aurais bien de quoi me dédommager puisque je vous ai connu. Il ne me reste plus à présent d'autre envie que de revenir vous voir. Le séjour de Paris commence à m'épouvanter. On ne pense point au milieu du tintamarre de cette maudite ville.

Carmina secessum scribentis et otia quærunt.

Je commençais un peu à philosopher avec vous, mais je ne sais si j'aurai pris une assez bonne dose de philosophie pour résister au train de Paris. Puisque vous n'avez plus soin de moi, ayez donc la bonté de donner à *Henri IV* les momens que vous employiez avec l'auteur. J'aurais bien mieux aimé que vous eussiez corrigé mes fautes que celles de *Jore*. Vous êtes un peu plus sévère que M. de *Cideville*, mais vous ne l'êtes pas assez. Dorénavant, quand je ferai quelque chose, je veux que vous me coupiez bras et jambes. Adieu;

je ne vous mande aucune nouvelle, parce que je n'ai pas encore vu et même ne verrai de long-temps aucun de ces fous qu'on appelle le beau monde. Je vous embrasse de tout mon cœur, et me compte quelque chose de plus que votre très-humble et très-obéissant serviteur; car je suis votre ami, et vous suis tendrement attaché pour toute ma vie.

LETTRE XXXV.

A MADEMOISELLE GAUSSIN.

Décembre.

PRODIGE, je vous présente une Henriade; c'est un ouvrage bien sérieux pour votre âge; mais qui joue *Tullie* est capable de lire, et il est bien juste que j'offre mes ouvrages à celle qui les embellit. J'ai pensé mourir cette nuit, et je suis dans un bien triste état; sans cela, je serais à vos pieds pour vous remercier de l'honneur que vous me faites aujourd'hui. La pièce est indigne de vous; mais comptez que vous allez acquérir bien de la gloire en répandant vos grâces sur mon rôle de *Tullie*. Ce sera à vous qu'on aura l'obligation du succès. Mais pour cela souvenez-vous de ne rien précipiter, d'animer tout, de mêler des soupirs à votre déclamation, de mettre de grands temps. Sur-tout jouez avec beaucoup d'ame et de force la fin du couplet de votre premier acte. Mettez de la terreur, des sanglots et de grands temps dans le dernier morceau. Paraissez-y désespérée, et vous allez désespérer vos rivales. Adieu, prodige.

1730. Ne vous découragez pas ; fongez que vous avez joué à merveille aux répétitions ; qu'il ne vous a manqué hier que d'être hardie. Votre timidité même vous fait honneur. Il faut prendre demain votre revanche. J'ai vu tomber Mariamne, et je l'ai vue fe relever.

Au nom de Dieu, foyez tranquille. Quand même cela n'irait pas bien, qu'importe ? Vous n'avez que quinze ans, et tout ce qu'on pourra dire, c'eft que vous n'êtes pas ce que vous ferez un jour. Pour moi, je n'ai que des remercîmens à vous faire ; mais fi vous n'avez pas quelque fenfibilité pour ma tendre et refpectueufe amitié, vous ne jouerez jamais le tragique. Commencez par avoir de l'amitié pour moi, qui vous aime en père, et vous jouerez mon rôle d'une manière intéreffante.

Adieu ; il ne tient qu'à vous d'être divine demain.

LETTRE XXXVI.

A M. FAVIERES,

TRADUCTEUR D'UN POEME LATIN SUR LE PRINTEMPS.

4 mars.

1731. Je vous fuis très-obligé, mon cher *Favières*, des vers latins et français que vous aviez bien voulu m'envoyer. Je ne fais point qui eft l'auteur des latins ; mais je le félicite, quel qu'il foit, fur le goût qu'il a, fur fon harmonie, et fur le choix de fa bonne latinité, et fur-tout de l'efpèce convenable à fon fujet. Rien

Rien n'eſt ſi commun que des vers latins, dans leſquels on mêle le ſtyle de *Virgile* avec celui de *Térence*, ou des épîtres d'*Horace*. Ici il paraît que l'auteur s'eſt toujours ſervi de ces expreſſions tendres et harmonieuſes qu'on trouve dans les églogues de *Virgile*, dans *Tibulle*, dans *Properce*, et même dans quelques endroits de *Pétrone*, qui reſpirent la molleſſe et la volupté.

Je ſuis enchanté de ces vers :

Ridet ager, laſcivit humus, nova naſcitur arbos;
Baſia laſcivæ jungunt repetita columbæ.

Et en parlant de l'Amour,

Vulnere qui certo lædere pectus amat.

Je n'oublierai pas cet endroit où il parle des plaiſirs qui fuient avec la jeuneſſe.

Sic fugit humanæ tempeſtas aurea vitæ,
Arguti fugiunt, agmina blanda, joci.

Je citerais trop de vers, ſi je marquais tout ceux dont j'ai goûté la force et l'énergie.

Mais quoique l'ouvrage ſoit rempli de feu et de nobleſſe, je conſeillerais plutôt à un homme qui aurait du goût et du talent pour la littérature, de les employer à faire des vers français. C'eſt à ceux qui peuvent cultiver les belles lettres avec avantage à faire à notre langue l'honneur qu'elle mérite. Plus on a fait proviſion des richeſſes de l'antiquité, et plus on eſt dans l'obligation de les tranſporter en ſon pays. Ce n'eſt pas à ceux qui mépriſent *Virgile*, mais à ceux qui le poſſèdent, d'écrire en français.

Venons maintenant, mon cher *Favières*, à votre

1731. traduction du Printemps, ou plutût à votre imitation libre de cet ouvrage. Vos expreſſions ſont vives et brillantes, vos images bien frappées ; et ſur-tout je vois que vous êtes fidelle à l'harmonie, ſans laquelle il n'y a jamais de poéſie.

Il faudrait vous rappeler ici trop de vers, ſi je voulais marquer tous ceux dont j'ai été frappé. Adieu ; je vais dans un pays où le printemps ne reſſemble guère à la deſcription que vous en faites l'un et l'autre. Je pars pour l'Angleterre dans quatre ou cinq jours, et ſuis bien loin aſſurément de faire des tragédies.

Frange, miſer, calamos, vigilataque prœlia dele.

J'ai renoncé pour jamais aux vers ;

Nunc verſus et cœtera ludicra pono.

Mais il s'en faut bien que je ſois devenu philoſophe comme celui dont je vous cite les vers. Adieu ; je vous aime en vers et en proſe, de tout mon cœur, et vous ſerai attaché toute ma vie.

LETTRE XXXVII.

A M. THIRIOT.

(Rouen) le 1 mai. (*)

Je vous écris enfin, mon cher *Thiriot*, du fond de ma ſolitude, où je ſerais le plus heureux homme du monde, ſi les circonſtances de ma vie ne m'avaient rendu d'ailleurs le plus malheureux. Je compte quitter dans peu ma retraite pour venir

(*) M. de *Voltaire* s'était caché près de Rouen à cette époque, et n'avait confié le ſecret de ſa retraite qu'à meſſieurs *Thiriot*, *Formont* et *Cideville*. Il avait fait courir le bruit qu'il était allé en Angleterre.

vous retrouver à Paris. En attendant, recevez mes complimens ſur les ſuccès flatteurs et ſolides de votre héroïne (8). Je ne ſaurais plus réſiſter à vous envoyer cette pièce que vous m'avez ſi ſouvent demandée. (9)

1731.

Et dût la troupe des dévots,
Que toujours un pur zèle enflamme,
Entourer mon corps de fagots,
Le tout pour le bien de mon ame:

Je ne puis m'empêcher de laiſſer aller ces vers, qui m'ont été dictés par l'indignation, par la tendreſſe et par la pitié, et dans leſquels, en pleurant mademoiſelle *le Couvreur*, je rends au mérite de mademoiſelle *Sallé* la juſtice qui lui eſt due. Je joins ma faible voix à toutes les voix d'Angleterre pour faire un peu ſentir la différence qu'il y a entre leur liberté et notre eſclavage, entre leur ſage hardieſſe et notre folle ſuperſtition, entre l'encouragement que les arts reçoivent à Londres et l'oppreſſion honteuſe ſous laquelle ils languiſſent à Paris.

LETTRE XXXVIII.

A M. THIRIOT.

(Rouen) 1 juin.

Je t'écris d'une main par la fièvre affaiblie,
D'un eſprit toujours ferme, et dédaignant la mort,
Libre de préjugés, ſans liens, ſans patrie,
Sans reſpect pour les grands et ſans crainte du ſort:

(8) Mademoiſelle *Sallé*, qui était à Londres.

(9) Voyez les vers ſur la mort de mademoiſelle *le Couvreur*, vol. de Poëmes.

1731.

Patient dans mes maux et gai dans mes boutades,
Me moquant de tout sot orgueil,
Toujours un pied dans le cercueil,
De l'autre fesant des gambades.

Voilà l'état où je suis, mourant et tranquille. Si quelque chose cependant altère le calme de mon esprit, et peut augmenter les souffrances de mon corps, qui assurément sont bien vives, c'est la nouvelle injustice que l'on dit que j'essuie en France. Vous savez que je vous envoyai, il y a environ un mois, quelques vers sur la mort de mademoiselle *le Couvreur*, remplis de la juste douleur que je ressens encore de sa perte, et d'une indignation peut-être trop vive sur son enterrement, mais indignation pardonnable à un homme qui a été son admirateur, son ami, son amant, et qui de plus est poëte. Je vous suis sensiblement obligé d'avoir eu la sage discrétion de n'en point donner de copies. Mais on dit que vous avez eu affaire à des personnes dont la mémoire vous a trahi ; qu'on en a sur-tout retenu les endroits les plus forts ; que ces endroits ont été envenimés, qu'ils sont parvenus jusqu'au ministère ; et qu'il ne serait pas sûr pour moi de retourner en France, où pourtant mes affaires m'appellent. J'attends de votre amitié que vous m'informerez exactement, mon cher *Thiriot*, de la vérité de ces bruits ; de ce que j'ai à craindre, et de ce que j'ai à faire. Mandez-moi le mal et le remède. Dites-moi si vous me conseillez d'écrire et de faire parler, ou de me taire et de laisser faire au temps.

On a commencé, fans ma participation, deux éditions de Charles XII, en Angleterre et en France. Ne pourriez-vous point favoir de M. *Chauvelin* quel fera en cette occafion l'efprit des miniftres de la librairie.

A l'égard du fecret que je vous confiai en partant, et qui échappa à M. l'abbé de *Rothelin*, foyez impénétrable, foyez indevinable. Dépayfez les curieux. Peut-être aura-t-on lu déjà aux comédiens Eriphyle. Détournez tous les foupçons. Je vous conjure de me rendre ce fervice avec votre amitié ordinaire.

Je n'ai écrit qu'à vous en France.

Thiriot mihi primus amores
Abftulit ille habeat fecum.

LETTRE XXXIX.

A M. THIRIOT.

(Rouen) 30 juin.

J'AI reçu votre lettre, mon cher *Thiriot*. Ne foyez pas étonné du filence que j'ai gardé un mois entier. J'ai repris mon ancienne fympathie avec vous. J'avais la fièvre quand vous aviez le devoiement, et j'ai paffé un mois entier dans mon lit. Ce qui m'a prolongé ma fièvre eft un étrange régime où je me fuis mis. J'ai fait toute la tragédie de Céfar depuis qu'Eriphyle eft dans fon cadre. J'ai cru que c'était un fûr moyen pour dépayfer les curieux fur Eriphyle : car le moyen de croire que j'ai fait Céfar et Eriphyle, et achevé Charles XII en trois mois ! Je n'aurais pas fait pareille

1731. besogne à Paris en trois ans. Mais vous savez bien quelle prodigieuse différence il y a entre un esprit recueilli dans la retraite, et un esprit dissipé dans le monde.

Carmina secessum scribentis et otia quærunt.

J'ai reçu aussi toutes ces petites pièces fugitives à qui vous faites plus d'honneur qu'elles ne méritent ; je les ai corrigées avec soin ; je compte, quand je serai à Paris, troquer avec vous de porte-feuille ; je vous donnerai les pièces qui vous manquent, et vous me rendrez celles que je n'ai pas. Comptez que vous gagnerez au change : car vous n'avez pas l'*Uranie* ; et puisque vous êtes un homme discret vous l'aurez : *Quia super pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam.*

Je vous envoie, mon cher ami, une réponse à des invectives bien injustes que j'ai trouvées imprimées contre moi dans les semaines de l'abbé *Desfontaines*. Il me doit au moins la justice d'imprimer cette réponse qui est, *uti nos decet esse*, pleine de vérité et de modestie. Je l'ai fait imprimer à Kentersbury, afin que si on me refusait la justice de la rendre publique, elle parût indépendamment du Journal du Parnasse où elle doit être insérée. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous pensez de cette petite pièce. J'ai cru que je ne pouvais me dispenser de répondre, mais je ne sais pas si j'ai bien répondu. (*)

Si vous imprimez l'abbé de *Chaulieu*, n'y

(*) Voyez la lettre aux auteurs du Nouvelliste du Parnasse. Mélanges littéraires, tome III, l'auteur la suppose écrite d'Angleterre, quoiqu'il fût alors à Rouen.

mettez rien de moi, je vous prie, avant que je vous aye montré les changemens que j'ai faits aux petites pièces que je lui ai adreſſées. Faites ma cour à monſieur de *Chauvelin*, à qui je n'ai pu écrire, étant toujours malade. Mes reſpects à meſſieurs de *Fontenelle* et *la Motte*. J'ai parlé de ces deux derniers dans ma réponſe à l'abbé *Desfontaines*, non-ſeulement parce que je ſuis charmé de leur rendre juſtice, mais parce que M. l'abbé *Desfontaines* m'a accuſé, dans ſon Dictionnaire néologique, de ne la leur pas rendre, et m'a voulu aſſocier à ſes malignités. *Separa cauſam meam à gente iniqua et doloſa*. Adieu.

1731.

LETTRE XL.

A M. DE CIDEVILLE.

CONSEILLER AU PARLEMENT DE ROUEN.

13 auguſte.

VOICI donc tout ſimplement, mon cher *Ovide* de Neuſtrie, comment j'ai rédigé vos vers, non que je ne les aimaſſe tous, mais c'eſt que des français en retiennent plus aiſément quatre que douze.

La Faye eſt mort, V*** ſe diſpoſe
A parer ſon tombeau des plus aimables vers.
Veillons pour empêcher quelque eſprit de travers.
De l'étourdir d'une ode en proſe.

J'ai pris, comme vous voyez, l'emploi de votre abréviateur, tandis que je vous laiſſe celui de tuteur de la Henriade et de l'Eſſai ſur l'épopée. Vous êtes d'étranges gens de croire que je m'arrête

1731. après la vie de *Milton*, et que je me borne à être son historien. Je vous ai seulement envoyé, à bon compte, cette partie de l'Essai, et j'espère dans peu de jours vous envoyer la fin, que je n'ai pu encore retravailler. Je vous avoue que je serai bien embarrassé quand il faudra parler de moi ; je m'en tiendrais volontiers à ces vers que vous connaissez :

> Après Milton, après le Tasse,
> Parler de moi serait trop fort ;
> Et j'attendrai que je sois mort
> Pour apprendre quelle est ma place.

Je me bornerai, je crois, à dire que monsieur de Cambrai s'est trompé quand il a assuré que nos vers à rime plate ennuyaient surement à la longue, et que l'harmonie des vers lyriques pouvait se soutenir plus long-temps. Cette opinion de M. de *Fénélon* a favorisé le mauvais goût de bien des gens, qui, ne pouvant faire des vers, ont été bien aises de croire qu'on n'en pouvait réellement pas faire en notre langue. M. de *Fénélon* lui-même était du nombre de ces impuissans qui disent que les c.... ne sont bonnes à rien. Il condamnait notre poésie, parce qu'il ne pouvait écrire qu'en prose ; il n'avait nulle connaissance du rhythme et de ses différentes césures, ni de toutes les finesses qui varient la cadence de nos grands vers. Il y a bien paru quand il a voulu être poëte autrement qu'en prose. Ses vers sont fort au-dessous de ceux de *Danchet*. Cependant tous nos stériles partisans de la prose triomphent d'avoir dans leur parti l'auteur du Télémaque, et vous disent hardiment qu'il y a dans nos vers une monotonie insupportable.

Je conviens bien que cette monotonie eſt dans leurs écrits, mais j'ai aſſez d'amour propre pour nier tout net qu'elle ſe trouve dans ceux de votre ſerviteur. Toujours ſais-je bien que je ne la trouverai pas dans l'opéra que je vous exhorte à finir de tout mon cœur. J'ai prié M. de *Formont* de vous donner de temps en temps quelque petit coup d'aiguillon. Je lui ai écrit amplement. A l'égard du peu de vers anglais qui peuvent ſe trouver dans l'Eſſai ſur la poéſie épique, *Jore* n'aura qu'à m'envoyer la feuille par la poſte; on a réponſe en vingt-quatre heures; c'eſt une choſe qui ne doit pas faire de difficulté. J'aimerais bien mieux venir les corriger moi-même, et paſſer avec vous l'automne.

Mille complimens à notre ami M. de *Formont*. Si ſa femme, entre vous et lui, n'aime pas les vers, il y aura bien du malheur.

LETTRE XLI.

A M. DE CIDEVILLE.

19 auguſte.

COMMENT va votre ſanté? Je vous en prie, mandez-le moi: vous pouvez compter que je m'y intéreſſe comme une de vos maîtreſſes. Mais, *ſi vales*, *macte animo*, et pour Dieu faites ce troiſième acte, et que je ne diſe point: *Ultima primis non benè reſpondent*. On a lu Jules-Céſar devant dix jéſuites; ils en penſent comme vous; mais nos jeunes gens de la cour ne goûtent en aucune façon ces mœurs ſtoïques et dures. J'ai un peu

1731.

retravaillé Eriphyle, et j'espère la faire jouer à la Saint-Martin. Je menai hier M. de *Crébillon* chez M. le duc de *Richelieu* : il nous récita des morceaux de son Catilina qui m'ont paru très-beaux. Il est honteux qu'on le laisse dans la misère ; *laudatur et alget*. Savez-vous que M. de *Chauvelin*, le maître des requêtes, fait travailler à une traduction de M. de *Thou* ? Je crois vous l'avoir déjà mandé. Ce jeune homme se fait adorer de la gent littéraire.

Adieu, mon cher ami ; en vous remerciant des deux corrections à la Henriade. M. de *Formont* me les avait mandées ; elles sont très-judicieuses. *Vale.*

LETTRE XLII.

A M. DE FORMONT.

5 septembre.

MON cher ami, j'écrivis avant-hier à M. de *Cideville* un petit mot qui doit vous plaire à tous deux ; c'est que je corrige Eriphyle ; elle n'est encore digne ni de vous ni du public, ni même de moi chétif. J'avais cru facilement que les beautés de détail qui y sont répandues, couvriraient les défauts que je cherchais à me cacher. Il ne faut plus se faire illusion ; il faut ôter les défauts, et augmenter encore les beautés. L'arrivée de *Théandre* au troisième acte, ce qu'il dit au quatrième et à la fin de ce même quatrième acte, me paraissent capables de tout gâter. Il y a encore à retoucher au cinquième. Mais quand tout cela sera fait, et

que j'aurai paſſé ſur l'ouvrage le vernis d'une belle poéſie, j'oſe croire que cette tragédie ne fera point déshonneur à ceux qui en ont eu les prémices; à mes chers amis de Rouen, que j'aimerai toute ma vie, et à qui je ſoumettrai toujours tout ce que je ferai. Vous m'avez envoyé tous deux des vers charmans, et je n'y ai pas répondu.

Mais, chers Formont et Cideville,
Quand j'aurai fait tous les enfans
Dont j'accouche avec Eriphyle,
Prêtez-moi tous deux votre ſtyle,
Et je ferai des vers galans
Que l'on chantera par la ville.

LETTRE XLIII.

A M. DE FORMONT.

A Paris, ce 8 ſeptembre.

Je reçois trois de vos lettres ce matin. Je réponds d'abord à celle qui m'intéreſſe le plus, et vous vous doutez bien que c'eſt celle qui contient les vers ſur la mort de ce pauvre M. de *la Faye.*

Vos vers ſont comme vous, et partant je les aime;
Ils ſont pleins de raiſon, de douceur, d'agrément:
En peignant notre ami d'un pinceau ſi charmant,
Formont, vous vous peignez vous-même.

J'ai déjà mandé à M. de *Cideville* que Jules-Céſar avait déſarmé la critique impitoyable de M. de *Maiſons*, mais qu'il tenait encore bon contre Eriphyle.

Je ne ſais ſi je vous ai fait part du diſcours que m'a tenu le jeune M. de *Chauvelin*, vrai protecteur des beaux arts. *Avez-vous fait*

1731. *imprimer Charles XII?* m'a-t-il dit; et fur ce que je répondais un peu en l'air, *fi vous ne l'avez pas imprimé*, a-t-il ajouté, *je vous déclare que je le ferai imprimer demain.*

C'eft un homme charmant que ce M. de *Chauvelin*, et il nous le fallait pour encourager la littérature. Il combat tous les jours pour la liberté contre M. le cardinal de *Fleuri* et contre monfieur le garde des fceaux. Il fait imprimer le de Thou, et le fait traduire en français. Il foutient tant qu'il peut l'honneur de notre nation qui s'en va grand'erre.

Encouragé par votre fuffrage et par fa bonne volonté, j'ai, je vous l'avoue, une belle impatience de faire paraître Charles XII. S'il n'en coûte que 60 livres de plus par terre, je vous fupplie de le faire venir par roulier à l'adreffe de M. le duc de *Richelieu*, à Verfailles; et moi, informé du jour et de l'heure de l'arrivée, je ne manquerai pas d'envoyer un homme de la livrée de *Richelieu*, qui fera conduire le tout en fureté. Si les frais de voiture font trop forts, je vous prie de le faire partir par eau pour Saint-Cloud, où j'enverrai un fourgon. Il ne me refte qu'à vous affurer de la reconnaiffance la plus vive et de l'amitié la plus tendre.

Au nom du bon goût, que mon cher *Cideville* achève donc ce qu'il a fi heureufement commencé! Je l'embraffe de tout mon cœur.

J'ai fait mieux que vous à l'égard de Séthos; je ne l'ai point lu.

LETTRE XLIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 27 feptembre.

MON cher ami, la mort de M. de *Maifons* m'a laiffé dans un défefpoir qui va jufqu'à l'abrutiffement. J'ai perdu mon ami, mon foutien, mon pére. Il eft mort entre mes bras, non par l'ignorance, mais par la négligence des médecins. Je ne me confolerai de ma vie de fa perte et de la façon cruelle dont je l'ai perdu. Il a péri, faute de fecours, au milieu de fes amis. Il y a à cela une fatalité affreufe. Que dites-vous de médecins qui le laiffent en danger à fix heures du matin, et qui fe donnent rendez-vous chez lui à midi? Ils font coupables de fa mort. Ils laiffent, fix heures, fans fecours un homme qu'un inftant peut tuer! Que cela ferve de leçon à ceux qui auront leurs amis attaqués de la même maladie! Mon cher *Cideville*, je vous remercie bien tendrement de la part que vous prenez à la cruelle affliction où je fuis. Il n'y a que des amis comme vous qui puiffent me confoler. J'ai befoin plus que jamais que vous m'aimiez. Je me veux du mal d'être à Paris. Je voudrais et je devrais être à Rouen. Je viendrai affurément le plutôt que je pourrai. Je ne fuis plus capable d'autre plaifir dans le monde que de celui de fentir les charmes de votre fociété.

Je ne vous mande aucune nouvelle ni de moi, ni de mes ouvrages, ni de perfonne. Je ne penfe qu'à ma douleur et à vous.

1731.

LETTRE XLV.

A M. DE FORMONT.

Octobre.

Eh bien, mon cher *Formont* ! au milieu des tracasseries du roi et du parlement, de l'archevêque et des curés, des molinistes et des jansénistes, aimez-vous toujours Eriphyle ? Vous m'exhortez à travailler, mais vous ne me dites point si vous êtes content de ce que je vous ai proposé, à vous et à M. de *Cideville*. Il me semble que le grand mal de cette pièce venait de ce qu'elle semblait plutôt faite pour étonner que pour intéresser. La bonne reine, vieille pécheresse, pénitente, était bernée par les Dieux pendant cinq actes, sans aucun intervalle de joie qui rafraîchît le spectateur. Les plus grands coups de la pièce étaient trop soudains, et ne laissent pas au spectateur le temps de se reposer un moment sur les sentimens qu'on venait de lui inspirer *in ictu oculi* ; on assemblait le peuple au troisième ; on déclarait roi le fils d'*Eriphyle*. *Hermogide* donnait sur le champ un nouveau tour aux affaires, en disant qu'il avait tué cet enfant. La nomination d'*Alcméon* fesait à l'instant un nouveau coup de théâtre. *Théandre* arrivait dans la minute, et fesait tout suspendre, en disant que les Dieux fesaient le diable à quatre. Tant d'éclairs, coup sur coup, éblouissaient. Il faut une lumière plus douce. L'esprit emporté par tant de secousses, ne pouvait se fixer ; et quand

l'ombre arrivait après tant de vacarmes, ce n'était qu'un coup de massue sur *Alcméon* et *Eriphyle* déjà atterrés et étourdis de tant de chutes. *Théandre* avait précédé les menaces de l'ombre par des discours déjà trop menaçans, et qui, pour comble de défaut, ne convenaient pas dans la bouche de *Théandre* qui, selon ce que j'en ai dit dans une lettre à M. de *Cideville*, parlait trop ou trop peu, et n'était qu'un personnage équivoque. Ne convenez-vous pas de tous ces défauts? mais en même temps ne sentez-vous pas combien il est aisé de les corriger? Qui voit bien le mal, voit aussitôt le remède. Il n'y a qu'à prendre la route opposée; *contraria contrariis curantur.* Vous saurez bientôt si j'ai corrigé tant de fautes avec quelque succès. Je compte faire partir Eriphyle pour Rouen avant qu'il soit peu; mais j'aurais bien voulu savoir auparavant ce que vous et M. de *Cideville* pensez des changemens que je dois faire. Peut-être me renverrez-vous encore Eriphyle. Ne manquez pas, Messieurs, de me la renvoyer impitoyablement, si vous la trouvez mal. Vous avez tous deux des droits incontestables sur cet enfant que vous avez vu naître.

Adieu; je vous embrasse bien tendrement. Mille complimens à l'ami *Cideville*.

1731.

LETTRE XLVI.

A M. DE CIDEVILE.

A Paris, 2 novembre.

MON cher et aimable *Cideville*, ayant ouï dire que vous étiez à la campagne, j'ai adreſſé à M. de *Formont* un paquet de Charles XII, dans lequel vous trouverez un exemplaire pour le premier préſident, et un autre pour M. *Desforges*. Il y a auſſi une lettre pour le premier préſident, que j'aurais bien ſouhaité qu'il pût recevoir de votre main, *ut gratior foret*; mais comme le temps me preſſe un peu, j'ai ſupplié M. de *Formont* de faire rendre la lettre et le livre, en cas que vous fuſſiez abſent, me flattant bien qu'à votre retour vous réparerez, par quelques petits mots, ce qu'aura perdu ma lettre à n'être point préſentée par vous. Je vous prierai bien auſſi de continuer à mettre M. *Desforges* dans mes intérêts. Il faut qu'il continue ſes bons procédés; et puiſqu'à votre conſidération il a favoriſé l'impreſſion du roi de Suède, il faut qu'il en empêche la contrefaçon, ſans quoi il ne m'aurait rendu qu'un ſervice onéreux; et comme le voilà mis, grâce à vos bontés, en train de m'obliger, il ne lui en coûtera pas davantage d'interdire tout d'un temps l'entrée de l'édition de mes œuvres, faite à Amſterdam chez *Ledet* et *Desbordes*, laquelle couperait la gorge à notre petite édition de Rouen que je compte venir achever cet hiver.

Voilà bien des importunités de ma part; mais

la

la plus forte, mon cher ami, fera mon empressement pour *Daphnis* et *Chloé*, pour *Antoine* et *Cléopâtre*, et pour la dame *Io.* J'attends avec impatience cet ouvrage dont j'ai une idée si avantageuse. Que les rapports des procès ne fassent point tort aux Muses.

Mox ubi publicas
Res ordinaris, grande munus,
Cecropio repetes cothurno.

A l'égard de mon cothurne, il ne passera qu'après celui de *Lagrange* : ainsi Eriphyle ne paraîtra probablement qu'en février. Tant de délais sont bien favorables. Eriphyle n'en vaudra que mieux ; mais s'ils font du bien à la pièce, ils font bien du mal à l'auteur qu'ils privent trop long-temps de la douceur de vivre avec vous. Je suis toujours malade, toujours accablé des souffrances qui me persécutaient à Rouen ; mais je vous avais pour ma consolation, et vous me manquez aujourd'hui.

Ces entretiens charmans, ce commerce si doux,
Ce plaisir de l'esprit, plaisir vif et tranquille,
Est à mon corps usé le seul remède utile.
Ah ! que j'aurais souffert sans vous !

LETTRE XLVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, novembre.

D'où vient donc, mon cher *Cideville*, que vous ne me donnez point de vos nouvelles ? N'avez-vous point reçu le Charles XII que je vous

1731.

ai adressé sous le couvert de M. de *Formont*, avec une lettre pour monsieur le premier président? Je n'ai entendu parler depuis ni de vous ni de M. de *Formont*. Vous êtes d'étranges gens. Vous ne m'avez écrit avec quelque assiduité, que quand vous avez eu quelques services à me rendre. Est-ce que vous ne m'aimiez qu'à proportion du besoin que j'ai eu de vous? Au moins intéressez-vous au succès de cette histoire que vous avez aidée à paraître au monde. Elle a reçu quelque légère contradiction du ministère, et nulle du public.

Mais savez-vous qu'il y a eu une lettre de cachet contre *Jore*? Je fus assez heureux pour le savoir, et assez prompt pour l'avertir à temps. Un quart d'heure plus tard, mon homme était à la bastille; le tout, pour avoir imprimé une préface un peu ironique à la tête du procès du père *Girard*. Cette préface était de l'abbé *Desfontaines*, à qui je sauve la prison pour la seconde fois; et mon avis est, qu'il ne l'a méritée que lorsqu'il m'a payé d'ingratitude; car je ne pense pas qu'on doive, en bonne justice, coffrer un homme pour avoir suivi la morale des jésuites, ni pour l'avoir décriée.

LETTRE XLVIII.

A M. THIRIOT.

1 décembre.

MON cher *Thiriot*, je viens enfin de voir tout à l'heure cette belle préface qu'on m'impute depuis un mois. Faites rougir M. de *Chauvelin* de

vous avoir dit du bien de cet impertinent ouvrage, où le férieux et l'ironie font affurément bien mal mêlés enfemble, et dans lequel on loue avec des exclamations exagérées, les factums de *Chaudon* et ceux pour le père carme, que, Dieu merci, je ne lirai jamais. Cette préface eft pourtant d'un homme d'efprit, mais qui écrit trop pour écrire toujours bien. Je fuis très-fâché que M. de *Chauvelin* connaiffe fi peu ma perfonne et mon ftyle. On ne peut lui être plus attaché, ni être plus en colère que je le fuis. Quand *Orphée-Rameau* voudra, je ferai à fon fervice. Je lui ferai airs et récits comme fa mufe l'ordonnera. Le bon de l'affaire, c'eft qu'il n'a pas feulement les paroles telles que je les ai faites. (*)

1731.

Je gage qu'il n'a pas, par exemple, ce menuet :

Le vrai bonheur
Souvent dans un cœur
Eft né dans le fein de la douleur.
C'eft un plaifir
Qu'un doux fouvenir
Des peines paffées ;
Les craintes ceffées
Font renaître un nouveau défir.

Il y a vingt canevas que je crois qu'il a perdus et moi auffi.

Mais quand il voudra faire jouer Samfon, il faudra qu'il tâche d'avoir quelque examinateur au-deffus de la baffe envie et de la petite intrigue d'auteur, tel qu'un *Fontenelle* et non pas un

(*) L'opéra de Samfon.

1731. *Hardion: who envies poets as Eunuchs envy lovers.* Ce M. *Hardion* a eu la bonté d'écrire une lettre sanglante contre moi à M. *Rouillé*.

LETTRE XLIX.

A M. DE FORMONT.

Paris, ce 10 décembre.

GRAND merci de la prudence et de la vivacité de votre amitié. Je ne peux vous exprimer combien je suis aise que vous ayez logé chez vous les onze pélerins ; mais que dites-vous de l'injustice des méchans qui prétendent qu'Eriphyle est de moi, et que Charles XII a été imprimé à Rouen ? L'antechrist est venu, mon cher Monsieur ; c'est lui qui a fait la Vérité de la religion prouvée par les faits, *Marie à la coque*, *Séthos*, Oedipe en prose rimée et non rimée ; pour Charles XII, il faut qu'il soit de la façon d'*Elie* ; car il est très-approuvé et persécuté. Une chose me fâche, c'est que le chevalier *Folard*, que je cite dans cette histoire, vient de devenir fou. Il a des convulsions au tombeau de S[t] *Pâris*. Cela infirme un peu son autorité ; mais, après tout, le héros de notre histoire n'était guère plus raisonnable.

Vous devez savoir qu'on a voulu mettre *Jore* à la bastille pour avoir imprimé, à la tête du procès du père *Girard*, une préface que l'on m'attribuait. Comme on a su que j'ai fait sauver *Jore*, vous croyez bien que l'opinion que j'étais l'auteur de la préface, n'a pas été affaiblie ni

dans l'esprit des jésuites, ni dans celui des magistrats leurs valets ; cependant, c'était l'abbé *Desfontaines* qui en était l'auteur. On l'a su à la fin ; et ce qui vous étonnera, c'est que l'abbé couche chez lui. Il m'en a l'obligation. Je lui ai sauvé la bastille, mais je n'ai pas été fort éloigné d'y aller moi-même.

1731.

J'ai écrit à M. de *Cideville* pour le prier d'engager M. *Desforges* à empécher rigoureusement qu'on n'imprime Charles XII à Rouen. Je crois que les *Macbuels* en ont commencé une édition. M. le premier président ferait un beau coup de l'arrêter ; mais *Daphnis* et *Chloé*, *Antoine* et *Cléopâtre*, *Isis* et *Argus* me tiennent encore plus au cœur. Adieu.

LETTRE L.

A M. DE FORMONT.

Paris, 25 décembre.

J'AI reçu votre lettre par les mains de *Thiriot* ; mais je ne sais pas pourquoi il n'a pas jugé à propos de me faire voir M. l'abbé *Linant* qui me serait cher, pour peu qu'il fît quatre bons vers sur cinquante. Le patriarche (*) des vers durs vient de mourir. C'est bien dommage ; car son commerce était aussi plein de douceur, que ses poésies de dureté. C'est un bon homme, un bel esprit et un poëte médiocre de moins. L'évêque de Luçon, fils de ce *Bussi Rabutin* qui avait plus de réputation qu'il n'en méritait, succède à *la*

(*) M. *Houdart de la Motte.*

1731. *Motte* dans la place d'académicien, place méprisée par les gens qui pensent, respectée encore par la populace, et toujours courue par ceux qui n'ont que de la vanité. Notre Eriphyle sera bientôt jouée. Vous la trouverez bien différente de ce qu'elle était. J'ai fini le moins mal que j'ai pu le tableau dont vous vites l'esquisse à Rouen. Je me flatte encore de vous voir à *Paris* aux premières représentations. Je jouirai bien de votre commerce, car me voici votre voisin. Madame de *Fontaine-Martel*, la déesse de l'hospitalité, me donne à coucher dans son appartement bas qui regarde sur le palais royal. Je n'en désemparerai pas, tant que vous serez chez M. *Desalleurs*.

Quand nous souperons ensemble, *nous parlerons de tout, et ne traiterons rien*, comme dit un certain auteur très-aimable ; mais hors de là, je veux traiter avec vous beaucoup de choses. A l'égard de *Jore*, on m'a assuré qu'il n'avait rien à craindre. Il peut retourner à *Rouen*; mais je ne lui conseille pas de revenir sitôt à Paris. Gardez toujours chez vous, je vous *en* supplie, les ballots à qui vous avez bien voulu donner retraite. Je voudrais être déjà quitte de toute cette besogne, mais il faut vous voir longtemps pour que la besogne soit bonne.

Carmen reprehendite quod non
Multa dies et multa litura coërcuit...

Adieu, *operum nostrorum candide judex*. Pressez donc notre cher *Cideville* de nous envoyer sa petite drôlerie. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LI.

A M. DE CIDEVILLE.

Dimanche, 4 janvier.

1732.

Ma santé est pire que jamais. J'ai peur d'être réduit, ce qui ferait pour moi une disgrâce horrible, à ne plus travailler. Je suis dans un état qui me permet à peine d'écrire une lettre. Les vôtres m'ont charmé, mon cher *Cideville*; elles sont toujours ma consolation quand je souffre, et augmentent mes plaisirs quand j'en ai. Je n'écrirai point cette fois-ci à notre aimable *Formont*, par la raison que je n'en ai pas la force. Je lui aurais déjà envoyé les Lettres anglaises; mais voici ce qui me tient: M. l'abbé de *Rothelin* m'a flatté qu'en adoucissant certains traits, je pourrais obtenir une permission tacite, et je ne sais si je prendrai le parti de gâter mon ouvrage pour avoir une approbation.

Il a fallu que je changeasse l'épître dédicatoire de Zaïre, qui aurait paru tout uniment et sans contradiction, sans le mal-entendu entre monsieur votre premier président et M. *Rouillé*. Heureusement toute cette petite noise est entièrement apaisée. J'ai sacrifié mon épître, et j'en fais une autre.

Vous n'êtes pas le seul qui corrigez vos vers: en voici trois que j'ai cru devoir changer dans le premier acte de Zaïre. Je vous soumets cette rognure, comme tout le reste de l'ouvrage.

FATIME.

1732. Vous allez épouser leur superbe vainqueur...

ZAIRE.

Eh, qui refuserait le présent de son cœur !
De toute ma faiblesse il faut que je convienne,
Peut-être que sans lui j'aurais été chrétienne,
Peut-être qu'à ta loi j'aurais sacrifié.
Mais Orosmane m'aime, et j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Orosmane, etc.

Il me semble que tout ce qui sert à préparer la conversion de Zaïre, est nécessaire; et qu'ainsi ces vers doivent être préférés à ceux qui étaient en cet endroit.

Adieu; il ne se fait plus de bons vers qu'à Rouen. Les lettres que vous m'écrivez en sont farcies. M. de *Formont* a envoyé une petite épître à madame de *Fontaine-Martel*, qui aurait fait honneur à *Sarrazin* et à l'abbé de *Chaulieu*. Adieu; la plume me tombe des mains.

LETTRE LII.

A M. DE CIDEVILLE.

3 février.

Enfin, mon cher *Cideville*, Eriphyle et mes souffrances me laissent un moment de liberté; et j'en profite, quoique bien tard, pour m'entretenir avec vous, pour vous parler de ma tendre amitié, et pour vous demander pardon d'avoir été si long-temps sans vous écrire. M. de *Formont*, que j'ai le bonheur de voir tous les jours, sait combien nous vous regrettons. Les momens agréables

agréables que je paſſe avec lui, me font ſouvenir des heures délicieuſes que j'ai paſſées avec vous. J'étais pour le moins auſſi malade que je le ſuis, mais vous m'empêchiez de le ſentir. M. de *Lezeau* eſt auſſi à Paris; mais je le vois auſſi peu que je vois ſouvent M. de *Formont*, quoique ce ſoit lui qui ait écrit de ſa main le premier acte d'Eriphyle. Pourquoi faut-il que ce ſoit M. de *Lezeau* qui ſoit à Paris, et que vous reſtiez à Rouen! Pardon, cependant, de mes ſouhaits: je ne ſongeais qu'à moi, et je ne feſais pas réflexion que le ſéjour de Rouen vous eſt peut-être infiniment cher, et que vous y êtes le plus heureux de tous les hommes. Si cela eſt, comme je n'en doute pas, ſouffrez donc au moins que je vous en félicite. Je m'intéreſſe à votre bonheur avec autant de diſcrétion que vous en apportez pour être heureux. Je préſume même que cette félicité dont je vous parle, a retardé un peu votre petit opéra.

1732.

Vous êtes trop tendre pour croire
Que de Quinault la poëtique gloire
De tous les biens ſoit le plus précieux.

Pour moi qui ſuis aſſez malheureux pour ne faire ma cour qu'à Eriphyle, j'ai retravaillé ma tragédie avec l'ardeur d'un homme qui n'a point d'autre paſſion. Dieu veuille que je n'aye pas brodé un mauvais fond, et que je n'aye pas pris bien de la peine pour me faire ſiffler.

Enfin, les rôles ſont entre les mains des comédiens; et en attendant que je ſois jugé par le parterre, j'ai fait jouer la pièce chez madame de *Fontaine-Martel*, qui m'a (comme vous

1732. ſavez peut-être) prêté un logement pour cet hiver. Eriphyle a été exécutée par des acteurs qui jouent incomparablement mieux que la troupe du faubourg Saint-Germain. La pièce a attendri, a fait verſer des larmes; mais c'eſt gagner en première inſtance un procès qu'on peut fort bien perdre en dernier reſſort. Le cinquième acte eſt la plus mauvaiſe pièce de mon ſac, et pourra bien me faire condamner. On me jouera immédiatement après le Glorieux; c'eſt une pièce de M. *Deſtouches*, de laquelle on vous aura ſans doute rendu compte. Elle a beaucoup de ſuccès, et peut-être en aura-t-elle moins à la lecture qu'aux repréſentations. Ce n'eſt pas qu'elle ne ſoit en général bien écrite, mais elle eſt froide par le fond et par la forme, et je ſuis perſuadé qu'elle n'eſt ſoutenue que par le jeu des acteurs pour leſquels il a travaillé. C'eſt un avantage qui me manque. J'ai fait ma pièce pour moi, et non pour *Dufreſne* et pour *Sarrazin*. Je l'ai même travaillée dans un goût auquel ni les acteurs ni les ſpectateurs ne ſont accoutumés. J'ai été aſſez hardi pour ſonger uniquement à bien faire, plutôt qu'à faire convenablement; mais, après tout, ſi je ne réuſſis pas, il n'y en aura pas pour moi moins de honte; et on m'accablera d'autant plus que le petit ſuccès qu'a eu l'hiſtoire du roi de Suède a ſoulevé l'envie contre moi. Elle m'attend au parterre pour me punir d'avoir un peu réuſſi en proſe. Je ferais bien mieux de ne plus ſonger au théâtre, puiſque *palma negata macrum donata reducet opimum.* Il vaudrait mieux cent fois

revenir achever mes Lettres anglaifes auprès de vous. 1732.

O vanas hominum mentes, ô pectora cæca!

Voilà bien du babil pour un malade ; mais je vous aime, mon cher *Cideville*, et le cœur eft toujours un peu diffus.

LETTRE LIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Mercredi des cendres, 27 février.

LA beauté qu'en fecret Cideville idolâtre
Voit en lui deux talens rarement réunis :
Le cœur aimable de Daphnis,
Et l'*efprit* du héros qui *charmait* Cléopâtre.

Cependant, mon cher ami, votre cœur a mieux réuffi que le refte, et l'on eft beaucoup plus content de vos bergers que de vos héros. Notre ami *Formont* qui n'a point de tragédie à faire jouer, vous aura mandé plus au long des nouvelles de *Daphnis* et d'*Antoine*. Pour moi, qui cours rifque d'être fifflé mercredi prochain, et qui vais faire répéter Eriphyle dans l'inftant, je ne puis que me recommander à DIEU et me taire fur les vers des autres.

Je voudrais que vous raccommodaffiez votre befogne à Paris, et moi la mienne; mais, comme probablement vous en avez de plus agréable à Rouen, je vous dirai feulement, *felices quibus ifta licent*. Cependant, quand vous voudrez avoir du relâche et venir à Paris, j'efpère mon cher

1732.

ami, pouvoir vous procurer non-seulement un appartement, mais une vie assez commode. C'est une affaire que j'ai dans la tête. Vous m'avez accoutumé à vivre avec vous, et il faut que j'y revive.

Adieu; je vous embrasse tendrement. *Plura aliàs.*

LETTRE LIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Samedi 8 mars.

Il faut vous donner les prémices
Des ces aimables fruits, aux beaux esprits si doux.
Le public a goûté mes derniers sacrifices;
Elles en sont plus dignes de vous.

Cela veut dire, mon cher *Cideville*, qu'Eriphyle, que vous avez vû naître, reçut hier la robe virile devant une assez belle assemblée qui ne fut pas mécontente, et qui justifia votre goût. Notre cinquième acte a été critiqué; mais on pardonne au dessert, quand les autres services ont été passables. Je suis fâché en bon chrétien, que le sacré n'ait pas le même succès que le profane, et que Jephté et l'Arche du Seigneur soient mal reçus à l'opéra, lorsqu'un grand-prêtre de *Jupiter* et une catin d'Argos réussissent à la comédie; mais j'aime encore mieux voir les mœurs du public dépravées, que si c'était son goût. Je demande très-humblement pardon à l'ancien Testament s'il m'a ennuyé à l'opéra.

Pardon d'un billet si succinct; courtes lettres

et longues amitiés, eſt ma deviſe ; mais je ſerais bien fâché et j'y perdrais trop, ſi vos lettres étaient auſſi courtes.

1732.

LETTRE LV.

A M. BROSSETTE. (10)

Le 14 avril.

JE ſuis bien flatté de plaire à un homme comme vous, Monſieur ; mais je le ſuis encore davantage de la bonté que vous avez de vouloir bien faire des corrections ſi judicieuſes dans l'hiſtoire de *Charles XII.*

Je ne fais rien de ſi honorable pour les ouvrages de M. *Deſpréaux*, que d'avoir été commentés par vous, et lus par *Charles XII.* Vous avez raiſon de dire que le ſel de ſes ſatires ne pouvait guère être ſenti par un héros vandale, qui était beaucoup plus occupé de l'humiliation du czar et du roi de Pologne, que de celle de *Chapelain* et de *Cotin.* Pour moi, quand j'ai dit que les ſatires de *Boileau* n'étaient pas ſes meilleures pièces, je n'ai pas prétendu pour cela qu'elles fuſſent mauvaiſes. C'eſt la première manière de ce grand peintre, fort inférieure, à la vérité, à la ſeconde ; mais très-ſupérieure à celle de tous les écrivains de ſon temps, ſi vous en exceptez M. *Racine.* Je regarde ces deux grands hommes comme les ſeuls qui aient eu un pinceau correct, qui aient toujours employés des couleurs vives, et copié fidellement

(10) Auteur d'un commentaire ſur les ouvrages de *Boileau.*

1732.

la nature. Ce qui m'a toujours charmé dans leur ſtyle, c'eſt qu'ils ont dit ce qu'ils voulaient dire, et que jamais leurs penſées n'ont rien coûté à l'harmonie ni à la pureté du langage. Feu M. de *la Motte*, qui écrivait bien en proſe, ne parlait plus français, quand il feſait des vers. Les tragédies de tous nos auteurs, depuis M. *Racine*, font écrites dans un ſtyle froid et barbare; auſſi *la Motte* et ſes conſorts feſaient tout ce qu'ils pouvaient pour rabaiſſer *Deſpréaux* auquel ils ne pouvaient s'égaler. Il y a encore, à ce que j'entends dire, quelques-uns de ces beaux eſprits ſubalternes, qui paſſent leur vie dans les cafés, leſquels font à la mémoire de M. *Deſpréaux*, le même honneur que les *Chapelain* feſaient à ſes écrits, de ſon vivant. Ils en diſent du mal, parce qu'ils ſentent que ſi M. *Deſpréaux* les eût connus, il les aurait mépriſés autant qu'ils méritent de l'être. Je ferais très-fâché que ces meſſieurs cruſſent que je penſe comme eux, parce que je fais une grande différence entre ſes premières ſatires et ſes autres ouvrages. Je ſuis ſur-tout de votre avis ſur la neuvième ſatire qui eſt un chef-d'œuvre, et dont l'épître aux muſes de M. *Rouſſeau*, n'eſt qu'une imitation un peu forcée. Je vous ſerai très-obligé de me faire tenir la nouvelle édition des ouvrages de ce grand-homme, qui méritait un commentateur comme vous. Si vous voulez auſſi, Monſieur, me faire le plaiſir de m'envoyer l'Hiſtoire de *Charles XII*, de l'édition de Lyon, je ſerai fort aiſe d'en avoir un exemplaire.

Je ſuis, etc.

LETTRE LVI.

A M. DE CIDEVILLE.

16 mai.

J'AI reçu aujourd'hui Eriphyle ; mais avant de vous la renvoyer, il faut que vous me jugiez en cour de petit commiſſaire. Voici ce que j'allégue contre moi-même. Je fais la fonction d'avocat du diable contre la canonifation d'Eriphyle.

1°. En votre conſcience n'avez-vous pas ſenti de la langueur et du froid, lorſqu'au troiſième acte *Théandre* vient annoncer que les furies ſe ſont emparées de l'autel, etc. Ce que dit la reine à *Alcméon*, dans ce moment, eſt beau ; mais on eſt étonné que ce beau ne touche point. La raiſon en eſt, à mon avis, que la reine eſt trop long-temps bernée par les dieux. Elle n'a pas le loiſir de reſpirer ; elle n'a pas un inſtant d'eſpérance et de joie : donc elle ne change point d'état, donc elle ne doit point remuer le ſpectateur, donc il faut retrancher cette fin du troiſième acte.

2°. Le quatrième acte commence avec encore plus de froid. *Théandre* y fait un monologue inutile. La ſcène qu'il a enſuite avec *Alcméon* me paraît mauvaiſe, parce que *Théandre* n'y dit rien de ce qu'il devrait dire. Ses doutes équivoques ne conviennent point au théâtre. S'il ſait qu'*Alcméon* eſt fils de la reine, il doit l'en avertir ; s'il n'en ſait rien, il ne doit rien en ſoupçonner. Cette ſcène devrait être terrible, et n'eſt pas ſupportable. L'ombre venant après cette ſcène, ne fait

1732. pas l'effet qu'elle devrait faire, parce qu'elle en dit moins que *Théandre* n'en a fait entendre. Enfin, la reine ne finit point cet acte par les sentimens qu'elle devrait avoir. Elle ne marque que le désir d'épouser *Alcméon*. Il faut qu'elle exprime des sentimens de tendresse, d'horreur et d'incertitude.

Il me paraît qu'il y a très-peu à réformer au cinquième, et rien au premier ni au second.

Prononcez-donc, mes chers amis,
Vous êtes ma cour souveraine;
Et je recevrai vos avis
Comme un arrêt de Melpomène.

LETTRE LVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 29 mai.

Je lisais ces jours passés, mon cher ami, que les gens qui font des tragédies négligent fort le style épistolaire, et écrivent rarement à leurs amis. J'ai le malheur d'être dans ce cas, et en vérité j'en suis bien fâché. Je ne conçois pas comment je peux mériter si mal les charmantes lettres que j'aime à recevoir de vous. Si je m'en croyais, je vous importunerais tous les jours pour m'attirer des lettres de mon cher ami *Cideville*; mais je ne suis occupé à présent qu'à m'attirer ses suffrages. J'ai corrigé dans Eriphyle tous les défauts que nous y avions remarqués. A peine cette besogne a été achevée qu'afin de pouvoir revoir mon ouvrage avec moins d'amour-propre, et me donner le temps de l'oublier, j'en ai vîte commencé un

autre, et j'ai pris une ferme résolution de ne jeter les yeux sur Eriphyle que quand la nouvelle tragédie sera achevée. Celle-ci sera faite pour le cœur autant qu'Eriphyle était faite pour l'imagination. La scène sera dans un lieu bien singulier ; l'action se passera entre des turcs et des chrétiens. Je peindrai leurs mœurs autant qu'il me sera possible, et je tâcherai de jeter dans cet ouvrage tout ce que la religion chrétienne semble avoir de plus pathétique et de plus intéressant, et tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus cruel. Voilà ce qui va m'occuper six mois ; *quod felix, faustum musulmanumque sit.*

1732.

Je vis avant-hier l'abbé *Linant*, pour qui je me sens bien de l'estime et de l'amitié. Ce qu'il vaut, c'est-à-dire, ce que vous pensez de lui, me fait extrêmement regretter de n'avoir pu le servir comme je le désirais. Vous savez que mon dessein était de vivre avec lui chez madame de *Fontaine-Martel*; j'y étais même intéressé. Un homme de lettres qui est né avec tant de talens, et qui me paraît si aimable, que vous aimez, et qui m'aurait entretenu de vous, aurait fait la douceur de ma vie. Madame de *Fontaine* n'a pas voulu entendre raison ; elle prétend que *Thiriot* l'a rendu sage. Elle lui donnait douze cents francs de pension, et avec cela n'en a point été contente. Elle croit que tout jeune homme en usera de même. Le fils du pauvre *Crébillon*, frère aîné de *Rhadamiste*, et encore plus pauvre que son père, lui a été présenté dans cet intervalle. Elle l'a assez goûté ; mais sachant qu'il avait vingt-cinq ans,

1732. elle n'a pas voulu le loger. Je crois qu'elle ne m'a dans sa maison que parce que j'ai trente-six ans ; et une trop mauvaise santé pour être amoureux ; elle ne veut point que les gens qu'elle aime aient des maîtresses. Le meilleur titre qu'on puisse avoir pour entrer chez elle, est d'être impuissant ; elle a toujours peur qu'on ne l'égorge pour donner son argent à une fille d'opéra. Jugez d'après cela si *Linant* qui a dix-neuf ans est homme à lui plaire.

Je suis en vérité bien fâché de la haine que madame de *Fontaine-Martel* a pour la jeunesse. Votre abbé aurait été son fait et le mien. Mais quelque chose qui arrive, il réussira surement ; il est né sage, il a de l'esprit, de la bonne volonté, de la jeunesse ; avec tout cela on se tire bientôt d'affaire à Paris. Les vers qu'il a faits pour vous, sont bien au-dessus de ceux qu'il avait faits pour DIEU et pour le chaos. On réussit selon les sujets. Je suis fort trompé, ou ce jeune homme a le véritable talent ; et c'est ce qui augmente encore le regret que j'ai de ne pouvoir vivre avec lui. Qu'il compte sur moi, si jamais je puis lui rendre service. Dans deux ou trois ans il écrira mieux que moi, et je l'en aimerai davantage. Mon Dieu ! mon cher *Cideville*, que ce serait une vie délicieuse de se trouver logés ensemble trois ou quatre gens de lettres avec des talens et point de jalousie ! de s'aimer, de vivre doucement, de cultiver son art, d'en parler, de s'éclairer mutuellement ! Je me figure que je vivrai un jour dans ce petit paradis, mais je veux que vous en soyez le Dieu. En attendant, je vais versifier ma tragédie, et si

je peins l'amour comme vous me faites ſentir l'amitié, l'ouvrage ſera bon. Je vous embraſſe mille fois.

1732.

LETTRE LVIII.

A M. DE FORMONT.

Paris, ce 29 mai.

Je viens de mander à notre cher *Cideville* combien je ſuis fâché de n'avoir pu faire ſuccéder l'abbé *Linant* à *Thiriot*. La dame du logis prétend que puiſqu'elle m'a pour rien, elle doit avoir tout *gratis*, et regarde *Thiriot* comme quelqu'un dont elle hérite douze cents livres de rente viagère. Elle penſe que tout jeune homme, à qui elle ferait une penſion, la quitterait ſur le champ pour mademoiſelle *Sallé*. Je ſuis véritablement affligé de me voir inutile à l'abbé *Linant*, car vous l'aimez, et il fait bien des vers. J'ai vu un autre abbé qui ne le vaut pas aſſurément, et qui m'a montré de petits vers pour madame de *Formont*. Vous logerez celui-là, s'il vous plaît; pour moi je ne m'en charge pas. Je ne vous renverrai pas Eriphyle ſitôt: j'ai tout corrigé; mais je veux l'oublier, pour la revoir enſuite avec des yeux frais. Il ne faut pas ſe ſouvenir de ſon ouvrage quand on veut le bien juger. J'ai cru même que le meilleur moyen d'oublier la tragédie d'Eriphyle, était d'en faire une autre. Tout le monde me reproche ici que je ne mets point d'amour dans mes pièces. Ils en auront cette fois-ci, je vous jure, et ce ne ſera pas de la galanterie. Je veux qu'il n'y ait rien

1732. de si turc, de si chrétien, de si amoureux, de si tendre, de si furieux que ce que je versifie à présent pour leur plaire. J'ai déjà l'honneur d'en avoir fait un acte. Ou je suis fort trompé, ou ce sera la pièce la plus singulière que nous ayons au théâtre. Les noms de *Montmorency*, de St *Louis*, de *Saladin*, de *Jésus* et de *Mahomet* s'y trouveront. On y parlera de la Seine et du Jourdain, de Paris et de Jérusalem. On aimera, on baptisera, on tuera, et je vous enverrai l'esquisse dès qu'elle sera brochée.

On m'a parlé hier d'une petite pièce bachique du jeune *Bernard*, poëte et homme aimable. Dès que je l'aurai je vous l'enverrai. Il paraît ici des couplets contre tout le monde; mais ils sont assez, comme presque tous les hommes d'aujourd'hui, malins et médiocres. La fureur de jouer la comédie par-tout continue toujours, et la fureur de la jouer très-mal dure toujours aux comédiens français. Nous attendons l'opéra des cinq ou six Sens; la musique est de *Destouches*, les paroles de *Roi*, qui se cache de peur que son nom ne lui nuise. Nous aurons aussi les Sermens indiscrets de *Marivaux*, où j'espère que je n'entendrai rien. Pour des nouvelles du parlement, *ea cura quietum non me sollicitat*. Je ne connais et ne veux de ma vie connaître que les belles-lettres, et aimer que des personnes comme vous, si par bonheur il s'en rencontre.

Adieu, je vous suis attaché pour toute ma vie.

LETTRE LIX.

A M. DE FORMONT.

A Paris, 25 juin.

GRAND merci, mon cher ami, des bons conseils que vous me donnez sur le plan d'une tragédie, mais ils sont venus trop tard. La tragédie était faite. Elle ne m'a coûté que vingt-deux jours. Jamais je n'ai travaillé avec tant de vîtesse. Le sujet m'entraînait, et la pièce se fesait toute seule. J'ai enfin osé traiter l'amour, mais ce n'est pas l'amour galant et français. Mon amoureux n'est pas un jeune abbé à la toilette d'une bégueule; c'est le plus passionné, le plus fier, le plus tendre, le plus généreux, le plus justement jaloux, le plus cruel et le plus malheureux de tous les hommes. J'ai enfin tâché de peindre ce que j'avais depuis si long-temps dans la tête, les mœurs turques opposées aux mœurs chrétiennes, et de joindre dans un même tableau ce que notre religion peut avoir de plus imposant et même de plus tendre avec ce que l'amour a de plus touchant et de plus furieux. Je fais transcrire à présent la pièce; dès que j'en aurai un exemplaire au net, il partira pour Rouen, et ira à MM. de *Formont* et *Cideville*.

A peine eus-je achevé le dernier vers de ma pièce turco-chrétienne, que je suis revenu à Eriphyle, comme *Perrin Dandin* se délassait à voir des procès. Je crois avoir trouvé le secret de répandre un véritable intérêt sur un sujet qui semblait n'être fait que pour étonner. J'en retranche

1732. absolument le grand-prêtre. Je donne plus au tragique et moins à l'épique, et je substitue, autant que je peux, le vrai au merveilleux. Je conserve pourtant toujours mon ombre, qui n'en sera que plus d'effet lorsqu'elle parlera à des gens pour lesquels on s'intéressera davantage. Voilà en général quel est mon plan. Je me sais bon gré d'en avoir arrêté l'impression, et de m'être retenu sur le bord du précipice dans lequel j'allais tomber comme un sot.

Adieu; je vous aime bien tendrement, mon cher ami; il faudra que vous reveniez ici ou que je retourne à Rouen, car je ne peux plus me passer de vous voir.

LETTRE LX.

A M. DE FORMONT.

Paris, juillet.

Je ne comptais vous écrire, mon cher ami, qu'en vous envoyant Eriphyle et Zaïre. J'espère que vous les aurez incessamment. En attendant, il faut que je me disculpe un peu sur l'édition de mes Oeuvres, soi-disant complètes, qui vient de paraître en Hollande. Je n'ai pu me dispenser de fournir quelques corrections et quelques changemens au libraire qui avait déjà mes ouvrages, et qui les imprimait malgré moi sur les copies défectueuses qui étaient entre ses mains. Mais ne sachant pas précisément quelles pièces fugitives il avait de moi, je n'ai pu les corriger toutes. Non-seulement je ne réponds point de l'édition, mais

j'empêcherai qu'elle n'entre en France. Nous en aurons bientôt une corrigée avec plus de soin et plus complète. Je doute que dans cette édition que je médite, je change beaucoup de choses dans l'épître à M. de *la Faye*. Il est vrai que j'y parle un peu durement de *Rousseau*; mais lui ai-je fait tant d'injustice ? n'ai-je pas loué la plupart de ses épigrammes et de ses psaumes ? J'ai seulement oublié les odes, mais c'est, je crois, une faute du libraire; j'ai rendu justice à ce qu'il y a de bon dans ses épîtres, et j'ai dit mon sentiment librement sur tous ses ouvrages en général. Serez-vous donc d'un autre avis que moi, quand je vous dirai que, dans tous ses ouvrages raisonnés, il n'y a nulle raison; qu'il n'a jamais un dessein fixe, et qu'il prouve toujours mal ce qu'il veut prouver ? Dans ses allégories, sur-tout dans les nouvelles, a-t-il la moindre étincelle d'imagination ? et ne ramène-t-il pas perpétuellement sur la scène, en vers souvent forcés, la description de l'âge d'or et de l'âge de fer, et les vices masqués en vertus, que M. *Despréaux* avait introduits auparavant en vers coulans et naturels? Pour la personne de *Rousseau*, je ne lui dois aucuns égards; je n'ai seulement qu'à le remercier d'avoir fait contre moi une épigramme si mauvaise qu'elle est inconnue quoique imprimée.

Le petit abbé *Linant* va faire une tragédie : je l'y ai encouragé. C'est envoyer un homme à la tranchée, mais c'est un cadet qui a besoin de faire for une, et de tout risquer pour cela. M. de *Nesle* m'avait promis de le prendre, mais il ne lui donne

1732. encore qu'à dîner. La première année fera peut-être rude à passer pour ce pauvre *Linant*. Heureusement il me paraît sage et d'une vertu douce. Avec cela, il est impossible qu'il ne perce pas à la longue. Adieu. Quand reviendrai-je à Rouen, et quand reviendrez-vous à Paris?

LETTRE LXI.

A M. DE CIDEVILLE.

Samedi, 9 d'auguste.

Messieurs Formont et Cideville,
De grâce pardonnez au style
Qui ma Zaïre barbouilla,
Lorsqu'étant en sale cornette,
A la hâte on vous l'envoya,
Avant d'avoir fait sa toilette.

J'étais si pressé, messieurs mes Juges, quand je fis le paquet, que je vous envoyai une leçon de Zaïre qui n'est pas tout-à-fait la bonne. Mais figurez-vous que la dernière scène du troisième acte et la dernière du quatrième entre *Orosmane* et *Zaïre*, sont comme il faut; imaginez-vous qu'*Orosmane* n'a plus le billet entre les mains, et l'a déjà fait donner à un esclave, quand il se trouve avec *Zaïre* à qui il a toujours envie de tout montrer. Croyez qu'il y a bien des vers corrigés, et que si je n'étais pas aussi pressé que je le suis, vous auriez de moi des lettres de dix pages.

LETTRE

LETTRE LXII.

1732.

A M. DE CIDEVILLE.

25 d'auguste.

Mes chers et aimables critiques, je voudrais que vous puissiez être témoins du succès de Zaïre, vous verriez que vos avis ne m'ont pas été inutiles; et qu'il y en a peu dont je n'aye profité. Souffrez, mon cher *Cideville*, que je me livre avec vous, en liberté, au plaisir de voir réussir ce que vous avez approuvé. Ma satisfaction s'augmente en vous la communiquant. Jamais pièce ne fut si bien jouée que Zaïre à la quatrième représentation. Je vous souhaitais bien là : vous auriez vu que le public ne hait pas votre ami. Je parus dans une loge, et tout le parterre me battit des mains. Je rougissais, je me cachais; mais je serais un fripon si je ne vous avouais pas que j'étais sensiblement touché. Il est doux de n'être pas honni dans son pays; je suis sûr que vous m'en aimerez davantage. Mais, Messieurs, renvoyez-moi donc Eriphyle, dont je ne peux me passer, et qu'on va jouer à Fontainebleau. Mon Dieu! ce que c'est que de choisir un sujet intéressant! Eriphyle est bien mieux écrite que Zaïre; mais tous les ornemens, tout l'esprit, et toute la force de la poésie ne valent pas, à ce qu'on dit, un trait de sentiment. Adieu, mes chers *Cideville* et *Formont*.

Quod si me tragicis vatibus inseres,
Sublimi feriam sidera vertice.

Je vous embrasse bien tendrement.

1732. *P. S.* J'oubliais de vous dire que j'ai parlé de vous, mon cher *Cideville*, deux bonnes heures, au clair de lune, avec madame de *la Rivaudaye*, dans ce même jardin où M. de *Formont* m'a vu si impitoyablement sans me parler. Je suis bien aise que madame de *la Rivaudaye* ne m'ait pas traité de même; elle m'a paru digne d'avoir un ami comme vous, si on peut n'être que son ami.

LETTRE LXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 3 septembre.

Je suis pénétré, mon cher *Cideville*, des peines dont vous me faites l'amitié de me parler; c'est la preuve la plus sensible que vous m'aimez. Vous êtes sûr de mon cœur, vous savez combien je m'intéresse à vous. Pourquoi faut-il qu'un homme aussi sage et aussi aimable que vous, soit malheureux? Que ferai-je donc, moi qui ai passé toute ma vie à faire des folies? Quand j'ai été malheureux, je n'ai eu que ce que je méritais; mais quand vous l'êtes, c'est une balourdise de la Providence. J'ai fait la sottise de perdre douze mille francs au biribi, chez madame de *Fontaine-Martel*; je parie que vous n'en avez pas tant fait. Je voudrais bien que vous eussiez été à portée de les perdre; j'en donnerais le double pour vous voir à Paris.

> Ah, quittez pour la liberté
> Sacs, bonnet, épice et soutane,
> Et le palais de la chicane
> Pour celui de la volupté.

M. de *Formont* m'a écrit une lettre charmante. Je ne lui ai point encore fait de réponse; je ne sais où le prendre.

1732.

Adieu, je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE LXIV.

A M. DE FORMONT.

Le . . . septembre.

Je viens d'apprendre par notre cher *Cideville* qui part de Rouen, que vous y revenez. Je ne savais où vous prendre pour vous remercier, mon cher ami, mon juge éclairé, de la lettre obligeante que vous m'avez écrite de Gaillon. Je suis bien fâché que vous n'ayez vu que la première représentation de Zaïre. Les acteurs jouaient mal, le parterre était tumultueux, et j'avais laissé dans la pièce quelques endroits négligés qui furent relevés avec un tel acharnement que tout l'intérêt était détruit. Petit à petit j'ai ôté ces défauts, et le public s'est raccoutumé à moi. Zaïre ne s'éloigne pas du succès d'Inès de Castro; mais cela même me fait trembler. J'ai bien peur de devoir aux grands yeux noirs de mademoiselle *Gaussin*, au jeu des acteurs et au mélange nouveau des plumes et des turbans, ce qu'un autre croirait devoir à son mérite. Je vais retravailler la pièce comme si elle était tombée. Je sais que le public, qui est quelquefois indulgent au théâtre par caprice, est sévère à la lecture par raison. Il ne demande pas mieux qu'à se dédire, et à siffler ce qu'il a applaudi. Il faut le forcer à

1732.

être content. Que de travaux et de peines pour cette fumée de vaine gloire ! Cependant que ferions-nous ſans cette chimère ? Elle eſt néceſſaire à l'ame comme la nourriture l'eſt au corps. Je veux refondre Eriphyle et la Mort de Céſar, le tout pour cette fumée. En attendant je ſuis obligé de travailler à des additions que je prépare pour une édition de Hollande de Charles XII. Il a fallu s'abaiſſer à répondre à une miſérable critique faite par *la Motraye*. L'homme ne méritait pas de réponſe ; mais toutes les fois qu'il s'agit de la vérité et de ne pas tromper le public, les plus miſérables adverſaires ne doivent pas être négligés. Quand je me ſerai dépêtré de ce travail ingrat, j'achèverai ces Lettres anglaiſes que vous connaiſſez ; ce ſera tout au plus le travail d'un mois, après quoi il faudra bien revenir au théâtre, et finir enfin par l'hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV*. Voilà, mon cher *Formont*, tout le plan de ma vie. Je la regarderai comme très-heureuſe, ſi je peux en paſſer une partie avec vous. Vous m'aplaniriez les difficultés de mes travaux, vous m'encourageriez, vous m'en aſſureriez le ſuccès, et il m'en ferait cent fois plus précieux. Que j'aime bien mieux laiſſer aller dorénavant ma vie dans cette tranquillité douce et occupée, que ſi j'avais eu le malheur d'être conſeiller au parlement ! Tout ce que je vois me confirme dans l'idée où j'ai toujours été de n'être jamais d'aucun corps, de ne tenir à rien qu'à ma liberté et à mes amis. Il me ſemble que vous ne deſapprouvez pas trop ce ſyſtême, et qu'il ne faudra pas prêcher long-temps *Cideville* pour le lui faire embraſſer dans

l'occasion. Il vient de m'écrire, mais il me mande qu'il va à la campagne, et je ne sais où lui adresser ma réponse. Aimez-moi toujours, mon cher *Formont*, et que votre philosophie nourrisse la mienne des plaisirs de l'amitié.

LETTRE LXV.

A M. DE FORMONT.

Octobre.

Je vous adressai avant-hier, mon cher ami et mon *candide judex*, la lettre à *Fakener* (11), telle que je l'avais corrigée et montrée à M. *Rouillé*. J'ai depuis ce temps reçu deux lettres de M. de *Cideville* à ce sujet. Je suis enchantée de la délicatesse de son amitié, mais je ne peux partager ses scrupules. Plus je relis cette épître dédicatoire, plus j'y trouve des vérités utiles, adoucies par un badinage innocent. Je dis, et je le redirai toujours jusqu'à ce qu'on en profite, que les lettres sont trop peu accueillies aujourd'hui. Je dis qu'à la cour on fait quelquefois des critiques absurdes.

> Tous les jours à la cour un sot de qualité
> Peut juger de travers avec impunité.

Qui ne fait que des critiques générales n'offense personne. *La Bruyère* a dit cent fois pis, et n'en a plu que davantage.

Les louanges que je donne avec toute l'Europe à *Louis XIV*, ne deviendront un jour la satire de *Louis XV* que si *Louis XV* ne l'imite pas ; mais en

(11) Au-devant de Zaïre, Tome II de notre édition.

1732.

quel endroit insinuai-je que *Louis XV* ne marchera pas sur ses traces ? Les vers sur Polyeucte renferment une vérité incontestable, et la manière dont ils sont amenés n'a rien d'indécent ; car ne dis-je pas que la corruption du cœur humain est telle que la belle ame de *Polyeucte* aurait faiblement attendri sans l'amour de sa femme pour *Sévère*, etc. Ce qui regarde la pauvre *le Couvreur* est un fait connu de toute la terre, et dont j'aime à faire sentir la honte. Mais, en parlant d'amour et de *Melpomène*, j'écarte toutes les idées de religion qui pourraient s'y mêler, et je dis poétiquement ce que je n'ose pas dire sérieusement.

M. *Rouillé*, en voyant cette épître, a dit que l'endroit de mademoiselle *le Couvreur* était le seul qu'un approbateur ne puisse passer, et c'est lui-même qui a donné le conseil de faire paraître deux éditions ; la première sans l'épître et avec le privilége, la seconde avec l'épître et sans privilége. C'est à quoi je me suis déterminé. J'ai écrit à *Jore* en conséquence. Je lui ai recommandé d'imprimer l'épître à part avec un nouveau titre, et de me l'envoyer à Versailles, tandis que l'édition entière de la tragédie viendra à la chambre syndicale avec toutes les formalités ridicules dont la librairie est enchevêtrée. Au reste, il n'y a rien dans cette épître qui me fasse peine. Que diriez-vous donc de mes pièces fugitives qu'on veut imprimer, et de celles qui ont déjà paru ? Ne sont-elles pas pleines de traits plus hardis cent fois et de réflexions plus hasardées ? On me reprochera, dit-on, de mettre une lettre badine à la tête d'une tragédie chrétienne.

Ma pièce n'eſt pas, Dieu merci, plus chrétienne que turque. J'ai prétendu faire une tragédie tendre et intéreſſante, et non pas un ſermon: et dans quelque genre que Zaïre ſoit écrite, je ne vois pas qu'il ſoit défendu de faire imprimer une épître familière avec une tragédie. Le public eſt las de préfaces ſérieuſes et d'examens critiques. Il aimera mieux que je badine avec mon ami en diſant plus d'une vérité, que de me voir défendre Zaïre méthodiquement et peut-être inutilement. En un mot, une préface m'aurait ennuyé, et la lettre à *Fakener* m'a beaucoup diverti. Je ſouhaite qu'ainſi ſoit de vous. Adieu. On m'a dit que vous viendrez bientôt. Vous ne trouverez perſonne à Paris qui vous aime plus tendrement que moi et qui vous eſtime davantage. Je ſuis pénétré de vos bontés.

1732.

LETTRE LXVI.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Le . . . .

VOUS m'avez propoſé, Madame, d'acheter une charge d'écuyer chez madame la ducheſſe *du Maine*, et ne me ſentant pas aſſez diſpos pour cet emploi, j'ai été obligé d'attendre d'autres occaſions de vous faire ma cour. On dit qu'avec cette charge d'écuyer il en vague une de lecteur; je ſuis bien ſûr que ce n'eſt pas un bénéfice ſimple chez madame *du Maine* comme chez le roi. Je voudrais de tout mon cœur prendre pour moi cet

emploi, mais j'ai en main une perfonne qui, 1732. avec plus d'efprit, de jeuneffe et de poitrine, s'en acquittera mieux que moi.

Voici, Madame, une occafion de montrer la bonté de votre cœur et votre crédit. La perfonne dont je vous parle eft un jeune homme nommé M. l'abbé *Linant*, à qui il ne manque rien du tout que de la fortune. Il a auprès de vous une recommandation bien puiffante ; il eft ami de M. de *Formont*, qui vous répondra de fon efprit et de fes mœurs. Je ne fuis ici que le précurfeur de M. de *Formont*, qui va bientôt obtenir cette grâce de vous ; et je vous en remercierai comme fi c'était à moi feul que vous l'euffiez faite. En vérité, fi vous placez ce jeune homme, vous ferez une action charmante ; vous encouragerez un talent bien décidé qu'il a pour les vers ; vous attacherez pour le refte de votre vie quelqu'un d'aimable qui vous devra tout ; vous aurez le plaifir d'avoir tiré le mérite de la mifère, et de l'avoir mis dans la meilleure école du monde. Au nom de Dieu, réuffiffez dans cette affaire pour votre plaifir, pour votre honneur, pour celui de madame *du Maine*, et pour l'amour de *Formont* qui vous en prie par moi.

Adieu, Madame ; je vous fuis attaché comme l'abbé *Linant* vous le fera, avec le plus refpectueux et le plus tendre dévouement.

LETTRE

LETTRE LXVII.

1732.

A M. DE FORMONT.

A Paris, ce ſamedi .... novembre.

Il y a mille ans, mon cher *Formont*, que je ne vous ai écrit; j'en ſuis plus fâché que vous. Vous me parliez dans votre dernière lettre de Zaïre, et vous me donniez de très-bons conſeils. Je ſuis un ingrat de toutes façons. J'ai paſſé deux mois ſans vous en remercier, et je n'en ai pas aſſez profité. J'aurais dû employer une partie de mon temps à vous écrire, et l'autre à corriger Zaïre. Mais je l'ai perdu tout entier à Fontainebleau à faire des querelles entre les actrices pour des premiers rôles, et entre la reine et les princeſſes pour faire jouer des comédies; à former de grandes factions pour des bagatelles, et à brouiller toute la cour pour des riens. Dans les intervalles que me laiſſaient ces importantes billeveſées, je m'amuſais à lire *Newton* au lieu de retoucher notre Zaïre. Je ſuis enfin déterminé à faire paraître ces Lettres anglaiſes, et c'eſt pour cela qu'il m'a fallu relire *Newton*; car il ne m'eſt pas permis de parler d'un ſi grand homme ſans le connaître. J'ai refondu entièrement les lettres où je parlais de lui, et j'oſe donner un petit précis de toute ſa philoſophie. Je fais ſon hiſtoire et celle de *Deſcartes*. Je touche en peu de mots les belles découvertes et les innombrables erreurs de notre *René*. J'ai la hardieſſe de ſoutenir le ſyſtême d'*Iſaac*, qui me paraît démontré. Tout cela fera quatre ou cinq lettres que je tâche

1732. d'égayer et de rendre intéressantes autant que la matière peut le permettre. Je suis aussi obligé de changer tout ce que j'avais écrit à l'occasion de M. *Locke*, parce qu'après tout je veux vivre en France, et qu'il ne m'est pas permis d'être aussi philosophe qu'un anglais. Il me faut déguiser à Paris ce que je ne pourrais dire trop fortement à Londres. Cette circonspection malheureuse, mais nécessaire, me fait rayer plus d'un endroit assez plaisant sur les quakers et les presbytériens. Le cœur m'en saigne; *Thiriot* en souffrira; vous regretterez ces endroits et moi aussi; mais,

Non me fata meis patiuntur scribere nugas
Auspiciis, et sponte meâ componere chartas.

J'ai lu au cardinal de *Fleuri* deux lettres sur les quakers, desquelles j'avais pris grand soin de retrancher tout ce qui pouvait effaroucher sa dévote et sage éminence. Il a trouvé ce qui en restait encore assez plaisant; mais le pauvre homme ne sait pas ce qu'il a perdu. Je compte vous envoyer mon manuscrit dès que j'aurai tâché d'expliquer *Newton* et d'obscurcir *Locke*. Vous me paraissez aussi désirer certaines pièces fugitives dont l'abbé de *Sade* vous a parlé. Je veux vous envoyer tout mon magasin, à vous et à M. de *Cideville* pour vos étrennes: mais je ne veux pas donner rien pour rien. Je sais, monsieur le fripon, que vous avez écrit à mademoiselle de *Launay* une de ces lettres charmantes où vous joignez les grâces à la raison, et où vous couvrez de roses votre bonnet de philosophe. Si vous nous fesiez part de ces

gentillesses, ce serait en vérité très-bien fait à vous ; et je me croirais payé avec usure du magasin que je vous destine. Notre baronne vous fait ses complimens. Tout le monde vous désire ici. Vous devriez bien venir reprendre votre appartement chez messieurs *Desalleurs*, et passer votre hiver à Paris. Vous me feriez peut-être faire encore quelque tragédie nouvelle. Adieu ; je supplie M. de *Cideville* de vous dire combien je vous aime, et je prie M. de *Formont* d'assurer mon cher *Cideville* de ma tendre amitié.

1732.

Adieu ; je ne me croirai heureux que quand je pourrai passer ma vie entre vous deux.

LETTRE LXVIII.

A M. DE FORMONT.

Décembre.

Vos confitures ont été reçues avec reconnaissance, et vos vers avec transport, comme vous le feriez vous-même. Ils vous ressemblent, mon cher *Formont*, ils sont pleins de justesse et d'esprit. Tout le monde croira, avec raison, que si je ne vous réponds qu'en prose, c'est parce que je sens mon impuissance et que je me défie de moi. Mais il y a encore une autre raison, c'est que je n'ai pas un instant dont je puisse disposer. Je retouche les Lettres anglaises pour vous les renvoyer. Je viens de finir le Temple du Goût, ouvrage que j'aurais dû dédier à vous et à M. de *Cideville*, si M. le cardinal de *Polignac* et M. l'abbé de *Rothelin* ne me l'avaient pas demandé. Je le fais partir par la

1732. poſte, et je pars dans l'inſtant pour Verſailles, où l'on m'adreſſe les préfaces de Zaïre. Vous autres qui avez un peu plus de loiſir, écrivez-nous de longues lettres, à nous miſérables qui n'y pouvons répondre qu'en billets écourtés. Mandez un peu ce que vous penſez du Temple du Goût; car après tout, Meſſieurs, c'eſt votre affaire; et il s'agit de votre Dieu et de votre Egliſe. Vous êtes les apôtres de la religion que je vais prêchant. Dieu veuille que vous ne me traitiez pas d'hérétique. Adieu.

LETTRE LXIX.

A M. DE FORMONT.

15 décembre.

VOUS daignez vous abaiſſer à revoir des éditions, vous qui êtes fait aſſurément plutôt pour diriger des auteurs que des libraires. En vous remerciant pour ma part du ſoin que vous avez la bonté de prendre pour Zaïre. Si vous me paſſez ſa conversion, j'ai l'amour-propre d'eſpérer que vous ne ſerez pas tout-à-fait mécontent du reſte. Il me ſemble qu'on voit aſſez, dans la première ſcène, qu'elle ſerait chrétienne, ſi elle n'aimait pas *Oroſmane*. *Fatime*, *Néreſtan* et la croix avaient déjà fait quelque impreſſion ſur ſon cœur. Son père, ſon frère et la grâce achèvent cette affaire au ſecond acte. La grâce ſur-tout ne doit point effaroucher; c'eſt un être poétique et à qui l'illuſion eſt attachée depuis long-temps. Pour le ſtyle, il ne faut pas s'attendre à celui de la Henriade.

Une loure ne se joue point sur le ton de la descente de *Mars*.

1732.

Me dulces dominæ musa licymniæ
Cantus me voluit dicere, lucidùm
Fulgentes oculos, et bené mutuis
Fidum pectus amoribus.

Il a fallu, ce me semble, répandre de la mollesse et de la facilité dans une pièce qui roule toute entière sur le sentiment. *Qu'il mourût* serait détestable dans Zaïre; et *Zaïre, vous pleurez*, serait impertinent dans *Horace. Suus unicuique locus est.* Ne me reprochez donc point de détendre un peu les cordes de ma lyre. Les sons en eussent paru aigres, si j'avais voulu les rendre forts en cette occasion.

Je compte vous envoyer incessamment une copie manuscrite de toutes mes lettres à *Thiriot* sur la religion, le gouvernement, la philosophie et la poésie des Anglais. Il y a quatre lettres sur M. *Newton*, dans lesquelles je débrouille, autant que je le peux, et pas plus qu'il ne le faut pour des Français, le systême et même tous les systêmes de ce grand philosophe. J'évite avec soin d'entrer dans les calculs. Je me regarde comme un homme qui arrange ses affaires, sans chiffrer avec son intendant. Il n'y a qu'une lettre touchant M. *Locke*. La seule matière philosophique que j'y traite, est la petite bagatelle de l'immatérialité de l'ame; mais la chose est trop de conséquence pour la traiter sérieusement. Il a fallu l'égayer pour ne pas heurter de front nosseigneurs les théologiens, gens qui voient si clairement la spiritualité de l'ame, qu'ils feraient brûler, s'ils pouvaient,

1732. les corps de ceux qui en doutent. J'ai envoyé un autre ouvrage à *Jore*, avec le privilége de Zaïre. C'est une épître dédicatoire d'un goût un peu nouveau. Je vous prie d'en retarder l'impression de quelques jours. Je ne l'ai adressée à M. *Jore* qu'afin qu'il la communiquât à mes deux juges, qui sont M. de *Formont* et M. de *Cideville*. Il y a bien des changemens à y faire. Je compte vous en faire tenir incessamment une nouvelle copie.

On a joué depuis peu aux italiens deux critiques de Zaïre. Elles sont tombées l'une et l'autre; mais leur humiliation ne me donne pas grand amour-propre, car les italiens pourraient être de fort mauvais plaisans sans que Zaïre en fût meilleure.

Il y a ici quelques livres nouveaux oubliés en naissant, tel que le Repos de *Cyrus*, les Poésies du sieur *Tanevot*, et autres denrées; le Spectacle de la nature, compilation assez bonne dans un style ridicule, a eu un succès assez équivoque. *Moncrif* va être de l'académie française, et faire jouer sa comédie des Abdérites, afin de justifier le choix des quarante aux yeux du public. *Vale.*

LETTRE LXX.

A M. DE MAUPERTUIS.

J'AI lu ce matin, Monsieur, les trois quarts de votre livre (12) avec le plaisir d'une fille qui lit un roman, et la foi d'un dévot qui lit l'Evangile. Soyez toujours mon maître en physique, et mon disciple en amitié; car je prétends vous aimer

(12) De la figure des astres.

beaucoup, à condition que vous m'aimerez un peu. Vous êtes accoutumé à me donner des leçons; souffrez donc, Monsieur, que je soumette à votre jugement quelques lettres que j'ai écrites autrefois d'Angleterre, et qu'on veut imprimer à Londres. Je les ai corrigées depuis peu; mais elles me paraissent avoir grand besoin d'être revuës par des yeux comme les vôtres; je vous demande en grâce de vouloir bien les lire. Je n'ose vous prier de mettre par écrit les réflexions que vous ferez, il n'est pas juste que je vous donne tant de peine; mais j'avoue que si vous aviez cette bonté, je vous aurais une extrême obligation. J'ai choisi, parmi toutes ces lettres celles qui ont le plus de rapport aux études que vous honorez de la préférence; non que vous n'étendiez votre empire sur plus d'une province du Parnasse, mais je n'ai pas voulu vous envoyer à la fois *in omni genere*. Je veux essayer votre patience par degrés.

Quand vous voudrez faire encore un souper chez M. *du Fay* avec l'honnête musulman qui entend si bien le français (13), je serai à vos ordres, et je vous lirai le Temple du Goût. C'est un pays aussi connu de vous qu'il est ignoré de la plupart des géomètres. M. *Newton* ne le connaissait pas, et M. *Leibnitz* n'y avait guère voyagé qu'en allemand.

Adieu, Monsieur, vous n'avez point de disciple plus ignorant, plus docile et plus tendrement attaché que moi.

(13) M. de *la Condamine*, habillé en turc, avait soupé chez M. *du Fay*, avec M. de *Voltaire*, sans en être reconnu.

LETTRE LXXI.

A M. JOSSE, *libraire*. (14)

A Paris, le 6 janvier.

1733.

QUOIQUE je n'aye jamais reçu un sou des souscriptions de la Henriade (15), quoique tous ceux qui ont envoyé en Angleterre aient reçu le livre, quoique jamais aucune souscription ne m'ait appartenu, cependant, depuis que je suis en France, j'ai toujours payé de mes deniers les souscriptions qu'on a présentées; et j'ai, outre cela, fait donner *gratis* toutes les éditions de la Henriade aux souscripteurs. Il est vrai, Monsieur, que le temps fixé pour ce remboursement est passé il y a deux mois; mais M. *de la Porte*, porteur de deux souscriptions, mérite une considération particulière. Je vous prie de lui rembourser ce papier, et de lui faire présent d'une Henriade de ma part.

(14) Nous imprimons cette lettre sur l'original même auquel se trouvait joint un grand nombre de souscriptions remboursées par M. de *Voltaire*. Cette lettre prouve qu'au commencement même de sa carrière littéraire, M. de *Voltaire* n'avait point cette avidité que ses ennemis lui ont tant de fois et si injustement reprochée. Il est d'ailleurs très-bien prouvé que nul auteur n'a moins tiré parti de ses ouvrages pour s'enrichir; il les a presque toujours donnés, soit aux libraires ou aux comédiens, soit aux jeunes gens de lettres qu'il voulait encourager.

(15) L'édition de Londres de 1726, in-4°.

1733.

LETTRE LXXII.

A M. DE FORMONT.

Ce 27 janvier.

Les confitures que vous aviez envoyées à la baronne, mon cher *Formont*, feront mangées probablement par sa janséniste de fille, qui a l'estomac dévot, et qui héritera au moins des confitures de sa mère, à moins qu'elles ne soient substituées, comme tout le reste, à mademoiselle *de Clere*. Je devais une réponse à la charmante épître dont vous accompagnâtes votre présent; mais la maladie de notre baronne suspendit toutes nos rimes redoublées. Je ne croyais pas, il y a huit jours, que les premiers vers qu'il faudrait faire pour elle feraient son épitaphe. Je ne conçois pas comment j'ai résisté à tous les fardeaux qui m'ont accablé depuis quinze jours. On me saisissait Zaïre d'un côté, la baronne se mourait de l'autre; il fallait aller solliciter le garde des sceaux et chercher le viatique. Je gardais la malade pendant la nuit, et j'étais occupé du détail de la maison tout le jour. Figurez-vous que ce fut moi qui annonçai à la pauvre femme qu'il fallait partir. Elle ne voulait point entendre parler des cérémonies du départ; mais j'étais obligé d'honneur à la faire mourir dans les règles. Je lui amenai un prêtre moitié janséniste, moitié politique, qui fit semblant de la confesser, et vint ensuite lui donner le reste. Quand ce comédien de saint-Eustache lui demanda tout haut si elle

1733. n'était pas bien persuadée que son Dieu, son Créateur était dans l'eucharistie ; elle répondit *Ah, oui!* d'un ton qui m'eût fait pousser de rire dans des circonstances moins lugubres.

Adieu; je vais être trois mois entiers tout à ma tragédie, après quoi je veux consacrer le reste de ma vie à des amis comme vous. Adieu; je vous aime autant que je vous estime.

LETTRE LXXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

27 janvier.

J'AI perdu, comme vous savez peut-être, mon cher ami, madame de *Fontaine-Martel*. Que direz-vous de moi qui ai été son directeur à ce vilain moment, et qui l'ai fait mourir dans toutes les règles? Je vous épargne tout ce détail dont j'ai ennuyé M. de *Formont;* je ne veux vous parler que de mes consolateurs à la tête desquels vous êtes. Il n'y a point de perte qui ne soit adoucie par votre amitié. J'ai vu tous ces jours-ci bien des gens qui m'ont parlé de vous. Savez-vous bien qu'il n'y a pas quinze jours que nous représentâmes Zaïre chez madame de *Fontaine-Martel*, en présence de votre amie madame de *la Rivaudaye;* je jouais le rôle du vieux *Lusignan*, et je tirai des larmes de ses beaux yeux, que je trouvai plus brillans et plus animés quand elle me parla de vous. Qui aurait cru qu'il faudrait, quinze jours après, quitter cette maison où tous les jours étaient des amusemens et des fêtes? J'y

vis hier un homme de votre connaiſſance qui n'eſt pas tout-à-fait ſi ſéduiſant que madame de *la Rivaudaye*, et qui veut pourtant me ſéduire ; c'eſt monſieur le marquis qui prétend n'être pas encore cocu, qui aura au moins cinquante mille livres de rente, et qui ne croit pourtant pas que la Providence l'ait encore traité ſelon ſes mérites. Il aurait bien dû employer les agrémens et les inſinuations de ſon eſprit à rétablir la paix entre *Gilles Maignard* et la pauvre préſidente de *Bernières*.

Je ſuis charmé pour elle que vous vouliez bien la voir quelquefois. S'il y a quelqu'un dans le monde capable de la porter à des réſolutions raiſonnables, c'eſt vous. Ne vaudrait-il pas mieux pour elle qu'elle continuât à manger quarante ou cinquante mille livres de rente avec ſon mari, que d'aller vivre avec deux mille écus dans un couvent ? Si elle voulait, en attendant que le temps apaiſe toutes ces brouilleries, demeurer à la Rivière-Bourdet, je lui promettrais d'aller l'y voir, et d'y achever ma nouvelle tragédie. Quel plaiſir ce ferait pour moi, mon cher *Cideville*, de travailler ſous vos yeux ! car je me flatte que vous viendriez à la Rivière avec M. de *Formont*. Je me fais de tout cela une idée bien conſolante. Tâchez d'induire madame de *Bernières* à prendre ce parti. Dites-lui, je vous en prie, qu'elle m'écrive ; que je lui ſerai toujours attaché ; et que ſi elle a quelques ordres à me donner, je les exécuterai avec la fidélité et l'exactitude d'un vieil ami.

Adieu, je vous embraſſe tendrement.

1733.

LETTRE LXXIV.

A M. THIRIOT, *à Londres.*

Paris, 24 février.

VOULEZ-VOUS ſavoir, mon cher *Thiriot*, tout ce qui m'a empêché de vous écrire depuis ſi long-temps ; premièrement, c'eſt que je vous aime de tout mon cœur, et que je ſuis ſi sûr que vous m'aimez de même que j'ai cru inutile de vous le répéter ; en ſecond lieu, c'eſt que j'ai fait, corrigé et donné au public Zaïre ; que j'ai commencé une nouvelle tragédie (*) dont il y a trois actes de faits ; que je viens de finir le Temple du Goût, ouvrage aſſez long et encore plus difficile ; enfin, que j'ai paſſé deux mois à m'ennuyer avec *Deſcartes*, et à me caſſer la tête avec *Newton* pour achever les lettres que vous ſavez. En un mot, je travaillais pour vous au lieu de vous écrire, et c'était à vous à me ſoulager un peu dans mon travail par vos lettres. C'eſt une conſolation que vous me devez, mon cher ami, et qu'il faut que vous me donniez ſouvent.

Vous avez dû recevoir, par monſieur votre frère, un paquet contenant quelques Zaïres adreſſées à vos amis de Londres, je vous prie ſur-tout de vouloir bien commencer par faire rendre celle qui eſt pour M. *Fakener* ; il eſt juſte que celui à qui la pièce eſt dédiée en ait les prémices au moins à Londres, car l'édition eſt déjà vendue à Paris. On a été aſſez ſurpris ici

(*) Adélaïde du Gueſclin.

que j'aye dédié mon ouvrage à un marchand et à un étranger. Mais ceux qui en ont été étonnés ne méritent pas qu'on leur dédie jamais rien. Ce qui me fâche le plus, c'eſt que la véritable épître dédicatoire a été ſupprimée par M. *Rouillé*, à cauſe de deux ou trois vérités qui ont déplu, uniquement parce qu'elles étaient vérités. L'épitre qui eſt aujourd'hui au-devant de Zaïre, n'eſt donc point la véritable. Mais ce qui vous paraîtra aſſez plaiſant et très-digne d'un poëte, et ſur-tout de moi, c'eſt que dans cette véritable épître je promettais de ne plus faire de tragédies, et que le jour même qu'elle fut imprimée je commençai une pièce nouvelle.

L'ordre des choſes demande, ce me ſemble, que je vous diſe ce que c'eſt que cette pièce à laquelle je travaille à préſent. C'eſt un ſujet tout français et tout de mon invention, où j'ai fourré le plus que j'ai pu d'amour, de jalouſie, de fureur, de bienſéance, de probité et de grandeur d'ame. J'ai imaginé un ſire de *Couci*, qui eſt un très-digne homme comme on n'en voit guère à la cour, un très-loyal chevalier, comme qui dirait le chevalier d'*Aidie*, ou le chevalier de *Froulay*.

Il faudrait à préſent vous rendre compte de Guſtave-Vaſa; mais je ne l'ai point vu encore. Je ſais ſeulement que tous les gens d'eſprit m'en ont dit beaucoup de mal, et que quelques ſots prétendent que j'ai fait une grande cabale contre. M. de *Maupertuis* dit que ce n'eſt pas la repréſentation d'un événement en vingt-quatre heures; mais de vingt-quatre événemens en une heure.

1733. *Boindin* dit que c'eſt l'hiſtoire des révolutions de Suède revue et augmentée. On convient que c'eſt une pièce follement conduite et ſottement écrite. Cela n'a pas empêché qu'on ne l'ait miſe au-deſſus d'Athalie, à la première repréſentation ; mais on dit qu'à la ſeconde, on l'a miſe à côté de Calliſtène (16).

Venons maintenant à nos lettres (*). M. votre frère ſe preſſa un peu de vous les envoyer ; mais depuis il vous a fait tenir les corrections néceſſaires. Je me croirai, mon cher *Thiriot*, bien payé de toutes mes peines, ſi cet ouvrage peut me donner l'eſtime des honnêtes gens, et à vous leur argent. Rien n'eſt ſi doux que de pouvoir faire en même temps ſa réputation et la fortune de ſon ami. Je vous prie de dire à milord *Bolingbroke*, à milord *Batburſt*, etc. combien je ſuis flatté de leur approbation. Ménagez leur crédit pour l'intérêt de cet ouvrage et pour le vôtre. Le plaiſir que les lettres vous ont fait m'en donne à moi un bien grand. Que votre amitié ne vous alarme pas ſur l'impreſſion de cet ouvrage. En Angleterre on parle de notre gouvernement comme nous parlons en France de celui des Turcs. Les Anglais penſent qu'on met à la baſtille la moitié de la nation françaiſe, qu'on met le reſte à la beſace, et tous les auteurs un peu hardis au pilori. Cela n'eſt pas tout-à-fait vrai ; du moins je crois n'avoir rien à craindre. M. l'abbé de *Rotbelin*

(16) Guſtave-Vaſa et Calliſtène ſont deux tragédies de *Piron*.

(*) Lettres philoſophiques.

qui m'aime, que j'ai consulté et qui est assurément aussi difficile qu'un autre, m'a dit qu'il donnerait, même dans ce temps-ci, son approbation à toutes les lettres, excepté seulement celle sur M. *Locke*; et je vous avoue, que je ne comprends pas cette exception: mais les théologiens en savent plus que moi, et il faut les croire sur leur parole.

Je ne me rétracte point sur nosseigneurs les évêques; s'ils ont leur voix au parlement, aussi ont nos pairs. Il y a bien de la différence entre avoir sa voix et du crédit. Je croirai de plus toute ma vie que St *Pierre* et St *Jacques* n'ont jamais été comtes et barons.

Vous me dites que le docteur *Clarke* n'a pas été soupçonné de vouloir faire une nouvelle secte. Il en a été convaincu, et la secte subsiste, quoique le troupeau soit petit. Le docteur *Clarke* ne chantait jamais le *Credo* d'*Athanase*.

J'ai vu dans quelques écrivains que le chancelier *Bacon* confessa tout, qu'il avoua même qu'il avait reçu une bourse des mains d'une femme; mais j'aime mieux rapporter le bon mot de milord *Bolingbroke*, que de circonstancier l'infamie du chancelier *Bacon*.

Farewel, I have forgot this way to speak english with you, but whatever be my language, my heart is your's for ever,

1733.

LETTRE LXXV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 25 février.

POURQUOI faut-il que je sois si indigne de vos charmantes agaceries ? pourquoi ai-je perdu tant de temps sans vous écrire ? pourquoi ne réponds-je qu'en prose à vos aimables vers ? Que de reproches je me fais, mon cher ami ! Mais aussi il faut un peu se justifier. Je passe la moitié de ma vie à souffrir, et l'autre à travailler pour vous. Croiriez-vous bien que cette petite chapelle *du* Goût que je vous ai envoyée bâtie de boue et de crachat, est devenue petit à petit un *temple* immense ? J'en ai travaillé avec assez de soin les moindres ornemens, et je crois que vous trouverez cet ouvrage plus limé et plus fini que tout ce que j'ai fait jusqu'à présent. Cependant, j'ai poussé ma pièce nouvelle jusqu'au commencement du quatrième acte, et il faut suspendre souvent ces occupations poétiques pour corriger, dans les Lettres anglaises, quelques calculs et quelques dates; ou pour faire l'inventaire de notre baronne, ou pour souffrir et ne rien faire. Je resterai chez feue la baronne jusqu'à Pâques. Ah, si je pouvais me réfugier au printemps dans votre Normandie, et venir philosopher avec vous et notre ami *Formont!* Mais je ne sais encore si *Jore* imprimera ces Lettres anglaises ; et même s'il les imprimait, il ne faudrait pas que je fusse à Rouen, où je donnerais trop de soupçon aux inquisiteurs de la librairie. Mais si je pouvais faire imprimer cet

ouvrage

ouvrage à Paris, et vous l'apporter à Rouen, ce ferait se tirer d'affaire à merveille.

Jore est ici qui débite son abbé de *Chaulieu* que j'ai mis dans le Temple du Goût, comme le premier des poëtes négligés, mais non pas comme le premier des bons poëtes. On joue encore Gustave-Vasa, mais tous les connaisseurs m'en ont dit tant de mal, que je n'ai pas eu la curiosité de le voir. *Destouches* a fait une comédie héroïque; c'est l'Ambitieux; la scène est en Espagne. On dit que cela n'est ni gai ni vif, et comme dit fort bien feu *le Grand*, de polissonne mémoire:

> Le comique écrit noblement
> Fait bâiller ordinairement.

Ce *Destouches*-là est assurément de tous les comiques le moins comique; cela sera joué l'hiver prochain. Le Paresseux de *Launay* paraîtra après Pâques, et dans le même temps le chevalier de *Brassac* ornera l'opéra de son petit ballet. Voilà toutes les nouvelles du Parnasse, auxquelles je m'intéresse plus qu'à la mort du roi *Auguste*.

LETTRE LXXVI.

A M. THIRIOT, *à Londres.*

A Paris, 1 mai.

J'AI donc achevé Adélaïde; je refais Eriphyle, et j'assemble des matériaux pour ma grande histoire du siècle de *Louis XIV*. Pendant tout ce temps, mon cher ami, que je m'épuise, que je me tue pour amuser ma f.... patrie, je suis entouré d'ennemis, de persécutions et de mal-

1733. heurs. Ce Temple du Goût a soulevé tous ceux que je n'ai pas assez loués à leur gré, et encore plus ceux que je n'ai point loués du tout; on m'a critiqué, on s'est déchaîné contre moi, on a tout envenimé. Joignez à cela le crime d'avoir fait imprimer cette bagatelle sans une permission scellée avec de la cire jaune, et la colère du ministère contre cet attentat; ajoutez-y les criailleries de la cour, et la menace d'une lettre de cachet; vous n'aurez avec cela qu'une faible idée de la douceur de mon état et de la protection qu'on donne aux belles-lettres. Je suis donc dans la nécessité de rebâtir un second temple, *et in triduo readivicavi illud.* J'ai tâché, dans ce second édifice, d'ôter tout ce qui pouvait servir de prétexte à la fureur des sots et à la malignité des mauvais plaisans, et d'embellir le tout par de nouveaux vers sur *Lucrèce*, sur *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Despréaux*, *la Fontaine*, *Quinault*, gens qui méritent bien assurément que l'on ne parle pas d'eux en simple prose. J'y ai joint de nouvelles notes qui seront plus instructives que les premières, et qui serviront de preuves au texte. Monsieur votre frère qui me tient ici lieu de vous, et qui devient de jour en jour plus homme de lettres, vous enverra le tout bien conditionné, et vous pourrez en régaler, si vous voulez, quelque libraire. Je crois que l'ouvrage sera utile à la longue, et pourra mettre les étrangers au fait des bons auteurs. Jusqu'à présent il n'y a personne qui ait pris la peine de les avertir que *Voiture* est un petit esprit, et *Saint-Evremont* un homme bien médiocre, etc.

Cependant les lettres (*) en question peuvent paraître à Londres. Je vous fais tenir celle sur les académies, qui est la dernière. J'en aurais ajouté de nouvelles, mais je n'ai qu'une tête, encore est-elle petite et faible, et je ne peux faire en vérité tant de choses à la fois. Il ne convient pas que cet ouvrage paraisse donné par moi. Ce sont des lettres familières que je vous ai écrites, et que vous faites imprimer; par conséquent, c'est à vous seul à mettre à la tête un avertissement qui instruise le public que mon ami *Thiriot*, à qui j'ai écrit ces guenilles, vers l'an 1728, les fait imprimer en 1733, et qu'il m'aime de tout son cœur.

Tell my friend *Fakener* he should write me a word when he has sent his fleet to Turkey. Make much of all who are so kind as to remember me. Get some money with my poor works, love me, and come back very soon after the publication of them. But *Sallé* will go with you. At least come back with her. Farewel my dearest friend!

LETTRE LXXVII.

A M. THIRIOT, *à Londres.*

Paris, le 15 mai.

Je quitte aujourd'hui les agréables pénates de la baronne, et je vais me claquemurer vis-à-vis le portail Saint-Gervais*, qui est presque le seul ami que m'ait fait le Temple du Goût.

Je ferais bien mieux, mon cher ami, d'aller

(*) Lettres philosophiques.

1733.

chercher le pays de la liberté où vous êtes, mais ma santé ne me permet plus de voyager, et je vais me contenter de penser librement à Paris, puisqu'il est défendu d'écrire. Je laisserai les jansénistes et les jésuites se damner mutuellement, le parlement et le conseil s'épuiser en arrêts, les gens de lettres se déchirer pour un grain de fumée plus cruellement que des prêtres ne disputent un bénéfice. Vous ne vous embarrasserez surement pas davantage des querelles sur l'*accise* ou *excise*, et *Walpole* et *Fleury* nous seront très-indifférens; mais nous cultiverons les lettres en paix, et cette douce et inaltérable passion sera le bonheur de notre vie.

Mandez-moi si vous avez commencé l'édition en question. J'espérais vous envoyer le nouveau Temple du Goût, mais on s'oppose furieusement à mon église naissante; en vérité, je crois que c'est dommage. Je vous envoie la chapelle de *Racine*, *Corneille*, *la Fontaine*, et *Despréaux*. Je crois que ce n'est pas un des plus chétifs morceaux de mon architecture. Mandez-moi si vous voulez que je vous envoye ma vieille Eriphyle vêtue à la grecque, corrigée avec soin, et dans laquelle j'ai mis des chœurs. Je la dédie à l'abbé *Franquini.* J'aime à dédier mes ouvrages à des étrangers, parce que c'est toujours une occasion toute naturelle de parler un peu des sottises de mes compatriotes. Je compte donner, l'année prochaine, ma tragédie nouvelle dont l'héroïne est une nièce de *Bertrand du Guesclin*, dont le vrai héros est un gentilhomme français, et dont

les principaux perſonnages ſont deux princes du ſang. Pour me délaſſer je fais un opéra. A tout cela vous direz que je ſuis fou, et il pourrait bien en être quelque choſe; mais je m'amuſe, et qui s'amuſe me paraît fort ſage. Je me flatte même que mes amuſemens vous feront utiles, et c'eſt ce qui me les rend bien agréables. L'opéra (*) du chevalier de *Braſſac* ſifflé indignement le premier jour, revient ſur l'eau et a un très-grand ſuccès. Ceux qui l'ont condamné ſont auſſi honteux que ceux qui ont approuvé Guſtave.

Launay a donné ſon Pareſſeux, mais il y a apparence que le public ne variera pas ſur le compte du ſieur *Launay*. Quand on bâille à une première repréſentation, c'eſt un mal dont on ne guérit jamais. Je plains le pauvre auteur : il va faire imprimer ſa pièce, et le voilà ruiné, s'il pouvait l'être. Il n'aura de reſſource qu'à faire imprimer quelque petite brochure contre moi, ou à vendre les vers des autres. Vous ſavez qu'il a vendu à *Jore* pour quinze cents livres le manuſcrit de l'abbé de *Chaulieu*, qui vous appartenait; ſans cela le pauvre diable était à l'aumône, car il avait imprimé deux ou trois de ſes ouvrages à ſes dépens. Il eſt heureux que l'abbé de *Chaulieu* ait été, il y a vingt ou trente ans, un homme aimable.

Ce qui me ſerait cent fois plus important, et ce qui ferait le bonheur de ma vie, ce ſerait votre retour, duſſiez-vous ne vivre à Paris que pour mademoiſelle *Sallé*. Adieu; je vous embraſſe tendrement.

(*) L'Empire de l'Amour; paroles de *Moncrif*.

1733. Je viens de recevoir et de lire le poëme de *Pope* sur les richesses. Il m'a paru plein de choses admirables. Je l'ai prêté à l'abbé du *Resnel*, qui le traduirait s'il n'était pas actuellement aussi amoureux de la fortune qu'il l'était autrefois de la poésie.

Envoyez-moi, je vous en prie, les vers de milady *Mary Montaigu*, et tout ce qui se fera de nouveau. Vous devriez m'écrire plus régulièrement.

LETTRE LXXVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

29 mai.

MILLE remercîmens, mon cher ami, de vos attentions pour mon hambourgeois. Il n'y a que ceux qui ont une fortune médiocre qui exercent bien l'hospitalité. Cet étranger doit être bien content de son voyage, s'il vous a vu ; et je vous avoue que je vous l'ai adressé afin qu'il pût dire du bien des Français à Hambourg. Je prie notre ami *Formont* de lui donner à souper ; il s'en ira charmé.

> Ah, qu'à cet honnête hambourgeois,
> Candide, et gauchement courtois,
> Je porte une secrète envie !
> Que je voudrais passer ma vie,
> Comme il a passé quelques jours,
> Ignoré dans un sûr asile,
> Entre Formont et Cideville,
> C'est-à-dire avec mes amours.

Que fait cependant le joufflu abbé de *Linant?* J'avais adressé mon citadin de Hambourg chez la mère de notre abbé. Ce n'est pas que je regarde le b.... de *la ville de Mantes* (*) comme une bonne hôtellerie; il y a long-temps que j'ai dit peu chrétiennement ce que j'en pensais, mais je voulais qu'il fût mal logé, mal nourri, et qu'il vît l'abbé *Linant* que je crois aussi candide que lui, et qui lui aurait tenu bonne compagnie. Quand l'abbé voudra revenir à Paris, je lui louerai un trou près de chez moi, et il sera d'ailleurs le maître de dîner et de souper tous les jours dans ma retraite. Quand par hasard je n'y serai point, il trouvera d'honnêtes gens qui lui feront bonne chère en mon absence, mais qui ne lui parleront pas tant de vers que moi. J'ai d'ailleurs une espèce d'homme de lettres qui me lit *Virgile* et *Horace* tous les soirs, sans trop les entendre, et qui me copie très-mal mes vers; d'ailleurs bon garçon, mais indigne de parler à l'abbé *Linant*. Je voudrais avoir un autre *amanuensis*, mais je n'ose pas renvoyer un homme qui lit du latin.

J'ai fait partir aujourd'hui à votre adresse un petit paquet contenant Charles XII, revu, corrigé et augmenté, avec les réponses à *la Motraye*. Vous y trouverez aussi la tragédie d'Eriphyle que j'ai retravaillée avec beaucoup de soin. Lisez-la, et renvoyez-la moi. Il faudra que *Jore* m'envoye les épreuves de Charles XII sous le nom de *Demoulin*, rue du Long-Pont, près la Grève. Il m'avait promis de m'envoyer la Henriade: il n'y

(*) Hôtellerie de Rouen.

1733. en a plus chez les libraires ; ayez la bonté, je vous prie, de lui mander qu'il la fasse partir sans délai.

Je vous demanderais bien pardon de tant d'importunités, si je ne vous aimais pas autant que je vous aime.

LETTRE LXXIX.

A M. DESFORGES-MAILLARD.

Le ... juin.

De longues et cruelles maladies, dont je suis depuis long temps accablé, Monsieur, m'ont privé jusqu'à présent du plaisir de vous remercier des vers que vous me fites l'honneur de m'envoyer au mois d'avril dernier. Les louanges que vous me donnez m'ont inspiré de la jalousie, et en même temps de l'estime et de l'amitié pour l'auteur. Je souhaite, Monsieur, que vous veniez à Paris perfectionner l'heureux talent que la nature vous a donné. Je vous aimerais mieux avocat à Paris qu'à Rennes ; il faut de grands théâtres pour de grands talens, et la capitale est le séjour des gens de lettres. S'il m'était permis, Monsieur, d'oser joindre quelques conseils aux remercimens que je vous dois, je prendrais la liberté de vous prier de regarder la poésie comme un amusement qui ne doit pas vous dérober à des occupations plus utiles. Vous paraissez avoir un esprit aussi capable du solide que de l'agréable. Soyez sûr que si vous n'occupiez votre jeunesse que de l'étude des poëtes, vous vous en repentiriez dans un âge plus avancé.

avancé. Si vous avez une fortune digne de votre mérite, je vous conseille d'en jouir dans quelque place honorable ; et alors la poésie, l'éloquence, l'histoire et la philosophie feront vos délassemens. Si votre fortune est au-dessous de ce que vous méritez et de ce que je vous souhaite, songez à la rendre meilleure ; *primò vivere*, *deindè philosophari*. Vous serez surpris qu'un poëte vous écrive de ce style ; mais je n'estime la poésie qu'autant qu'elle est l'ornement de la raison. Je crois que vous la regardez avec les mêmes yeux. Au reste, Monsieur, si je suis jamais à portée de vous rendre quelque service dans ce pays-ci, je vous prie de ne me point épargner ; vous me trouverez toujours disposé à vous donner toutes les marques de l'estime et de la reconnaissance avec lesquelles je suis, etc.

1733.

LETTRE LXXX.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 1 juillet.

Je viens, mon cher ami, d'envoyer au très-diligent, mais très-fautif *Jore*, une vingt-cinquième lettre, qui contient une petite dispute que je prends la liberté d'avoir contre *Pascal*. Le projet est hardi, mais ce misanthrope chrétien, tout sublime qu'il est, n'est pour moi qu'un homme comme un autre quand il a tort ; et je crois qu'il a tort très-souvent. Ce n'est pas contre l'auteur des Provinciales que j'écris, c'est contre l'auteur des Pensées, où il me paraît qu'il attaque

1733. l'humanité beaucoup plus cruellement qu'il n'a attaqué les jésuites. Si tous les hommes vous ressemblaient, mon cher *Cideville*, M. *Pascal* n'eût point dit tant de mal de la nature humaine. Vous me la rendez respectable et aimable autant qu'il veut me la rendre odieuse. Je suis bien fâché contre ce dévot satirique de ce qu'il m'a empêché de retoucher mademoiselle *du Guesclin*, et d'achever mon opéra. Je ne sais s'il ne vaut pas mieux faire un bon opéra, bien mis en musique, que d'avoir raison contre *Pascal*. Je vous enverrai et tragédie et opéra, dès que tout cela sera au net. Vous aurez ensuite les pièces fugitives, *delicta juventutis meæ*, que vous avez demandées; mais il faudra auparavant les retoucher un peu, *quæ multa litura coërcuit*; car lorsque c'est pour vous qu'on travaille, il faut de bonne besogne.

Mais vous qui parlez, vous me devez une belle épître, et vous ne me l'envoyez point.

> *Cum publicas res ordinaris*
> *Cecropio repetes cothurno.*

Je vous plains bien de n'avoir pas encore de bonnes lettres de vétérance, de n'avoir pas vendu votre robe, et de n'être pas à Paris. La dernière lettre que je vous écrivis était toute faite pour un homme comme vous, qui se lève à quatre heures du matin pour les affaires des autres. Je ne vous y parlais que d'affaires et de précautions à prendre.

LETTRE LXXXI.

1733.

A M. DE CIDEVILLE.

3 juillet.

Je vous donne, mon cher ami, plus de ſoins que les plaideurs dont vous rapportez les affaires, et je me flatte que vous avez égard à mon bon droit contre M. *Paſcal.* J'examine ſcrupuleuſement mes petites remarques lorſque je relis les épreuves, et je me confirme de plus en plus dans l'opinion que les plus grands hommes ſont auſſi ſujets à ſe tromper que les plus bornés. Je penſe qu'il en eſt de la force de l'eſprit comme de celle du corps ; les plus robuſtes la perdent quelquefois, et les hommes les plus faibles donnent la main aux plus forts, quand ceux-ci ſont malades. Voilà pourquoi j'oſe attaquer *Paſcal.*

J'envoie à *Jore* la dernière épreuve des Lettres, avec une petite addition. En voyant le péril approcher, je commence un peu à trembler ; je commence à croire trop hardi ce qu'on ne trouvera à Londres que ſimple et ordinaire. J'ai quelques ſcrupules ſur deux ou trois lettres que je veux communiquer à ceux qui ſavent mieux que moi à quel point il faut reſpecter ici les impertinences ſcolaſtiques ; et ce ne ſera qu'après leur examen et leur déciſion que je haſarderai de faire paraître le livre. J'ai écrit déjà à *Thiriot* à Londres, d'en ſuſpendre la publication juſqu'à nouvel ordre. Il m'a envoyé la préface qu'il compte mettre au-devant de l'ouvrage ; il y aura

1733.

beaucoup de choses à réformer dans la préface comme dans mon livre, ainsi nous avons pour le moins un bon mois devant nous.

Hier, étant à la campagne, n'ayant ni tragédie ni opéra dans la tête, pendant que la bonne compagnie jouait aux cartes, je commençai une épître sur la calomnie, dédiée à une femme très-aimable et très-calomniée. Je veux vous envoyer cela bientôt, en retour de votre allégorie.

Le Pour et Contre, dont je vous ai parlé, n'est point de l'abbé *Desfontaines*; il est réellement du bénédictin défroqué, auteur de Cléveland et des Mémoires d'un homme de qualité. Je lui pardonne d'avoir dit un peu de mal de Zaïre, puisque vous en avez fait l'éloge.

Ne vous étonnez pas que je sache confondre
Un petit mal dans un grand bien.

J'ai grande envie de voir ce tome du Journal, où vous avez mis un monument de votre amitié. Je regarde d'ailleurs ce petit écrit de vous comme une lettre de ma maîtresse que l'on aura fait imprimer.

Je viens de recevoir une lettre du philosophe *Formont*; il n'est pas d'avis que j'argumente cette fois-ci contre *Pascal*, mais le livre était trop court; et d'ailleurs, si je déplais aux fous de jansénistes, j'aurai pour moi ces..... de révérends pères.

Sæpe premente Deo, fert Deus alter opem.
Vale, et amantem tui semper ama.

On répète à la comédie française une Pélopée de l'abbé *Pellegrin*, et aux italiens une comédie

intitulée, le temple du Goût, où votre serviteur est, dit-on, honnêtement drapé. Je veux faire une bibliothéque des petits ouvrages que l'on a faits contre moi, mais la bibliothéque serait trop mauvaise.

Il y a ici une haute-contre nommée *Jéliotte*, qui est étonnante. Notre petit *Tribon* est enterré de cette affaire-là. Pour mademoiselle *Pélissier*, elle se soutient encore, attendu que le chevalier de *Brassac* la.................. On dit que cela fait beaucoup de bien à la voix des femmes.

LETTRE LXXXII.

A M. BAINAST, à *Abbeville.*

Paris, 9 juillet.

J'AI senti assurément plus de joie, Monsieur, en lisant votre lettre, que vous n'en avez eu en lisant le Temple du Goût. Votre approbation est bien flatteuse pour moi, et votre amitié m'est encore plus sensible. Je vois avec un plaisir extrême que le temps a augmenté encore toutes les lumières de votre esprit, sans rien diminuer des sentimens de votre cœur. Quel saut nous avons fait, mon cher Monsieur, de chez madame *Alain*, dans le Temple du Goût ? Assurément cette dame *Alain* ne se doutait pas qu'il y eût pareille église au monde.

Vous me paraissez être très-initié aux mystères de ce temple ; mais croiriez-vous bien, Monsieur, qu'il y-a des schismes dans notre Eglise, et qu'on m'a regardé à Paris et à Versailles comme un

1733.

hérésiarque dangereux, qui a eu l'insolence d'écrire contre les apôtres *Voiture*, *Balzac*, *Pélisson*. On m'a reproché d'avoir osé dire que la chapelle de Versailles est trop longue et trop étroite, et enfin on m'a empêché de faire imprimer à Paris la véritable édition de ce petit ouvrage qu'on vient de publier en Hollande.

Ce que vous avez vu n'est qu'une petite esquisse, assez mal croquée, du tableau que j'ai fait un peu plus en grand. Je voudrais vous envoyer un exemplaire de la véritable édition d'Amsterdam, mais je n'ai pas encore eu le crédit d'en pouvoir faire venir pour moi. Dès qu'il m'en sera venu, je ne manquerai pas de vous en adresser un, avec un exemplaire d'une nouvelle édition de la Henriade, qui vient de paraître. Je vous avoue que la Henriade est mon fils bien-aimé; et que si vous avez quelques bontés pour lui, le père y sera bien sensible.

Adieu, mon cher camarade, mon ancien ami; je suis comblé de joie de ce que vous vous êtes souvenu de moi. Je vous embrasse de tout mon cœur, et suis bien véritablement, etc.

LETTRE LXXXIII.

A M. THIRIOT, *à Londres*.

Paris, le 14 juillet.

Je reçois, mon cher ami, votre lettre et votre préface. Je vous parlerai d'abord du petit livre dont vous êtes l'éditeur. Il m'avait paru plus convenable d'y ajouter des réflexions sur les Pen-

fées de M. *Pascal*, que d'y coudre une préface de tragédie. Je suis persuadé que ces critiques de M. *Pascal*, qui contiennent environ six feuilles d'impression, seront mieux reçues qu'une nouvelle édition du Temple du Goût. De plus, les libraires peuvent imprimer le Temple du Goût sans vous, au lieu qu'ils ne peuvent tenir que de vous la critique des Pensées de M. *Pascal*, petit ouvrage assez intéressant, et qui doit vous procurer encore du bénéfice, à proportion de la curiosité qu'une nation pensante doit avoir pour une entreprise aussi hardie que celle d'écrire contre un homme comme *Pascal*, que les petits esprits osent à peine examiner. C'est donc uniquement dans cette idée que j'ai revu cette petite critique, que je l'ai corrigée et que je la fais imprimer: j'en attends actuellement les deux dernières feuilles, et je vous enverrai le tout à l'instant que je l'aurai reçu. Je vous supplie donc de tout suspendre jusqu'à la réception de ce paquet, alors vous conformerez votre préface aux choses que contiendra votre volume; et si vous m'en croyez, vous garderez l'édition du Temple du Goût, pour le joindre à mes petites pièces fugitives, dans un an ou deux.

Je ne peux réserver l'impression de mon petit Anti-Pascal pour une seconde édition, parce que si l'on doit crier, j'aime bien mieux qu'on crie contre moi une fois que deux, et qu'après avoir parlé si hardiment dans mes Lettres anglaises, venir encore attaquer le défenseur de la religion et renouveler les plaintes des bigots, ce serait

1733.

s'expofer à deux perfécutions dont la dernière pourrait être d'autant plus dangereufe, que la première ne fera pas, fans doute, fans une défenfe expreffe d'écrire fur ces matières, comme on défendit à la comteffe de *Pimbèche* de plaider de fa vie.

Ma feconde raifon eft que ceux qui auraient acheté la première édition, qui fe vendra affez cher, feraient très-fâchés d'être obligés de l'acheter une feconde fois pour une petite augmentation ; et que les miférables infectes du Parnaffe ne manquéraient pas de dire que c'eft un artifice pour faire acheter deux fois le même livre bien cher.

Ma troifième raifon eft que la chofe eft faite, et qu'il faut en paffer par là.

A l'égard de la petite pièce des vers à mademoifelle *Sallé* (*), je penfe qu'il la faut facrifier auffi dans un ouvrage tel que celui-ci où les chofes philofophiques l'emportent de beaucoup fur celles d'agrément, et où la littérature n'eft traitée que comme un objet d'érudition : de plus, la petite épître à mademoifelle *Sallé*, ayant déjà été imprimée, pourquoi la donner encore dans un ouvrage qui n'eft pas fait pour elle ? Tenez-vous-en donc je vous en fupplie, aux Lettres et à l'Anti-Pafcal. Celà fera un livre d'une groffeur raifonnable, fans qu'il y ait rien de hors d'œuvre. Je vous prierai auffi, lorfque votre édition anti-pafcalienne fera faite, ce qui eft l'affaire de huit jours, d'en dire un petit mot dans votre préface. Je crois qu'il faudra que vous accourciffiez le commencement, et que

(*) Voyez volume d'Epîtres.

vous ne difiez pas que *mon ouvrage fera content de fa fortune, fi etc.* Je voudrais auffi moins d'affectation à louer les Anglais : fur-tout ne dites pas que *j'écrivis ces lettres pour tout le monde*, après avoir dit quatre lignes plus haut que je les ai faites pour vous : d'ailleurs, je fuis très-content de votre manière d'écrire, et auffi fatisfait de votre ftyle, que honteux de mériter fi peu vos éloges.

1733.

On joue à la comédie italienne le Temple du Goût. La malignité y fera aller le monde quelques jours, et la médiocrité de l'ouvrage le fera enfuite tomber de lui-même. Il eft d'un auteur inconnu, et corrigé par *Romagnefi*, auteur connu, et qui écrit comme il joue. Si *Ariftophane* a joué *Socrate*, je ne vois pas pourquoi je m'offenferais d'être barbouillé par *Romagnefi*. Les dérangemens que nos préparatifs pour une guerre prétendue font dans les fortunes des particuliers me feront plus de tort que les *Romagnefi* et les *Lélio* ne me feront de mal ; mais un peu de philofophie et votre amitié me font méprifer mes ennemis et mes pertes.

LETTRE LXXXIV.

A M. THIRIOT, *à Londres*.

Paris, 24 juillet.

Je ne fuis pas encore tout-à-fait logé. J'achevais mon nid, et j'ai bien peur d'en être chaffé pour jamais. Je fens de jour en jour, et par mes réflexions et par mes malheurs, que je ne fuis pas

1733.

fait pour habiter en France. Croiriez-vous bien que monsieur le garde des sceaux me persécute pour ce malheureux Temple du goût, comme on aurait poursuivi *Calvin* pour avoir abattu une partie du trône du pape? Je vois heureusement qu'on verse en Angleterre un peu de baume sur les blessures que me fait la France. Remerciez, je vous en prie, de ma part, l'auteur du Pour et Contre (*) des éloges dont il m'a honoré. Je suis bien aise qu'il flatte ma vanité, après avoir si souvent excité ma sensibilité par ses ouvrages. Cet homme-là était fait pour me faire éprouver tous les sentimens.

Vous me ferez le plus sensible plaisir du monde de retarder, autant que vous pourrez, la publication des Lettres anglaises. Je crains bien que, dans les circonstances présentes, elles ne me portent un fatal contre-coup. Il y a des temps où l'on fait tout impunément; il y en a d'autres où rien n'est innocent. Je suis actuellement dans le cas d'éprouver les rigueurs les plus injustes sur les sujets les plus frivoles. Peut-être dans deux mois d'ici je pourrai faire imprimer l'Alcoran. Je voudrais que toutes les criailleries, d'autant plus aigres qu'elles sont injustes, sur le Temple du Goût, fussent un peu calmées avant que les Lettres anglaises parussent. Donnez-moi le temps de me guérir pour me rebattre contre le public. A la bonne heure qu'elles soient imprimées en anglais; nous aurons le temps de recueillir les sentimens du public anglais, avant d'avoir fait paraître l'ouvrage en français. En ce cas, nous serons à temps de

(*) L'abbé *Prévost*.

faire des cartons, s'il est besoin, pour le bien de l'ouvrage, et de faire agir ici mes amis pour le bien de l'auteur. Sur-tout, mon cher *Thiriot*, ne manquez pas de mettre expressément dans la préface, que ces lettres vous ont été écrites, pour la plupart, en 1728. Vous ne direz que la vérité. La plupart furent en effet écrites vers ce temps-là, dans la maison de notre cher et vertueux ami *Fakener*. Vous pourrez ajouter que le manuscrit ayant couru et ayant été traduit, ayant même été imprimé en anglais, et étant près de l'être en français, vous avez été indispensablement obligé de faire imprimer l'original dont on avait déjà la copie anglaise.

1733.

Si cela ne me disculpe pas auprès de ceux qui veulent me faire du mal, j'en serai quitte pour prévenir leur injustice et leur mauvaise volonté par un exil volontaire, et je bénirai le jour qui me rapprochera de vous. Plût au Ciel que je pusse vivre avec mon cher *Thiriot* dans un pays libre ! Ma santé seule m'a retenu jusqu'ici à Paris.

Je vais faire transcrire pour vous l'opéra, Eriphyle, Adélaïde ; je vous enverrai aussi une épître sur la calomnie, adressée à madame *du Châtelet*. A propos d'épître, dites à M. *Pope* que je l'ai très-bien reconnu in his essay on man ; 'tis certainly his style, now and then there is some obscurity. But the whole is charming.

Je crois que vous verrez dans quelques mois le marquis *Maffei*, qui est le *Varron* et le *Sophocle* de Vérone. Vous serez bien content de son esprit et de la simplicité de ses mœurs. J'attends de vos nouvelles.

LETTRE LXXXV.

1733.

A M. DE FORMONT.

A Paris, vis-à-vis Saint-Gervais, ce 26 juillet.

Je compte, mon cher *Formont*, envoyer par *Jore*, à mes deux amis et à mes deux juges de Rouen, de gros ballots de vers de toute eſpèce; mais il faut, en attendant, que je prenne quelques leçons de proſe avec vous. Je ne crois pas que nos Lettres anglaiſes effraient ſitôt les cagots. Je ſuis bien aiſe de les tenir prêtes pour les lâcher quand cela ſera indiſpenſable; mais j'attendrai que les eſprits ſoient préparés à les recevoir, et je prendrai avec le public *faciles aditus et mollia fandi tempora.* Je vous prierai cependant de les relire. Je crois qu'après un mûr examen de notre part, vous taillerez bien de la beſogne à *Jore*, et qu'il nous faudra bien des cartons. Nous ſerons à peu-près du même avis ſur le fond des choſes. Il n'y aura que la forme à corriger: car, en vérité, mon cher métaphyſicien, y a-t-il un être raiſonnable qui, pour peu que ſon eſprit n'ait pas été corrompu dans ces révérendes petites-maiſons de théologie, puiſſe ſérieuſement s'élever contre M. *Locke?* Qui oſera dire qu'*il eſt impoſſible que la matière puiſſe penſer?*

Quoi, *Mallebranche*, ce ſublime fou, dira que nous ne ſommes sûrs de l'exiſtence des corps que par la foi, et il ne ſera pas permis de dire que nous ne ſommes sûrs de l'exiſtence des ſubſtances pures et ſpirituelles que par la foi! Ce qui a trompé

Descartes, *Mallebranche* et tous les autres sur ce point, c'est une chose réellement très-vraie; c'est que nous sommes beaucoup plus sûrs de la vérité de nos sentimens et de nos pensées, que de l'existence des objets extérieurs; mais parce que nous sommes sûrs que nous pensons, sommes-nous sûrs pour cela que nous sommes autre chose que matière pensante?

Je ne crois pas que le petit nombre de vrais philosophes qui, après tout, font seuls à la longue la réputation des ouvrages, me reprochent beaucoup d'avoir contredit *Pascal*. Ils verront au contraire combien je l'ai ménagé; et les gens circonspects me sauront bon gré d'avoir passé sous silence le chapitre des miracles et celui des prophéties, deux chapitres qui démontrent bien à quel point de faiblesse les plus grands génies peuvent arriver, quand la superstition a corrompu leur jugement. Quelle belle lumière que *Pascal*, éclipsée par l'obscurité des choses qu'il avait embrassées! En vérité, les prophéties qu'il cite ressemblent à JESUS-CHRIST comme au grand *Thomas*; et cependant, à la faveur de la vaine apparence d'un sens forcé, un génie tel que lui prend toutes ces vessies pour des lanternes.

O mentes hominum, ô quantum est in rebus inane!

Et moi plus *inanis* cent fois que tout cela, d'avoir hasardé le repos de ma vie pour la frivole satisfaction de dire des vérités à des hommes qui n'en sont pas dignes. Que vous êtes sage, mon cher *Formont*! Vous cultivez en paix vos connaissances. Accoutumé à vos richesses, vous ne vous embarrassez pas de les faire remarquer;

1733. et moi je suis comme un enfant qui va montrer à tout le monde les hochets qu'on lui a donnés. Il ferait bien plus sage, sans doute, de réprimer la demangeaison d'écrire, qu'il n'est même honorable d'écrire bien. Heureux qui ne vit que pour ses amis; malheureux qui ne vit que pour le public! Après toutes ces belles et inutiles réflexions, je vous prie ou vous, ou notre ami *Cideville* de serrer sous vingt clefs, ce magasin de scandale que *Jore* vient d'imprimer, et qu'il n'en soit pas fait mention jusqu'à ce qu'on puisse scandaliser les gens impunément.

Voilà une Pélopée de l'abbé *Pellegrin* qui réussit. *O tempora! ô mores!* et cependant les bénédictins impriment toujours de gros *in-folio* avec les preuves. Nous sommes inondés de mauvais vers et de gros livres inutiles. Mon cher *Formont*, croyez-moi, j'aime mieux deux ou trois conversations avec vous que la bibliothéque de Sainte-Geneviève. Adieu; aimez-moi, écrivez-moi souvent; vous n'avez rien à faire.

LETTRE LXXXVI.

A M. DE CIDEVILLE.

26 juillet.

J'AURAIS dû répondre plutôt, mon cher ami, à votre charmante lettre dans laquelle vous me parlez avec tant de prudence, d'amitié et d'esprit. Il y a des temps où l'on peut impunément faire les choses les plus hardies; il y en a d'autres

où ce qu'il y a de plus simple et de plus innocent devient dangereux et criminel. Y a-t-il rien de plus fort que les Lettres persanes ? Y a-t-il un livre où l'on ait traité le gouvernement et la religion avec moins de ménagement ? Ce livre, cependant, n'a produit autre chose que de faire entrer son auteur dans la troupe nommée académie française. *Saint-Evremont* a passé sa vie dans l'exil pour une lettre qui n'était qu'une simple plaisanterie. *La Fontaine* a vécu paisiblement sous un gouvernement cagot. Il est mort, à la vérité, comme un sot, mais au moins dans les bras de ses amis. *Ovide* a été exilé et est mort chez des Scythes. Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. Je tâcherai de vivre à Paris comme *la Fontaine*, de mourir moins sottement que lui, et de n'être point exilé comme *Ovide*.

Je ne veux pas assurément, pour trois ou quatre feuilles d'impression, me mettre hors de portée de vivre avec mon cher *Cideville*. Je sacrifierais tous mes ouvrages pour passer mes jours avec lui. La réputation est une fumée, l'amitié est le seul plaisir solide.

Je n'ai pas un moment, mon cher ami. Je suis circonvenu d'affaires, d'ouvriers, d'embarras et de maladies. Je ne suis pas encore fixé dans mon petit ménage ; c'est ce qui fait que je vous écris en courant. J'embrasse notre philosophe *Formont*.

Adieu ; je ne sais pas encore si *Linant* sera un grand poëte, mais je crois qu'il sera un très-honnête et très-aimable homme.

1733.

LETTRE LXXXVII.

A M. THIRIOT.

Ce 28 juillet.

Je reçois, ce mardi 28 juillet, votre lettre du 23. Premièrement je me brouille avec vous à jamais, et vous m'outragez cruellement si vous me cachez ceux qui vous ont pu mander l'impertinente calomnie dont vous parlez. Je ne veux pas assurément leur faire de reproche; je veux seulement les désabuser. Il y va de mon honneur, et il est du vôtre de me dire à qui je dois m'adresser pour détruire ces lâches et infames faussetés. (*)

Je n'ai point vu le garde des sceaux, mais j'apprends dans l'instant qu'il a écrit au premier président de Rouen, dans la fausse supposition que les Lettres anglaises s'impriment à Rouen. Je suis menacé cruellement de tous les côtés. Si vous m'aimez, mon cher *Thiriot*, vous reculerez tant que vous pourrez l'édition française. Je suis perdu si elle paraît à présent. Ne rompez pas pour cela vos marchés; au contraire, faites-les meilleurs, et tirez quelque profit de mon ouvrage. Je vous jure que c'en est pour moi la plus flatteuse récompense. A l'égard du Temple du Goût, dites de ma part, mon cher ami, au tendre et passionné auteur de Manon Lescaut, que je suis de votre avis et du sien sur les retranchemens faits au Temple du Goût. Ah! mon ami, mériterais-je votre estime, si j'avais, de gaieté de cœur, retranché mademoi-

(*) Voyez la lettre du 5 auguste.

selle

ſelle *le Couvreur* et mon cher *Maiſons?* Non, ce n'eſt aſſurément que malgré moi que j'avais ſacrifié des ſentimens qui me feront toujours ſi chers. Ce n'était que pour obéir aux ordres du miniſtère; et après avoir obéi, après avoir gâté en cela mon ouvrage, on en a ſuſpendu l'édition à Paris; et pour comble d'ignominie, on a permis dans le même temps que l'on jouât, chez les farceurs italiens, une critique de mon ouvrage que le public a vue par malignité, et qu'il a mépriſée par juſtice. Ce n'eſt pas tout; je ne ſuis pas ſûr de ma liberté; on me perſécute; on me fait tout craindre, et pourquoi? pour un ouvrage innocent qui, un jour, ſera regardé aſſurément d'un œil bien différent. On me rendra un jour juſtice, mais je ſerai mort, et j'aurai été accablé pendant ma vie dans un pays où je ſuis peut-être, de tous les gens de lettres qui paraiſſent depuis quelques années, le ſeul qui mette quelque preſcription à la barbarie.

1733.

Adieu, mon cher ami. C'eſt bien à préſent que je dois dire,

Frange, miſer, calamos, vigilataque carmina dele.

LETTRE LXXXVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Mardi au ſoir, 28 juillet.

Je reçois votre lettre, charmant ami; j'avais déja pris mes précautions pour l'Angleterre où tout doit être retardé. Je comptais que l'édition de Rouen était toute entière entre vos mains et en

celles de *Formont*. Il y a deux jours que j'attends *Jore* à tous momens ; il eſt à Paris, à ce que je viens d'apprendre ; mais il n'a point couché cette nuit chez lui, et je ne l'ai point vu. J'ai bien peur qu'il n'ait couché

Dans cet affreux château, palais de la vengeance,
Qui renferme ſouvent le crime et l'innocence.

Cela eſt très-vraiſemblable. Cet étourdi-là devait bien au moins débarquer chez moi, je lui aurais dit de quoi il eſt queſtion. S'il eſt où vous ſavez, il faudra que je déguerpiſſe, attendu que je n'aime pas les confrontations, et que j'ai de l'averſion pour les châteaux. Mandez-moi, mon cher ami, ce qu'eſt devenu le ſcandaleux magaſin, et ſi vous ſavez quelques nouvelles du premier préſident et de *Desforges*. Ecrivez toujours à l'adreſſe ordinaire.

Je vais gronder notre *Linant*; mais en vérité, c'eſt l'homme du monde le moins propre à faire raccommoder un éventail. Dieu veuille qu'il ſe tire heureuſement du très-beau ſujet que je lui ai donné. J'ai eu beaucoup de peine à le détacher de ſon Sabinus qui ſortait de ſa grotte pour venir ſe faire pendre à Rome. J'ai imaginé une fable bien plus intéreſſante à mon gré, et bien plus théâtrale, en ce qu'elle ouvre un champ bien plus vaſte aux combats des paſſions. Je crois qu'il vous aura envoyé le plan ; du moins il m'a dit qu'il n'y manquerait pas. Il vous doit, comme moi, un compte exact de ſes penſées, et nous diſputons tous deux à qui penſe le plus tendrement pour vous.

LETTRE LXXXIX.

1733.

A M. DE CIDEVILLE.

2 auguste.

Vous m'avez cru peut-être embaſtillé, mon cher ami. J'étais bien pis ; j'étais malade et je le ſuis encore. Il n'y a que vous dans le monde à qui je puiſſe écrire dans l'état où je ſuis.

Je vais me rendre tout entier à mon Adélaïde, dès que j'aurai un rayon de ſanté. Je n'oſe vous envoyer mon épître à *Emilie* ſur la calomnie, parce qu'*Emilie* me l'a défendu ; et que ſi vous m'aviez défendu quelque choſe, je vous obéirais aſſurément. Je lui demanderai la permiſſion de faire une exception pour vous. Si elle vous connaiſſait, elle vous enverrait l'épître écrite de ſa main ; elle verrait bien que vous n'êtes pas fait pour être compris dans les règles générales ; elle penſerait ſur vous comme moi.

Vous ſavez qu'on a imprimé le Temple du Goût en Hollande, de la nouvelle fabrique. Il y a quelques pierres du premier édifice que je regrette beaucoup ; et un jour je compte bien faire de ces deux bâtimens, un Temple régulier qu'on imprimera à la tête de mes petites pièces fugitives, leſquelles, par parenthèſe, je fais actuellement tranſcrire pour vous et pour *Formont*. Je les corrige à meſure ; mais je regrette de mettre moins de temps à les corriger, que mon copiſte à les écrire.

Paris eſt inondé d'ouvrages pour et contre le Temple, mais il n'y a eu rien de paſſable. Notre

1733. abbé fait ſur cela un petit ouvrage qui vaudra mieux que tout le reſte, et qui, je crois, fera beaucoup d'honneur à ſon cœur et à ſon eſprit. Nous allons le faire copier pour vous l'envoyer; car l'abbé et moi nous vous devons, mon cher *Cideville*, les prémices de tout ce que nous feſons. Il eſt bien mal logé chez moi; mais, d'ailleurs, je me flatte qu'il ne ſe repentira pas de m'avoir préféré au collége. Il va inceſſamment vous faire une tragédie; il bégaye comme l'abbé *Pellégrin*; il n'a guère plus de culottes, et il eſt abbé comme lui; mais il faut croire qu'il ſera meilleur poëte.

Dites donc à notre philoſophe *Formont* qu'il m'envoye quelque leçon de philoſophie de ſa main. Et votre allégorie? Adieu; je vous embraſſe.

LETTRE XC.

A M. THIRIOT.

Ce 5 auguſte.

Je vous regarderais comme l'homme du monde le plus barbare et le plus incapable d'humanité, ſi je ne ſavais que vous êtes le plus faible. Je ſuis réduit à la dure néceſſité ou de penſer que vous avez voulu ſéparer votre cauſe de la mienne, et vous faire un mérite de me manquer, en prenant pour prétexte la fable dont vous me parlez; ou que vous avez eu la miſérable faibleſſe de la croire.

Eſt-il poſſible qu'après vingt années d'une amitié telle que je l'ai eue pour vous, et dans les circonſtances où je ſuis, vous avez pu penſer que je ſois capable d'avoir dit la ſotiſe lâche et abſurde que

vous m'imputez. Moi, avoir dit que vous m'avez *volé mon manuſcrit !* Avez-vous eu aſſez de faibleſſe pour le croire ? monſieur le garde des ſceaux, M. *Rouillé*, M. *Hérault*, M. *Palu*, monſieur le cardinal ont mes lettres qui prouvent le contraire, et qui font bien foi que ſi vous vous êtes chargé de l'édition de ce livre, ç'a été de mon conſentement. J'ai dit, j'ai écrit que je vous en avais chargé moi-même. Il eſt vrai que lorſque les calomniateurs ont oſé dire que j'avais fait imprimer ce livre à Londres pour en tirer beaucoup d'argent, mes amis ont répondu qu'il n'y avait pas eu plus de cent louis de profit, et que je vous l'avais entièrement abandonné pour la peine que vous deviez prendre de cette édition (ſi mal faite). Parlez à M. *Rouillé*, parlez à M. *Hérault*, à M. d'*Argental*, à tous ceux qui ſont au fait de cette affaire, et vous verrez combien l'imputation d'avoir dit que *vous m'aviez volé mon manuſcrit*, eſt une calomnie indigne. Mais je veux que des perſonnes de conſidération, trompées, je ne ſais comment, aient pu vous avoir fait un rapport auſſi faux et auſſi indigne, n'était-il pas du devoir de l'amitié de m'écrire ſur le champ pour vous en éclaircir ? Vous me deviez bien au moins cette reconnaiſſance ; vous deviez cet éclairciſſement à vingt années d'une liaiſon étroite, à votre honneur et au mien. Deux vieux amis qui ſe brouillent, ſe déshonorent ; et vous qui deviez aller au-devant de ces lâches ſoupçons par tant de raiſons, vous qui diſiez que vous veniez à Paris pour me voir, vous qui, après tout, avez ſeul eu quelque avantage d'une affaire qui m'a rendu le plus

1733. malheureux homme du monde, vous êtes un mois sans m'écrire, et vous oubliez assez tous les devoirs pour parler de moi d'une manière désagréable. Je vous avoue que si quelque chose m'a touché dans mon malheur, c'est un procédé si étrange. Je ne serais pas étonné que la même paresse et que la même légéreté de caractère qui vous a fait à Londres négliger la révision même de cette édition, qui vous a empêché de m'envoyer les journaux et de me donner les avis nécessaires, vous eût empêché aussi de m'écrire depuis que vous êtes à Paris; mais pousser ce procédé jusqu'à faire gloire d'être mal avec moi, voilà ce que je ne peux croire. Je veux donner un démenti à ceux qui le disent, comme je le donne à ceux qui m'ont calomnié sur votre compte. Si jamais nous avons dû être unis, c'est dans un temps où une affaire qui nous est en partie commune, a fait ma perte. Il est de votre honneur d'être mon ami, et mon cœur s'accorde en cela avec votre devoir. Je n'ai fait aucune prière au ministère, mais j'en fais à l'amitié. Je fais plus de cas de la vertu que des puissances, et je mérite que vous m'aimiez, que vous rougissiez de votre procédé, et que vous me défendiez contre la calomnie qui ose m'attaquer jusque dans vous-même.

LETTRE XCI.

1733.

A M. DE CIDEVILLE.

15 septembre.

Eh bien, mon cher ami, vous n'avez donc encore ni opéra, ni Adélaïde, ni petites pièces fugitives; et vous ne m'avez point envoyé votre allégorie, et *Linant* m'a quitté sans avoir achevé une scène de sa tragédie.

Jore devrait être déjà parti avec un ballot de vers de ma part; mais le pauvre diable est actuellement caché dans un galetas, espérant peu en DIEU et craignant fort les exempts. Un nommé *Vanneroux*, la terreur des jansénistes, et aussi renommé que *Desgrets*, est parti pour aller fureter dans Rouen, et pour voir si *Jore* n'aurait point imprimé certaines Lettres anglaises, que l'on croit ici un ouvrage du malin. *Jore* jure qu'il est innocent, qu'il ne sait ce que c'est que tout cela, et qu'on ne trouvera rien. Je ne sais pas si je le verrai avant le départ clandestin qu'il médite pour revenir voir sa très-chère patrie. Je vous prie, quand vous le reverrez, de lui recommander extrêmement la crainte du garde des sceaux et de *Vanneroux*. S'il fait paraître un seul exemplaire de cet ouvrage, assurément il sera perdu, lui et toute sa famille. Qu'il ne se hâte point; le temps amène tout. Il est convaincu de ce qu'il doit faire; mais ce n'est pas assez d'avoir la foi, si vous ne le confirmez dans la pratique des bonnes œuvres.

J'ai vu enfin la présidente de *Bernières*. Est-il

1733. possible que nous ayons dit adieu pour toujours à la Rivière-Bourdet ? Qu'il ferait doux de nous y revoir ! Ne pourrions-nous point mettre le président dans un couvent, et venir manger ses canetons chez lui ?

Je reste constamment dans mon hermitage, vis-à-vis Saint-Gervais, où je mène une vie philosophique, troublée quelquefois par des coliques et par la sainte inquisition qui est à présent sur la littérature. Il est triste de souffrir, mais il est plus dur encore de ne pouvoir penser avec une honnête liberté, et que le plus beau privilége de l'humanité nous soit ravi : *fari quæ sentiat.* La vie d'un homme de lettres est la liberté. Pourquoi faut-il subir les rigueurs de l'esclavage dans le plus aimable pays de l'univers, que l'on ne peut quitter, et dans lequel il est si dangereux de vivre ?

Thiriot jouit en paix à Londres du fruit de mes travaux ; et moi je suis en transes à Paris : *laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.* Il n'y a guère de semaines où je ne reçoive des lettres des pays étrangers, par lesquelles on m'invite à quitter la France. J'envie souvent à *Descartes* sa solitude d'Egmont, quoique je ne lui envie point ses tourbillons et sa métaphysique. Mais enfin je finirai par renoncer ou à mon pays, ou à la passion de penser tout haut. C'est le parti le plus sage. Il ne faut songer qu'à vivre avec soi-même et avec ses amis, et non à s'établir une seconde existence très-chimérique dans l'esprit des autres hommes. Le bonheur ou le malheur est réel, et la réputation n'est qu'un songe. Si

Si j'avais le bonheur de vivre avec un ami comme vous, je ne fouhaiterais plus rien; mais loin de vous, il faut que je me confole en travaillant; et quand un ouvrage eft fait, on a la rage de le montrer au public. Que tout cela n'empêche point *Linant* de nous faire une bonne tragédie, que je mette mes armes entre fes mains: *oportet illum crefcere, me autem minui.*

1733.

Adieu, charmant ami.

LETTRE XCII.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 26 feptembre.

J'AIME fort *Linant* pour vous et pour lui; mais, à parler férieufement, il n'eft pas bien fûr encore qu'il ait un de ces talens marqués, fans qui la poéfie eft un bien méchant métier; il ferait bien malheureux s'il n'avait qu'un peu de génie avec beaucoup de pareffe. Exhortez-le à travailler et à s'inftruire des chofes qui pourront lui être utiles, quelque parti qu'il embraffe. Il voulait être précepteur, et à peine fait-il le latin. Si vous l'aimez, mon cher *Cideville*, prenez garde de gâter, par trop de louanges et de careffes, un jeune homme qui, parmi fes befoins doit compter le befoin qu'il a de travailler beaucoup, et de mettre à profit un temps qu'il ne retrouvera plus. S'il avait du bien, je lui donnerais d'autres confeils, ou plutôt, je ne lui en donnerais point du tout; mais il y a une différence fi immenfe entre celui qui a

1733.

sa fortune toute faite et celui qui la doit faire, que ce ne sont pas deux créatures de la même espèce.

Vale, amice.

LETTRE XCIII.

A M. BERGER.

Octobre.

Je suis très-fâché, Monsieur, que vous ayez connu comme moi le prix de la santé par les maladies. Je ne suis point de ces malheureux qui aiment à avoir des compagnons. Comptez que le plaisir est le meilleur des remèdes. J'attends de grands soulagemens de celui que me feront vos lettres. Y a-t-il quelque chose de nouveau sur le Parnasse, qui mérite d'être connu par vous? Comment va l'opéra de *Rameau* (18)? Soyez

(18) Hyppolite et Aricie. L'Abbé *Pellegrin*, auteur du Poëme, se défiant des talens du musicien, en avait exigé une obligation de 500 liv., en cas de non succès; mais à la première répétition il courut embrasser *Rameau*, et déchira le billet, en s'écriant qu'un tel musicien n'avait pas besoin de caution. *Rameau* n'était alors connu que par quelques motets, des cantates, des pièces de clavecin, et par son traité de l'harmonie. M. de *Voltaire*, plus pénétrant que *Pellegrin*, avait donné à *Rameau* sa tragédie de Samson, en 1732. Leurs ennemis en firent défendre la représentation, sous prétexte que le sujet était sacré, quoiqu'on eût donné à l'opéra Jephté, aux français Athalie, et qu'on eût permis à *Romagnesi* de travestir en arlequinade ce même sujet au théâtre italien. On verra dans les années suivantes que M. de *Voltaire* espéra long-temps d'obtenir justice; mais ce fut en vain. *Rameau* alors employa une grande partie de la musique de Samson dans l'acte des Incas et dans Zoroastre,

donc un peu avec votre ancien ami le nouvellifte des arts et des plaifirs, et comptez fur les mêmes fentimens que j'ai toujours eus pour vous.

1733.

LETTRE XCIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 14 octobre.

. . . .

Mais quand pourrai-je donc, mon très-cher ami, vous être auffi utile à Paris que vous me l'êtes à Rouen? Vous paffez douze mois de l'année à me rendre des fervices; vous m'écrivez de plus des vers charmans, et je fuis comme une bégueule qui me laiffe aimer. Non, mon cher *Cideville*, je ne fuis pas fi bégueule; je vous aime de tout mon cœur, je travaille pour vous, j'ai retouché deux actes d'Adélaïde, je raccommode mon opéra tous les jours, et le tout pour vous plaire, car vous me valez tout un public:

C'eft à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.

A l'égard de ma perfonne, à laquelle vous daignez vous intéreffer avec tant de bonté, je fuis obligé de vous dire en confcience que je ne fuis pas fi malheureux que vous le penfez. Je crois vous avoir déjà dit en vers d'*Horace*:

Non tumidis agimur velis aquilone fecundo;
Non tamen adverfis ætatem ducimus auftris,
Viribus, ingenio, fpecie, virtute, loco, re
Extremi primorum, extremis ufque priores.

Mais voilà mon seul embarras, et ma petite
1733. santé est mon seul malheur. Je tâche de mener
une vie conforme à l'état où je me trouve, sans
passions désagréables, sans ambition, sans envie,
avec beaucoup de connaissances, peu d'amis, et
beaucoup de goûts. En vérité, je suis plus heureux
que je ne mérite.

Mon cœur même à l'amour quelquefois s'abandonne;
J'ai bien peu de tempérament;
Mais ma maîtresse me pardonne,
Et je l'aime plus tendrement.

Adieu, je vous embrasse. *Linant* vous écrit.
Il n'y a rien de nouveau encore ; on ne sait si les
Français ont passé le Rhin, ni si les Russes ont
passé la Vistule. Jamais les fleuves n'ont été si
difficiles à traverser que cette année.

LETTRE XCV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 27 octobre.

AUJOURD'HUI est parti par le coche certaine
Adélaïde du Guesclin, qui va trouver l'intime
ami de son père, avec des sentimens fort tendres,
beaucoup de modestie et quelquefois de l'orgueil;
de temps en temps des vers frappés, mais quelquefois
d'assez faibles. Elle espère que l'élégant,
le tendre, l'harmonieux *Cideville* lui dira tous
ses défauts, et elle fera tout ce qu'elle pourra pour
s'en corriger.

Moi, père d'Adélaïde, je me meurs de regret de
ne pouvoir venir vous entretenir sur tout cela.

Parve, sed invideo, sine me, liber, ibis ad illum :
Ad illum qui absens et præsens mihi semper erit carissimus.

J'attends votre allégorie ; il me faut de temps en temps de quoi supporter votre absence ; je parle souvent de vous avec *Linant*. Vous faites cent fois plus de besogne que lui. Les occupations continuelles de votre charge, loin de rebuter votre muse, l'encouragent et l'animent ; vous sortez du temple de *Thémis* comme de celui d'*Apollon*. Je ne sais pas encore quel fruit *Linant* aura tiré de votre société et de vos conseils, mais je n'ai encore rien vu de lui. Il y a deux ans que je lui ai fait donner son entrée à la comédie, sur la parole qu'il ferait une pièce. Je lui ai enfin fourni un sujet au lieu de son Sabinus, qui n'était point du tout théâtral. Il n'a pas seulement mis par écrit le plan que je lui ai donné. Je le plains fort s'il ne travaille pas, car il me semble qu'étant un peu fier et très-gueux, si avec cela il est paresseux et ignorant, il ne doit espérer qu'un avenir bien misérable. Il a eu le malheur de se brouiller chez moi avec toute la maison ; cela met, malgré que j'en aye, bien du désagrément dans sa vie. Celui qui se mêle de mes petites affaires, et sa femme s'étaient plaints souvent de lui. Je les avais raccommodés ; les voilà cette fois-ci brouillés sans apparence de retour. Cela me fâche d'autant plus que *Linant* en souffre, et que, malgré toutes mes attentions, je ne peux empêcher mille petits désagrémens que des gens, qui ne sont pas tout-à-fait mes domestiques, sont à portée

1733. de lui faire essuyer sans que j'en sache rien. Je vous rends compte de ces petits détails parce que je l'aime et que vous l'aimez. Je suis persuadé que vous aurez la bonté de lui donner des conseils dont il profitera. J'ai bien peur que jusqu'ici vous ne lui ayez donné que de l'amour-propre.

Personne n'est plus persuadé que moi que tous les hommes sont égaux, mais avec cette maxime on court risque de mourir de faim si on ne travaille pas; et il lui sera tout au plus permis de se croire au-dessus de son état, quand il aura fait quelque chose de bon. Mais jusque-là il doit songer qu'il est jeune et qu'il a besoin de travail; je ne lui dis pas le quart de tout cela, parce que j'aurais l'air d'abuser du peu de bien que je lui fais, ou de prendre le parti de ceux avec lesquels il s'est brouillé assez mal à propos. Encore une fois, pardonnez ces détails à la confiance que j'ai en vous, et à l'envie d'être utile à un homme que vous m'avez recommandé.

LETTRE XCVI.

A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris, le 3 novembre.

Vous m'avez écrit, Monsieur, en arrivant, et je me suis bien douté que vous n'auriez pas demeuré huit jours dans ce pays-là que vous n'écrirez plus qu'à vos maîtresses. Je vous fais mon compliment sur le mariage de monsieur votre frère; mais j'aimerais encore mieux vous voir sacrer que de lui voir donner la bénédiction nuptiale.

On s'eſt très-ſouvent repenti du ſacrement de mariage ; et jamais de l'onction épiſcopale. 1733.

Les petits vers ſur le mariage de M. de *Sade* ne ſont bons que pour votre trinité indulgente (19) ; je vous deſtinais des vers un peu plus ampoulés : c'eſt une nouvelle édition de la Henriade. J'ai remis entre les mains de M. de *Malijac* un petit paquet contenant une Henriade pour vous et une pour M. de *Caumont*. Je vous remercie de tout mon cœur de m'avoir procuré l'honneur et l'agrément de ſon commerce ; mais c'eſt à lui que je dois à préſent m'adreſſer pour ne pas perdre le vôtre. Il ſemble que vous ayez voulu vous défaire de moi pour me donner à M. de *Caumont*, comme on donne ſa vieille maîtreſſe à ſon ami. Je veux lui plaire, mais je vous ferai toujours des coquetteries. Je n'ai pu lui envoyer les Lettres en anglais, parce que je n'en ai qu'un exemplaire, ni en français, parce que je ne veux point être brûlé ſitôt.

Comment ! M. de *Caumont* ſait auſſi l'anglais ! Vous devriez bien l'apprendre. Vous l'apprendrez ſurement, car madame *du Châtelet* l'a appris en quinze jours. Elle traduit déjà tout courant : elle n'a eu que cinq leçons d'un maître irlandais. En vérité madame *du Châtelet* eſt un prodige, et on eſt bien neuf à votre cour.

Voulez-vous des nouvelles ? le fort de Kehl vient d'être pris ; la flotte d'Alicante eſt en Sicile ; et tandis qu'on coupe les deux ailes de l'aigle impériale en Italie et en Allemagne, le roi *Stanislas*

(19) Ils étaient trois frères. Voyez les Poéſies mêlées, vol. de *Contes*, etc.

1733. eſt plus empêché que jamais. Une grande moitié de ſa petite armée l'a abandonné pour aller recevoir une paye plus forte de l'électeur-roi.

Cependant, le roi de Pruſſe ſe fait faire la cour par tout le monde, et ne ſe déclare encore pour perſonne. Les Hollandais veulent être neutres, et vendre librement leur poivre et leur cannelle. Les Anglais voudraient ſecourir l'empereur, et ils le feront trop tard.

Voilà la ſituation préſente de l'Europe ; mais à Paris on ne ſonge point à tout cela. On ne parle que du roſſignol que chante mademoiſelle *Petit-Pas*, (*) et du procès qu'a *Bernard* avec *Servandoni* pour le payement de ſes impertinentes magnificences.

Adieu ; quand vous ſerez las de toute autre choſe, ſouvenez-vous que *Voltaire* eſt à vous toute ſa vie avec le dévouement le plus tendre et le plus inviolable.

LETTRE XCVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 6 novembre.

AIMABLE ami, aimable critique, aimable poëte, en vous remerciant tendrement de votre allégorie. Elle eſt pleine de très-beaux vers, pleine de ſens et d'harmonie ; mon cœur, mon eſprit, mes oreilles vous ont la dernière obligation. Je me ſuis ren-

(*) Dans l'opéra d'Hypolite et Aricie.

contré avec vous dans un vers que peut-être vous n'aurez point encore vu dans ma tragédie :

Toutes les paſſions ſont en moi des fureurs.

Voici l'endroit tel que je l'ai corrigé en entier. C'eſt *Vendôme* qui parle à *Adélaïde*, au ſecond acte.

Pardonne à ma fureur, toi ſeule en es la cauſe.
Ce que j'ai fait pour toi ſans doute eſt peu de choſe ;
Non, tu ne me dois rien : dans tes fers arrêté,
J'attends tout de toi ſeule, et n'ai rien mérité.
Te ſervir en eſclave eſt ma grandeur ſuprême,
C'eſt moi qui te dois tout puiſque c'eſt moi qui t'aime.
Tyran que j'idolâtre et que rien ne fléchit,
Cruel objet des pleurs dont mon orgueil rougit,
Oui, tu tiens dans tes mains les deſtins de ma vie,
Mes ſentimens, ma gloire, et mon ignominie.
Ne fais point ſuccéder ma haine à mes douleurs,
Toutes les paſſions ſont en moi des fureurs.
Dans mes ſoumiſſions, crains-moi, crains ma colère, etc.

Il y a encore bien d'autres endroits changés, et bien des corrections envoyées aux comédiens depuis que je vous ai fait tenir la pièce. Pour le fond, il eſt toujours le même, on ne peut élever de nouveaux fondemens comme on peut changer une anti-chambre et un cabinet, et toutes les beautés de détail ſont des ornemens preſque perdus au théâtre. Le ſuccès eſt dans le ſujet même. Si le ſujet n'eſt pas intéreſſant, les vers de *Virgile* et de *Racine*, les éclairs et les raiſonnemens de *Corneille*, ne feraient pas réuſſir l'ouvrage. Tous mes amis m'aſſurent que la pièce eſt touchante, mais je conſulterai toujours votre cœur et votre eſprit de préférence à tout le monde.

1733. C'eſt à eux à me parler ; il n'y a point de vérité qui puiſſe déplaire quand c'eſt vous qui la dites.

Souffrez auſſi, mon cher ami, que je vous diſe avec cette même franchiſe que j'attends de vous, que je ne ſuis pas auſſi content du fond de votre allégorie et de la tiſſure de l'ouvrage, que je le ſuis des beaux vers qui y ſont répandus. Votre but eſt de prouver qu'on ſe trouve bien dans la vieilleſſe d'avoir fait proviſion dans ſon printemps, et qu'il faut à vingt ans ſonger à habiller l'homme de cinquante. La longue deſcription des âges de l'homme eſt donc inutile à ce but. Pourquoi étendre en tant de vers ce qu'*Horace* et *Deſpréaux* ont dit en dix ou douze lignes connues de tout le monde? Mais, direz-vous, je préſente cette idée ſous des images neuves. A cela je vous répondrai que cette image n'eſt ni naturelle, ni aimable, ni vraiſemblable. Pourquoi cette montagne? Pourquoi fera-t-il plus chaud au milieu qu'au bas? Pourquoi différens climats dans une montagne? Pourquoi ſe trouve-t-on tout d'un coup au ſommet? Une allégorie ne doit point être recherchée, tout s'y doit préſenter de ſoi-même, rien ne doit y être étranger. Enfin, quand cette allégorie ferait juſte, et que vous en auriez retranché les longueurs, il reſterait encore de quoi dire, *non erat his locus*.

Votre ouvrage ferait, je crois, charmant, ſi vous vous renfermiez dans votre première idée; car de quoi s'agit-il? de faire voir l'uſage et l'abus du temps. Préſentez-moi une déeſſe à qui tous les vieillards s'adreſſent pour avoir une vieilleſſe

heureuse ; alors chaque sexagénaire vient exposer ce qu'il a fait dans sa vie, et leurs dernières années sont condamnées aux remords ou à l'ennui. Mais ceux qui ont cultivé leur esprit, comme mon cher *Cideville*, jouissent des biens acquis dans leur jeunesse, et sont heureux et honorés. Voilà un champ assez vaste ; mais tout ce qui sort de ce sujet est une morale hors d'œuvre. Votre montagne est une longue préface, une digression qui absorbe le fonds de la chose. N'ayez simplement que votre sujet devant les yeux, et votre ouvrage deviendra un chef-d'œuvre.

1733.

Pour m'encourager à vous oser parler ainsi, envoyez-moi une bonne critique d'*Adélaïde* ; mais sur-tout ne gâtez point *Linant*. Je ne suis pas trop content de lui. Il est nourri, logé, chauffé, blanchi, vêtu, et je sais qu'il a dit que je lui avais fait manquer un beau poste de précepteur, pour l'attirer chez moi. Je ne l'ai cependant pris qu'à votre considération, et après que la dignité de précepteur lui a été refusée. Il ne travaille point, il ne fait rien, il se couche à sept heures du soir pour se lever à midi. Encouragez-le et grondez-le en général. Si vous le traitez en homme du monde, vous le perdrez. Adieu.

1733.

LETTRE XCVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 15 novembre.

VOYEZ, mon cher ami, combien je suis doci
Je suis entièrement de votre avis sur les louan
que vous donnez à notre *Adélaïde*. J'avais pe
qu'il ne parût un peu de coquetterie dans ma
moiselle *du Guesclin*; mais puisque vous, qui ê
expert en cette science, ne vous êtes pas aper
de ce défaut, il y a apparence qu'il n'*existe* pa
Mais vous me donnez autant de scrupule sur
reste que de confiance sur les choses que *vous* ap
prouvez.

Je conviens avec vous que *Nemours* n'est pas
beaucoup près si grand, si intéressant, si occu
pant le théâtre que son emporté de frère. Je suis
encore bien heureux qu'on puisse aimer un pe
Nemours après que le *Vendôme* a saisi, pendant
deux actes, l'attention et le cœur des spectateurs.
Si le personnage de *Nemours* est souffert, je re-
garde comme un coup de l'art d'avoir fait sup-
porter un personnage qui devait être insipide.
Vous me dites qu'on pourrait relever le caractère
de *Nemours* en affaiblissant celui de *Couci*. Je ne
saurais me rendre à cette idée en aucune façon,
d'autant plus que *Couci* ne se trouve avec *Ne-
mours* qu'à la fin de la pièce.

J'aurais bien voulu parler un peu de ce fou de
Charles VI, de cette mégère *Isabeau*, de ce grand
homme *Henri V*; mais quand j'en ai voulu dire un

mot, j'ai vu que je n'en avais pas le temps, et *non erat his locus*. La passion occupe toute la pièce d'un bout à l'autre. Je n'ai pas trouvé le moment de raconter tous ces événemens, qui de plus sont aussi étrangers à mon action principale qu'essentiels à l'histoire. L'amour est une étrange chose. Quand il est quelque part, il y veut dominer; point de compagnon, point d'épisode. Il semble que quand *Nemours* et *Vendôme* se voient, c'était bien là le cas de parler de *Charles VI* et *Charles VII*; point du tout. Pourquoi cela? C'est qu'aucun d'eux ne s'en soucie; c'est qu'ils sont tous deux amoureux comme des fous. Peut-on faire parler un acteur d'autre chose que de sa passion? Et si j'ai à me féliciter un peu, c'est d'avoir traité cette passion de façon qu'il n'y a pas de place pour l'ambition et pour la politique.

Vous avez très-bien senti l'horreur de l'action de *Vendôme*. Il semble en effet que ce beau nom ne soit pas fait pour un fratricide. S'il ordonnait en effet la mort de son frère à tête reposée, ce serait un monstre, et la pièce aussi. Je ne sais même si on ne sera pas révolté qu'il demande cette horrible vengeance à l'honnête homme de *Couci*, et je vous avoue que je tremble fort pour la fin de ce quatrième acte dont je ne suis pas trop content; mais le cinquième me rassure. Il est impossible de ne pas aimer *Vendôme* et de ne le pas plaindre. Je peux même espérer que l'on pardonnera à ce furieux, à cet amant malheureux, à cet homme qui, dans le même moment, se voit trahi par un frère et par une maîtresse qui lui doivent tous

1733. deux la vie ; qui voit sa maîtresse enlevée et le peuple révolté par ce même frère, et qui de plus est annoncé comme un homme capable du plus grand emportement.

A l'égard du détail, je le corrige tous les jours. Je travaille à plus d'un attelier à la fois ; je n'ai pas un moment de vide, les jours sont trop courts ; il faudrait les doubler pour les gens de lettres. Que ne puis-je les passer avec vous ! Ils me paraîtraient alors bien plus courts.

Nous avons relu votre allégorie ; nous persistons dans nos très-humbles remontrances. Nous vous prions de nous ôter la montagne. Trop d'abondance appauvrit la matière. Si j'avais beaucoup parlé des guerres civiles, *Adélaïde* ne toucherait pas tant. Il ne faut jamais perdre un moment son principal sujet de vue. C'est ce qui fait que je pense toujours à vous. *Vale et me ama.*

LETTRE XCIX.

A M. BROSSETTE.

Le 22 novembre.

Je regarde, Monsieur, comme un de mes devoirs de vous envoyer les éditions de la *Henriade* qui parviennent à ma connaissance : en voici une qui, bien que très-fautive, ne laisse pas d'avoir quelque singularité, à cause de plusieurs variantes qui s'y trouvent, et dans laquelle on a de plus imprimé mon Essai sur l'Epopée, tel que je l'ai composé en français, et non pas tel que M. l'abbé *Desfontaines* l'avait traduit d'après mon essai

anglais. Vous trouverez peut-être assez plaisant que je sois un auteur traduit par mes compatriotes, et que je me sois retraduit moi-même. Mais si vous aviez été deux ans, comme moi, en Angleterre, je suis sûr que vous auriez été si touché de l'énergie de cette langue, que vous auriez composé quelque chose en anglais.

1733.

Cette Henriade a été traduite en vers à Londres et en Allemagne. Cet honneur qu'on me fait dans les pays étrangers, m'enhardit un peu auprès de vous. Je sais que vous êtes en commerce avec *Rousseau*, mon ennemi; mais vous ressemblez à *Pomponius-Atticus*, qui était courtisé à la fois par *César* et par *Pompée*. Je suis persuadé que les invectives de cet homme, en qui je respecte l'amitié dont vous l'honorez, ne feront que vous affermir dans les bontés que vous avez toujours eues pour moi. Vous êtez l'ami de tous les gens de lettres, et vous n'êtes jaloux d'aucun. Plût à Dieu que *Rousseau* eût un caractère comme le vôtre!

Permettez-moi, Monsieur, que je mette dans votre paquet, un autre paquet pour M. le marquis de *Caumont*: c'est un homme qui, comme vous, aime les lettres, et que le bon goût a fait sans doute votre ami.

Quel temps, Monsieur, pour vous envoyer des vers!

Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum:
. . . . Sævit toto Mars impius orbe;
. . . . Et carmina tantum
Nostra valent, Lycida, tela inter Martia quantum
Chaonias dicunt, aquila veniente columbas.

1733. On a pris le fort de Kehl, on se bat en Pologne, on va se battre en Italie.

I nunc et versus tecum meditare canoros.

Voilà bien du latin que je vous cite ; mais c'est avec des dévots comme vous, que j'aime à réciter mon bréviaire.

LETTRE C.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 26 novembre.

Il y a cinq jours, mon cher ami, que je suis dangereusement malade d'une espèce d'inflammation d'entrailles ; je n'ai la force ni de penser ni d'écrire. Je viens de recevoir votre lettre et le commencement de votre nouvelle allégorie. Au nom d'*Apollon*, tenez-vous-en à votre premier sujet, ne l'étouffez point sous un amas de fleurs étrangères ; qu'on voye bien nettement ce que vous voulez dire ; trop d'esprit nuit quelquefois à la clarté. Si j'osais vous donner un conseil, ce serait de songer à être simple, à ourdir votre ouvrage d'une manière bien naturelle, bien claire, qui ne coûte aucune attention à l'esprit du lecteur. N'ayez point d'esprit, peignez avec vérité, et votre ouvrage sera charmant. Il me semble que vous avez peine à écarter la foule d'idées ingénieuses qui se présente toujours à vous ; c'est le défaut d'un homme supérieur, vous ne pouvez pas en avoir d'autre : mais c'est un défaut très-dangereux. Que m'importe si l'enfant est étouffé à force de caresses ou à force d'être battu ? Comptez que

vous

vous tuez votre enfant en le careſſant trop. Encore une fois, plus de ſimplicité, moins de démangeaiſon de briller; allez vîte au but, ne dites que le néceſſaire. Vous aurez encore plus d'eſprit que les autres, quand vous aurez retranché votre ſuperflu.

Voilà bien des conſeils que j'ai la hardieſſe de vous donner; mais ... *petimuſque, damuſque viciſſim.* Celui qui écrit, eſt comme un malade qui ne ſent pas, et celui qui lit peut donner des conſeils au malade. Ceux que vous me donnez ſur Adélaïde ſont d'un homme bien ſain; mais, pour parler ſans figure, je ne ſuis plus guère en état d'en profiter. On va jouer la pièce; *jacta eſt alea.*

Adieu; dites à M. de *Formont* combien je l'aime. Je ſuis trop malade pour en écrire davantage.

LETTRE CI.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 5 décembre.

J'AI été bien malade, mon très-cher ami; je le ſuis encore; et le peu de forces que j'ai, c'eſt l'amitié qui me les donne; c'eſt elle qui me met la plume à la main, pour vous dire que j'ai montré à *Emilie* votre épître allégorique. Elle en a jugé comme moi, et m'a confirmé dans l'opinion où je ſuis, qu'en arrachant une infinité de fleurs que vous avez laiſſé croître, ſans y penſer, autour de l'arbre que vous plantiez, il n'en croîtra que mieux, et n'en ſera que plus beau. Vous êtes un grand ſeigneur à qui ſon intendant prêche l'économie: ſoyez

moins prodigue, et vous ferez beaucoup plus riche.
1773. Vous en convenez. Voici donc quel ferait mon petit avis pour arranger les affaires de votre grande maison.

J'aime beaucoup ces vers :

J'étais encor dans l'âge où les désirs
Vont renaissant dans le sein des plaisirs, etc.

De là je voudrais vous voir transporté par votre démon de *Socrate* au temple de la *Raison* ; et cela, bien clairement, bien nettement et sans aucune idée étrangère au sujet. *Le Temps* dont vous faites une description *presque en tout* charmante, présente à cette divinité tous ceux qui se flattent d'avoir autrefois bien passé le temps. Jetez-vous dans les portraits ; mais que chacun fasse le sien, en se vantant des choses mêmes que la raison condamne ; par là chaque portrait devient une satire utile et agréable. Point de leçon de morale, je vous en prie, que celle qui sera renfermée dans l'aveu ingénu que feront tous les sots de l'impertinente conduite qu'ils ont tenue dans leur jeunesse. Ces moralités qui naissent du tableau même, et qui entrent dans le corps de la fable, sont les seules qui puissent plaire, parce qu'elles-mêmes peignent, chemin fesant, et que tout, en poésie, doit être peinture.

Il y a une foule de beaux vers que vous pouvez conserver. Tout est diamant brillant dans votre ouvrage. Un peu d'arrangement rendra la garniture charmante. Je voudrais avoir avec vous une conversation d'une heure seulement ; je suis persuadé qu'en m'instruisant avec vous, et en vous

communiquant mes doutes, nous éclaircirions plus de chofes que je ne vous en embrouillerais dans vingt lettres. J'entrerais avec vous dans tous les détails ; je vous prierais d'en faire autant pour notre Adélaïde ; vous m'encourageriez à réchauffer et à ennoblir le caractère de *Nemours*, à mettre plus de dignité dans les amours des deux frères, et à corriger bien de mauvais vers.

1733.

J'ai adopté toutes vos critiques, j'ai refait tous les vers que vous avez bien voulu reprendre. Quand pourrai-je donc m'entretenir avec vous à loifir de ces études charmantes qui nous occupent tous deux fi agréablement ? Il me femble que nous fommes deux amans condamnés à faire l'amour de loin. Savez-vous bien que pendant ma maladie, j'ai refait l'opéra de Samfon pour *Rameau ?* Je vous promets de vous envoyer celui-là ; car j'ai l'amour-propre d'en être content, au moins pour la fingularité dont il eft.

Linant renonce enfin au théâtre ; il quitte l'habit avant d'avoir achevé le noviciat. Que deviendra-t-il ? pourquoi avoir pris un habit d'homme, et quitté le petit collet ? quel métier fera-t-il ? *Vale.*

1733.

LETTRE CII.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 27 décembre.

Mon aimable *Cideville*, les *belles* vous occupent, je le crois bien ; ce n'eſt qu'un rendu. Vous êtes bien heureux de ſonger au plaiſir au milieu des ſacs, et de vous delaſſer de la chicane avec l'amour ; pour moi je ſuis bien malade depuis quinze jours ; je ſuis mort au plaiſir ; ſi je vis encore un peu, c'eſt pour vous et pour les lettres. Elles ſont pour moi, ce que les *belles* ſont pour vous ; elles ſont ma conſolation et le ſoulagement de mes douleurs. Ne me dites point que je travaille trop ; ces travaux ſont bien peu de choſe pour un homme qui n'a point d'autre occupation. L'eſprit, plié depuis long-temps aux belles-lettres, s'y livre ſans peine et ſans effort, comme on parle facilement une langue qu'on a long-temps appriſe, et comme la main du muſicien ſe promène ſans fatigue ſur un clavecin. Ce qui eſt ſeulement à craindre, c'eſt qu'on ne faſſe avec faibleſſe ce qu'on ferait avec force dans la ſanté. L'eſprit eſt peut-être auſſi juſte au milieu des ſouffrances du corps, mais il peut manquer de chaleur ; auſſi dès que je ſentirai ma machine totalement épuiſée, il faudra bien renoncer aux ouvrages d'imagination ; alors je jouirai de l'imagination des autres, j'étudierai les autres parties de la littérature qui ne demandent qu'un peu de jugement et une application modérée ; je ferai avec les lettres ce que l'on fait avec une vieille

maîtresse pour laquelle on change son amour en amitié. 1733.

Linant qui se porte bien et qui est dans la fleur de l'âge, devrait bientôt prendre ma place, mais il paraît que sa vocation n'est pas trop décidée. Cette tragédie promise depuis deux ans, à peine commencée, est abandonnée. Il renonce aux talens de l'imagination pour ne rien apprendre; il devient, avec de l'esprit et du goût, inutile aux autres et à soi-même. Sa vue ne lui permet pas, dit-il, d'écrire; son bégaiement l'empêche de lire pour les autres. De quelle ressource sera-t-il donc, et que faire pour lui, s'il ne fait rien? Son malheur est d'avoir l'esprit au-dessus de son état, et de n'avoir pas le talent de s'en tirer. Il eût mieux valu pour lui cent fois de rester chez sa mère, que de venir ici pour se dégoûter de sa profession, sans en savoir prendre aucune. Vous serez responsable à DIEU d'en avoir voulu faire un homme du monde; vous l'avez jeté dans un train où il ne peut se tenir; vous lui avez donné une vanité qu'il ne peut justifier et qui le perdra. Il aurait raison, s'il avait dix mille livres de rente; mais n'ayant rien, il a tort.

Adieu; je souffre cruellement. *Vale, et me ama.*

LETTRE CIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 27 février.

1734.

MON tendre et aimable ami, j'ai été bien consolé dans ma maladie en voyant quelquefois votre ami M. du *Bourgtroulde*; il eſt mon rival auprès de vous, et rival préféré; mais je n'étais point jaloux. Nous parlions de mon cher *Cideville* avec un plaiſir ſi entier et ſi pur! Nous nous entretenions de l'eſpérance de vivre un jour à Paris avec lui, et aujourd'hui voilà mon cher *Cideville* qui me mande qu'en effet il pourra venir bientôt. Cela eſt-il bien vrai? Puis-je y compter? Ah! c'eſt alors que j'aurai de la ſanté, et que je ſerai heureux.

Je commence enfin à ſortir. J'allai même ſamedi dernier à l'enterrement d'Adélaïde, dont le convoi fut aſſez honorable. J'avais eſquivé le mien, et je fus fort content du parterre qui reçut Adélaïde mourante, et *Voltaire* reſſuſcité, avec aſſez de cordialité. Il eſt vrai que je ſuis retombé depuis; mais, malgré cette rechute, je veux aller au *plus* vite chez M. du *Bourgtroulde* pour lui parler de vous. En attendant, diſons un petit mot d'Adélaïde.

On ne ſe plaint point du duc de *Nemours*; on s'eſt récrié contre le duc de *Vendôme*. La voix publique m'a accuſé d'abord d'avoir mis ſur le théâtre un prince du ſang pour en faire, de gaieté de cœur, un aſſaſſin. Le parterre eſt revenu tout d'un coup de cette idée; mais noſſeigneurs les courtiſans, qui ſont trop grands ſeigneurs pour ſe

dédire ſi vîte, perſiſtent encore dans leur reproche. Pour moi, s'il m'eſt permis de me mettre au nombre de mes critiques, je ne crois pas que l'on ſoit moins intéreſſé à une tragédie, parce qu'un prince de la nation ſe laiſſe emporter à l'excès d'une paſſion effrénée.

1734.

Un hiſtoriographe me dira bien que le comte de *Vendôme* n'était point duc, et que c'était le duc de Bretagne *Jean*, et non le comte de *Vendôme*, qui fit cette méchante action. Le public ſe moque de tout cela ; et ſi la pièce eſt intéreſſante, peu lui importe que ſon plaiſir vienne de *Jean* ou de *Vendôme*. Mais ce *Vendôme* n'intéreſſe peut-être pas aſſez, parce qu'il n'eſt point aimé, et parce qu'on ne pardonne point à un héros français d'être furieux contre une honnête femme qui lui dit de ſi bonnes raiſons. *Couci* vient encore prouver à notre homme, qu'il eſt un pauvre homme d'être ſi amoureux. Tout cela fait qu'on ne prend pas un intérêt bien tendre au ſuccès de cet amour. Ajoutez que le ſieur *Dufreſne* a joué ce rôle indignement, quoi qu'en diſe *Rochemore*.

Le travail que j'ai fait pour corriger ce qui avait paru révoltant dans ce *Vendôme*, à la première repréſentation, eſt très-peu de choſe. Je vous enverrai la pièce, vous la trouverez preſque la même. Le public, qui applaudit à la ſeconde repréſentation ce qu'il avait condamné à la première, a prétendu, pour ſe juſtifier, que j'avais tout refondu, et je l'ai laiſſé croire.

Adieu, mon cher ami. Ecrivez, je vous en prie, à *Linant* qu'il a beſoin d'avoir une conduite très-

1734. circonſpecte que rien n'eſt plus capable de lui fai[re] tort que de ſe plaindre qu'il n'eſt pas aſſez bien ch[ez] un homme à qui il eſt abſolument inutile, et qu[i,] de compte fait, dépenſe pour lui ſeize cents fran[cs] par an. Une telle ingratitude ſerait capable de [le] perdre. Je vous ai toujours dit que vous le gâti[ez.] Il s'eſt imaginé qu'il devait être ſur un pied brill[ant] dans le monde, avant d'avoir rien fait qui pût [le] produire. Il oublie ſon état, ſon inutilité et la néc[eſ]ſité de travailler; il abuſe de la facilité que j'ai eue de lui faire avoir ſon entrée à la comédie; il y va tous les jours ſur le théâtre, au lieu de ſonger à faire une pièce. Il a fait en deux ans une ſcène qui ne vaut rien; et il ſe croit un perſonnage parce qu'il va au théâtre et chez *Procope*. Je lui pardonne tout parce que vous le protégez; mais, au nom de Dieu, faites-lui entendre raiſon, ſi vous en eſpérez encore quelque choſe.

LETTRE CIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 7 avril.

MON cher ami, je pars pour être témoin d'un mariage que je viens de faire. J'avais mis dans ma tête, il y a long-temps, de marier M. le duc de *Richelieu* à mademoiſelle de *Guiſe*; j'ai conduit cette affaire comme une intrigue de comédie: le dénouement va ſe faire à Montjeu auprès d'Autun. Les poetes ſont plus dans l'uſage de faire des *épithalames* que des contrats; cependant j'ai fait le contrat, et probablement je ne ferai point de vers. Vous ſavez ce que dit madame de *Murat*:

Mais

Mais quand l'hymen est fait, c'est en vain qu'on réclame
Le di.u d'amour et les neuf doctes sœurs; 1734.
C'est le sort des amours, et celui des auteurs,
D'échouer à l'épithalame.

Je pars dans une heure, mon aimable *Cideville*; j'envoie d vant, tragédie, opéra, versiculets, *et totam nugarum suppellectilem*. C'est pour le coup que je vais travailler à vous faire transcrire tout ce que je vous dois. *Formont* vient de m'écrire une lettre où je reconnais sa raison saine et son goût délicat. Messieurs les normands, vous avez bien de l'esprit. L'abbé du *Resnel*, autre normand, traducteur de *Pope*, homme qui fait penser, sentir et écrire, est ou doit être à Rouen; je lui ai dit que mon cher *Cideville* y était; il le verra, et il en pensera comme moi. C'est un admirateur et un ami de plus que vous allez acquérir l'un et l'autre en fesant connaissance.

Je ne crois pas que *Linant* ait jamais un talent supérieur, mais je crois qu'il sera un ignorant inutile aux autres et à lui-même; plein de goût et d'esprit, d'imagination, il n'a rien de ce qu'il faut ni pour briller ni pour faire fortune. Il a la sorte d'esprit qui convient à un homme qui aurait vingt mille livres de rente. Voilà de quoi je le plains, mais de quoi je ne lui parle jamais. J'ai été mécontent de lui, mais je ne l'ai dit qu'à vous et à M. de *Formont*.

Adieu; je vous aime avec tendresse. Je pars. *Valete cura*.

LETTRE CV.

1734.

A M. DE FORMONT.

Avril.

PHILOSOPHE aimable, à qui il eſt permis d'être pareſſeux, ſortez un moment de votre douce molleſſe, et ne donnez pas au chanoine *Linant* l'exemple dangereux d'une oiſiveté qui n'eſt pas faite pour lui. Je lui mande, et vous en conviendrez, que ce qui eſt vertu dans un homme devient vice dans un autre. Ecrivez-moi donc ſouvent pour l'encourager, et renvoyez-le-moi quand vous l'aurez mis dans le bon chemin. J'ai beſoin qu'il vienne m'exciter à rentrer dans la carrière des vers. Il y a bien long-temps que je n'ai monté les cordes de ma lyre. Je l'ai quittée pour ce qu'on appelle philoſophie, et j'ai bien peur d'avoir quitté un plaiſir réel pour l'ombre de la raiſon. J'ai relu le raiſonneur *Clarke*, *Mallebranche* et *Locke*. Plus je les relis; plus je me confirme dans l'opinion où j'étais que *Clarke* eſt le meilleur ſophiſte qui ait jamais été, *Mallebranche* le romancier le plus ſubtil, et *Locke* l'homme le plus ſage. Ce qu'il n'a pas vu clairement, je déſeſpère de le voir jamais. Il eſt le ſeul, à mon avis, qui ne ſuppoſe point ce qui eſt en queſtion. *Mallebranche* commence par établir le péché originel, et part de là pour la moitié de ſon ouvrage; il ſuppoſe que nos ſens ſont toujours trompeurs, et de là il part pour l'autre moitié.

Clarke, dans ſon ſecond chapitre de l'exiſtence

e DIEU, croit avoir démontré que la matière
'existe point nécessairement, et cela par ce seul
rgument, que si le tout existait de nécessité,
haque partie existerait de la même nécessité. Il
ie la mineure, et, cela fait, il croit avoir tout
rouvé; mais j'ai le malheur, après l'avoir lu
bien attentivement, de rester sur ce point sans
conviction. Mandez-moi, je vous prie, si ses
preuves ont eu plus d'effet sur vous que sur moi.

Il me souvient que vous m'écrivites il y a quelque temps que *Locke* était le premier qui eût hasardé de dire que DIEU pouvait communiquer la pensée à la matière. *Hobbes* l'avait dit avant lui, et j'ai idée qu'il y a dans le *De naturâ Deorum* quelque chose qui ressemble à cela.

Plus je tourne et je retourne cette idée, plus elle me paraît vraie. Il serait absurde d'assurer que la matière pense, mais il serait également absurde d'assurer qu'il est impossible qu'elle pense. Car, pour soutenir l'une ou l'autre de ces assertions, il faudrait connaître l'essence de la matière, et nous sommes bien loin d'en imaginer les vraies propriétés. De plus, cette idée est aussi conforme que toute autre au système du christianisme, l'immortalité pouvant être attachée tout aussi bien à la matière que nous ne connaissons pas, qu'à l'esprit que nous connaissons encore moins.

Les Lettres philosophiques, politiques, critiques, poétiques, hérétiques et diaboliques se vendent en anglais à Londres avec un grand succès. Mais les Anglais sont des papefigues maudits de DIEU, qui sont tous faits pour approuver

1734.

l'ouvrage du démon. J'ai bien peur que l'Eglise gallicane ne soit un peu plus difficile. *Jore* m'a promis une fidélité à toute épreuve. Je ne sais pas encore s'il n'a pas fait quelque petite brèche à sa vertu. On le soupçonne fort à Paris d'avoir débité quelques exemplaires. Il a eu sur cela une petite conversation avec M. *Hérault* ; et par un miracle, plus grand que tous ceux de St *Pâris* et des apôtres, il n'est point à la bastille. Il faut bien pourtant qu'il s'attende à y être un jour. Il me paraît qu'il a une vocation déterminée pour ce beau séjour. Je tâcherai de n'avoir pas l'honneur de l'y accompagner.

LETTRE CVI.

A M. DE FORMONT.

A Montjeu par Autun, ce 25 avril.

ON ne peut, mon cher *Formont*, vous écrire plus rarement que je fais, et vous aimer plus tendrement. Je passe la moitié de mes jours à souffrir, et l'autre à étudier ou à rimailler, et il se trouve que la journée se passe sans que j'aye le temps d'écrire ma lettre. Vous serez peut-être étonné de la date de celle-ci. Moi au fond de la Bourgogne, moi qui n'aurais voulu quitter Paris que pour Rouen ! mais c'est que je me suis mêlé de marier M. de *Richelieu* avec mademoiselle de *Guise*, et qu'il a fallu dans les règles être de la noce. J'ai donc fait quatre-vingts lieues pour voir un homme coucher avec une femme. C'était bien la peine d'aller si loin !

Mais voici bien une autre besogne. On vend mes Lettres, que vous connaissez, sans qu'on m'ait averti, sans qu'on m'ait donné le moindre signe de vie. On a l'insolence de mettre mon nom à la tête, et malgré mes prières réitérées de supprimer au moins ce qui regarde les pensées de *Pascal*, on a joint cette lettre aux autres. Les dévots me damnent ; mes ennemis crient, et on me fait craindre une lettre de cachet, lettre beaucoup plus dangereuse que les miennes. Je vous demande en grâce de me mander ce que vous pourrez savoir. *Jore* est-il dans votre ville? est-il à Paris? Pourrait-on au moins faire savoir mes intentions à ceux qui ont eu l'indiscrétion de débiter cet ouvrage sans mon consentement? Pourrait-on au moins supprimer mon nom? Adieu, mon sage et aimable ami. Je suis bien fou de me faire des affaires pour un livre.

1734.

LETTRE CVII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Montjeu par Autun, 29 avril.

VOTRE géomètre (20), Monsieur, vient de me montrer votre lettre. Je vous plains de son absence ; mais je suis beaucoup plus à plaindre que vous s'il faut que j'aille à Londres ou à Basle, tandis que vous serez à Paris avec madame *du Châtelet*.

Ce sont donc ces Lettres anglaises qui vont m'exiler! En vérité, je crois qu'on fera un jour

(20) Madame *du Châtelet* à qui M. de *Maupertuis* avait donné quelques leçons de géométrie.

1734. bien honteux de m'avoir perfécuté pour un ouvrage que vous avez corrigé. Je commence à foupçonner que ce font les partifans des tourbillons et des idées innées qui me fufcitent la perfécution. Cartéfiens, mallebranchiftes, janféniftes, tout fe déchaîne contre moi ; mais j'efpère en votre appui ; il faut, s'il vous plaît, que vous deveniez chef de fecte. Vous êtes l'apôtre de *Locke* et de *Newton*, et un apôtre de votre trempe avec une difciple comme madame *du Châtelet* rendraient la vue aux aveugles. Je crains encore plus monfieur le garde-des fceaux que les raifonneurs ; il ne prend point du tout cette affaire-ci en philofophe : il fe fâche en miniftre, et, qui pis eft, en miniftre prévenu et trompé. On lui a fait entendre que c'eft moi qui débite cette édition, tandis que je n'ai épargné, depuis un an, ni foins ni argent pour la fupprimer. J'étais bien loin affurément de la vouloir donner au public; il me fuffifait de votre approbation. Madame *du Châtelet* et vous, ne me valez-vous pas le public? D'ailleurs aurais-je eu, je vous prie, l'impertinence de mettre mon nom à la tête de l'ouvrage ? Y aurais-je ajouté la lettre fur *Pafcal*, que j'avais fait fupprimer même à Londres ?

Savez-vous bien que j'ai fait prodigieufement grâce à ce *Pafcal*. De toutes les prophéties qu'il rapporte, il n'y en a pas une qui puiffe... Cependant je n'en ai rien dit, et l'on crie ; mais laiffez-moi faire... (21).

En attendant, je vous prie de faire connaître la

(21) Ces lignes ont été effacées, dans l'original, par M. de *Maupertuis* apparemment dans un accès de dévotion. On n'a pu en déchiffrer que ces mots.

vérité à vos amis. Il me sera plus glorieux d'être défendu par vous, qu'il n'est triste d'être persécuté par les sots.

Je vous demande pardon d'avoir mis tant de paroles dans ma lettre ; mais quand on écrit en présence de madame *du Châtelet*, on ne peut pas recueillir son esprit fort aisément.

Adieu ; vous savez le respect que mon esprit a pour le vôtre. Ecrivez-moi, ou pour me répondre quelques nouvelles de ces Lettres, ou pour me consoler. Je vous suis tendrement attaché pour la vie, comme si j'étais digne de votre commerce.

LETTRE CVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL. (22)

Avril.

On dit qu'après avoir été mon patron vous allez être mon juge, et qu'on dénonce à votre sénat ces Lettres anglaises, comme un mandement du cardinal de *Bissy* ou de l'évêque de Laon. Messieurs tenant la cour du parlement, de grâce, souvenez-vous de ces vers :

Il est dans ce saint temple un sénat vénérable
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui, des lois de son prince et l'organe et l'appui,
Marche d'un pas égal entre son peuple et lui, etc.

Je me flatte qu'en ce cas les présidens *Hénault* et *Roujaut*, les *Bertier*, se joindront à vous, et que vous donnerez un bel arrêt, par lequel il sera

(22) Conseiller d'honneur du parlement de Paris, et depuis ministre plénipotentiaire de Parme à Paris.

1734. dit que *Rabelais*, *Montagne*, l'auteur des Lettres persanes, *Bayle*, *Locke*, et moi chétif, seront réputés gens de bien, et mis hors de cour et de procès.

Qu'est devenu M. de *Pont-de-Vesle* (*), d'où vient que je n'entends plus parler de lui? N'est-il point à Pont-de-Vesle avec madame votre mère?

Si vous voyez M. *Hérault*, sachez, je vous en prie, ce qu'aura dit le libraire qui est à la bastille; et encouragez ledit M. *Hérault* à me faire, auprès du bon cardinal et de l'opiniâtre *Chauvelin*, tout le bien qu'il pourra humainement me faire.

Je vais vous parler avec la confiance que je vous dois, et qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pour un cœur comme le vôtre. Quand je donnai permission, il y a deux ans, à *Thiriot* d'imprimer ces maudites Lettres, je m'étais arrangé pour sortir de France, et aller jouir, dans un pays libre, du plus grand avantage que je connaisse, et du plus beau droit de l'humanité, qui est de ne dépendre que des lois et non du caprice des hommes. J'étais très-déterminé à cette idée; l'amitié seule m'a fait entièrement changer de résolution, et m'a rendu ce pays-ci plus cher que je ne l'espérais. Vous êtes assurément à la tête des personnes que j'aime; et ce que vous avez bien voulu faire pour moi dans cette occasion m'attache à vous bien davantage, et me fait souhaiter plus que jamais d'habiter le pays où vous êtes. Vous savez tout ce que je dois à la généreuse amitié de madame *du*

(*) Frère de M. d'*Argental*.

Châtelet, qui avait laissé un domestique à Paris, pour m'apporter en poste les premières nouvelles. Vous eûtes la bonté de m'écrire ce que j'avais à craindre ; et c'est à vous et à elle que je dois la liberté dont je jouis. Tout ce qui me trouble à présent, c'est que ceux qui peuvent savoir la vivacité des démarches de madame *du Châtelet*, et qui n'ont pas un cœur aussi tendre et aussi vertueux que vous, ne rendent pas à l'extrême amitié et aux sentimens respectables dont elle m'honore, toute la justice que sa conduite mérite. Cela me désespérerait, et c'est en ce cas sur-tout que j'attends de votre générosité que vous fermerez la bouche à ceux qui pourraient devant vous calomnier une amitié si vraie et si peu commune.

Faites-moi la grâce, je vous en prie, de m'écrire où en sont les choses ; si M. de *Chauvelin* s'adoucit, si M. *Rouillé* peut me servir auprès de lui, si M. l'abbé de *Rothelin* peut m'être utile. Je crois que je ne dois pas trop me remuer dans ces commencemens, et que je dois attendre du temps l'adoucissement qu'il met à toutes les affaires ; mais aussi, il est bon de ne pas m'endormir entièrement sur l'espérance que le temps seul me servira.

Je n'ai point suivi les conseils que vous me donniez de me rendre en diligence à Auxone ; tout ce qui était à Montjeu m'a envoyé vîte en Lorraine. J'ai de plus une aversion mortelle pour la prison ; je suis malade ; un air enfermé m'aurait tué ; on m'aurait peut-être fourré dans un cachot. Ce qui m'a fait croire que les

ordres étaient dûrs, c'eſt que la maréchauſſée
1734. était en campagne.

Ne pourriez-vous point ſavoir ſi le garde-des ſceaux a toujours la rage de vouloir faire périr à Auxone un homme qui a la fièvre et la dyſſenterie, et qui eſt dans un déſert. Qu'il m'y laiſſe, c'eſt tout ce que je lui demande, et qu'il ne m'envie pas l'air de la campagne. Adieu; je ſerai toute ma vie pénétré de la plus tendre reconnaiſſance. Je vous ſerai attaché comme vous méritez qu'on vous aime.

LETTRE CIX.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 8 mai.

Votre protégé *Jore* m'a perdu. Il n'y avait pas encore un mois qu'il m'avait juré que rien ne paraîtrait, qu'il ne ferait jamais rien que de mon conſentement; je lui avais prêté quinze cents francs dans cette eſpérance; cependant, à peine fuis-je à quatre-vingts lieues de Paris, que j'apprends qu'on débite publiquement une édition de cet ouvrage, *avec mon nom à la tête*, et avec la lettre ſur *Paſcal*. J'écris à Paris, je fais chercher mon homme, point de nouvelles. Enfin, il vient chez moi, et parle à *Demoulin*, mais d'une façon à ſe faire croire coupable. Dans cet intervalle, on me mande que ſi je ne veûx pas être perdu, il faut remettre ſur le champ l'édition à M. *Rouillé*. Que faire dans cette circonſtance? Irai-je être le délateur de quelqu'un? et puis-je remettre un dépôt que je n'ai pas?

Je prends le parti d'écrire à *Jore*, le 2 mai, que je ne veux être ni son délateur ni son complice; que s'il veut se sauver et moi aussi, il faut qu'il remette entre les mains de *Demoulin* ce qu'il pourra trouver d'exemplaires, et apaiser au plus vîte le garde des sceaux par ce sacrifice. Cependant il part une lettre de cachet, le 4 mai; je suis obligé de me cacher et de fuir; je tombe malade en chemin; voilà mon état, voici le remède.

Ce remède est dans votre amitié. Vous pouvez engager la femme de *Jore* à sacrifier cinq cents exemplaires; ils ont assez gagné sur le reste, supposé que ce soit eux qui aient vendu l'édition. Ne pourriez-vous point alors écrire en droiture à M. *Rouillé*, lui dire qu'étant de vos amis depuis long-temps, je vous ai prié de faire chercher à Rouen l'édition de ces Lettres, que vous avez engagé ceux qui s'en étaient chargés, à la remettre, etc.; ou bien voudriez-vous faire écrire le premier président? Il s'en ferait honneur, et il ferait voir son zèle pour l'inquisition littéraire qu'on établit. Soit que ce fût vous, soit que ce fût le premier président, je crois que cela me ferait grand bien, si le garde des sceaux pouvait savoir, par ce canal et par une lettre écrite à M. *Rouillé*, que j'ai écrit à Rouen, le 2 mai pour faire chercher l'édition à quelque prix que ce pût être.

Je remets tout cela à votre prudence et à votre tendre amitié. Votre esprit et votre cœur sont faits pour ajouter au bonheur de ma vie, quand je suis heureux, et pour être ma consolation dans mes traverses.

1734.

A présent que je vais être tranquille dans une retraite ignorée de tout le monde; nous vous enverrons sûrement des Samson et des pièces fugitives en quantité. Laissez faire, vous ne manquerez de rien, vous aurez des vers.

J'embrasse tendrement mon ami *Formont* et notre cher du *Bourgtroulde*. Adieu, mon aimable ami, adieu.

LETTRE CX.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 11 mai, *en passant.*

Je n'ai que le temps de vous écrire, mon cher ami, de ne faire nul usage du billet de treize cents soixante-huit livres, qu'on vous a envoyé, sans ma participation. Il vaut beaucoup mieux que le fils du vieux bon homme fasse ce dont il était convenu avec moi, en cas qu'il voye que cette démarche puisse être utile. Peut-être en a-t-il déjà vendu, et en ce cas il serait puni tout aussi sévèrement, et on lui répondrait comme DIEU aux Juifs: *Sacrificia tua non volo.* C'est à lui à voir s'il est coupable, et jusqu'à quel point il peut compter sur l'indulgence des gens à qui il a affaire. Il faut qu'il commence par m'instruire de ses démarches, afin que je sache de mon côté sur quoi compter. Je ne veux ni ne dois rien faire aveuglément. Je commence à croire que l'édition, *avec mon nom à la tête*, est une édition de Hollande. En ce cas, votre protégé n'aurait rien à craindre, ni même rien à

faire à préſent qu'à ſe tenir tranquille. Je lui demande pardon de l'avoir ſoupçonné ; mais il fallait qu'il m'écrivît pour prendre des meſures.

Adieu ; je vous embraſſe tendrement.

LETTRE CXI.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 20 mai.

PAR des lettres que je viens de recevoir, mon cher *Cideville*, on vient de m'aſſurer que c'eſt l'édition de votre protégé qui a paru, et qui a fait tout le malheur. Je n'en ſerai certain par moi-même que lorſque j'aurai vu les exemplaires que j'ai donné ordre qu'on m'envoyât inceſſamment. Il y a près d'un mois que je l'ai fait chercher dans Paris, et que je l'ai fait prier de m'écrire ce qu'il ſavait de cette affaire : point de nouvelles ; je ne ſais où il eſt. Il y a apparence qu'il m'eût écrit, s'il avait été innocent. Vous jugez bien que dans cette incertitude je ne puis rien faire. Acheter ce que vous ſavez, eſt abſolument inutile et même très-dangereux. Le mieux eſt de ſe tenir tranquille quelque temps. Je lui conſeille d'aller voyager en Hollande. Je ne ſais ſi je n'irai pas y faire un tour.

J'ignore encore ſi l'on vous a fait toucher treize cents ſoixante-huit livres ; ſi vous les avez, je vous prie de les renvoyer à M. *Paſquier*, agent de change à Paris. Cet argent ne m'appartient pas ; il eſt à une perſonne à qui je le devais, qui en a un très-grand beſoin, et qui s'en deſſaiſiſſait en ma faveur, s'imaginant que c'était un

1734. moyen sûr d'apaiser l'affaire. Il ne faut pas qu'il soit la victime de son amitié.

A l'égard de *Jore*, je ne vous en parlerai que quand j'aurai de ses nouvelles. Conservez-moi votre tendre amitié ; je vous écrirai quand je serai fixé en quelque endroit. Jusqu'à présent je ne vous ai écrit que comme un homme d'affaire ; mon cœur sera plus bavard la première fois. Adieu ; mille amitiés à *Formont* et à l'abbé du *Resnel*.

LETTRE CXII.

A M. DE CIDEVILLE.

mai.

Eh bien, est-il possible que vous vous soyez laissé surprendre aux larmes et aux cris de ces gens-là ! Ou ils vous trompent bien indignement, ou ils sont bien trompés eux-mêmes.

J'ai découvert enfin, à n'en pouvoir douter, que ce misérable a tout fait, et qu'il m'a trahi cruellement. Je m'en doutais bien à son silence. Le scélérat m'avait juré en partant, que rien ne paraîtrait jamais. Il avait depuis un mois le *supplément* de la fin, il s'en est servi ; il a pris le temps de mon absence pour trahir les promesses qu'il m'avait faites, et les obligations qu'il m'avait. On m'a enfin envoyé la preuve incontestable de son crime. J'ai tout confronté ; sa perfidie n'est que trop réelle. Il triomphe ; il en vend deux mille cinq cents à 6, à 8, à 10 livres pièce ; et moi je suis proscrit. Lettre de cachet, dénonciation au parlement, requête des curés, la crainte

d'un jugement rigoureux : voilà tout ce qu'il m'attire, tandis que, sur la foi de vos lettres, j'ai hasardé de me perdre pour le sauver ; et que j'ai tellement assuré son innocence aux ministres, que je me suis fait croire coupable.

Au nom de Dieu, parlez à ces gens-là quand vous les verrez : dites-leur qu'ils avertissent leur fils de faire ce que je lui marquerai dans un billet, sans quoi il sera perdu. Il n'est pas juste, après tout, que je sois malheureux toute ma vie pour contenter l'avidité de ce misérable. Sur-tout qu'on me remette jusqu'au moindre chiffon d'écriture qu'on peut avoir de moi.

Les hommes sont bien méchans ! Quoi ! dans le temps qu'il m'a mille obligations ! O hommes ! vous êtes ou trompeurs, ou indignement superstitieux, ou calomniateurs. Vous êtes des monstres ; mais il y a des *Cideville*, il y a des *Emilie* ; cela fait qu'on tient à l'humanité, et qu'on pardonne au genre-humain. L'amitié que j'ai éprouvée dans cette occasion, passe tout l'excès des persécutions qu'on peut me faire essuyer. La balance n'est pas égale, et je suis trop heureux.

J'embrasse tendrement le philosophe *Formont*, le tendre et charmant du *Bourgtroulde*, le judicieux et élégant du *Resnel*. Si vous voyez monsieur le Marquis (*), dites-lui qu'avec sa permission, je pourrais bien aller passer un mois dans ses terres pour dépayser les alguazils. N'y viendrez-vous pas ? Adieu ; tout cela ne m'empêche ni ne m'empêchera d'achever mon quatrième acte.

Vale, te amo.

(*) De *Lezeau*.

1734.

LETTRE CXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mai.

ENÇORE une importunité, encore une lettre. Avouez que je fuis un perfécutant encore plus qu'un perfécuté. La lettre de cachet m'en fait écrire mille. *Nardi parvus onyx eliciet cadum.*

Je vous fupplie de faire rendre cette lettre à madame la ducheffe d'*Aiguillon*. Je vous l'envoie ouverte; ayez la bonté d'y voir ma juftification, et de la cacheter. Mille pardons. Vraiment, puifqu'on crie tant fur ces fichues Lettres, je me repens bien de n'en avoir pas dit davantage. Va, va, *Pafcal*, laiffe-moi faire! tu as un chapitre fur les prophéties où il n'y a pas l'ombre du bon fens. Attends, attends!

Où en fommes-nous, je vous prie? De grâce, un petit mot touchant cet excommunié. Mon livre fera-t-il brûlé, ou moi? Veut-on que je me rétracte comme St *Auguftin*? veut-on que j'aille au diable? Ecrivez ou chez *Demoulin*, ou chez l'abbé *Mouffinot*, ou plutôt à M. *Palu*, et dites-lui qu'il me garde un profond fecret.

LETTRE

LETTRE CXIV.

1734.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Basle, le 23 mai.

VRAIMENT, Madame, quand j'eus l'honneur de vous écrire et de vous prier d'engager vos amis à parler à M. de *Maurepas*, ce n'était pas de peur qu'il me fît du mal, c'était afin qu'il me fît du bien. Je le priais comme mon bon ange; mais mon mauvais ange, par malheur, eſt beaucoup plus puiſſant que lui. N'admirez-vous pas, Madame, tous les beaux diſcours qu'on tient à l'égard de ces ſcandaleuſes Lettres? Madame la ducheſſe du *Maine* eſt-elle bien fâchée que j'aye mis *Newton* au-deſſus de *Deſcartes*? et comment madame la ducheſſe de *Villars*, qui aime tant les idées innées, trouvera-t-elle la hardieſſe que j'ai eu de traiter ſes idées innées de chimères?

Mais ſi vous voulez vous réjouir, parlez un peu de mon brûlable livre à quelques janſéniſtes. Si j'avais écrit qu'il n'y a point de Dieu, ces meſſieurs auraient beaucoup eſpéré de ma converſion; mais depuis que j'ai dit que *Paſcal* s'était trompé quelquefois; que *fatal laurier*, *bel aſtre*, *merveille de nos jours*, ne ſont pas des beautés poétiques, comme *Paſcal* l'a cru; qu'il n'eſt pas abſolument démontré qu'il faut croire la religion, parce qu'elle eſt obſcure; qu'il ne faut point jouer l'exiſtence de DIEU à croix ou pile, enfin:

1734. depuis que j'ai dit ces absurdités impies, il n'y a point d'honnête janséniste qui ne voulût me brûler dans ce monde-ci et dans l'autre.

De vous dire, Madame, qui sont les plus fous des jansénistes, des molinistes, ou des anglicans, des quakers, cela est bien difficile; mais il est certain que je suis beaucoup plus fou qu'eux de leur avoir dit les vérités qui ne leur feront nul bien et qui me feront grand tort. J'étais à Londres quand j'écrivis tout cela; et les Anglais qui voyaient mon manuscrit, me trouvaient bien modéré. Je comptais sortir de France pour jamais, quand je donnai la malheureuse permission, il y a deux ans, à *Thiriot* d'imprimer ces bagatelles. J'ai bien changé d'avis depuis ce temps-là; et malheureusement ces Lettres paraissent en France, lorsque j'ai le plus d'envie d'y rester.

Si je ne reviens point, Madame, soyez sûre que vous serez à la tête des personnes que je regretterai. Si vous voyez M. le président *Hénault*, dites-lui bien, je vous prie, qu'il parle et souvent, à Mons *Rouillé*. Quand il ne serait point à portée de me rendre service, votre suffrage et le sien me suffiraient contre la fureur des dévots et contre les lettres de cachet. Si vous vouliez m'honorer de votre souvenir, écrivez-moi à Paris, vis-à-vis Saint-Gervais, les lettres me seront rendues. Ayez la bonté de mettre une petite marque, comme deux *DD*, par exemple, afin que je reconnaisse vos lettres. Je ne devrais pas me méprendre au style, mais quelquefois on fait des quiproquo.

LETTRE CXV.

A M. DE CIDEVILLE.

1734.

Le 1 juin.

La dernière lettre que je vous écrivis, mon cher ami, sur le compte de *Jore*, était fondée sur ceci.

Lorsqu'il me tomba entre les mains, il y a quelques années, des feuilles et des épreuves de cette édition supprimée dont il a été soupçonné, il y avait des fautes considérables dont je me souviens, et j'ai retrouvé ces mêmes fautes dans les exemplaires qu'on a débités à Paris.

Y a-t-il une apparence plus forte, et n'étais-je pas bien en droit de le soupçonner? Cependant j'apprends qu'on ne le croit pas coupable, et qu'il est en liberté. J'apprends en même temps qu'il a eu avec moi un procédé bien contraire au mien. Dans le temps qu'il était en prison, je ne cessais d'écrire aux magistrats et aux ministres pour les assurer de son innocence; et lui, au contraire, a dit au lieutenant de police que c'était moi-même qui avais fait faire cette édition qu'on a débitée. Sur sa déposition, on a été tout renverser dans ma maison à Paris; on a saisi une petite armoire où étaient mes papiers et toute ma fortune; on l'a portée chez le lieutenant de police, elle s'est ouverte en chemin, et tout a été au pillage.

Je pardonne à *Jore* de tout mon cœur tout ce qu'il a pu dire, et ce qui m'a attiré cette cruelle visite. Je crois qu'étant bien persuadé, comme il l'était, que je n'avais nulle part à cette édition, il

1734. a prévu que la visite qu'on ferait chez moi, ne servirait qu'à ma justification; et c'est ce qui est arrivé.

Pour lui, s'il est vrai qu'il soit associé avec quelque personne des pays étrangers, et qu'ils aient en effet une édition de ce livre, laquelle n'ait point encore paru, je l'en félicite de tout mon cœur; car il est sûr que son édition sera la meilleure, et que tôt ou tard il trouvera bien le moyen de s'en défaire avec avantage.

On vient de saisir à Paris une presse à laquelle on travaillait à réimprimer cet ouvrage; cette presse était chez un particulier. Le libraire qui devait débiter cette édition nouvelle est connu, et, je crois, arrêté. Cette découverte fera deux biens; elle servira, en premier lieu, à justifier *Jore*, et pourra même faire découvrir l'imprimeur de l'édition débitée dans Paris; en second lieu, elle intimidera les autres libraires qui n'oseront pas se charger d'imprimer le livre: et alors s'il arrivait que *Jore* eût des exemplaires des pays étrangers ou autrement, il gagnerait considérablement; ainsi, de façon ou d'autre, il ne peut se plaindre; car s'il a une édition, il la débitera; s'il n'en a point, il ne perd rien.

J'ai assuré qu'il n'en a point, et je l'assure encore tous les jours. C'est un principe, dont il ne faut plus s'écarter. Dans les commencemens de l'orage, je lui écrivis des choses assez ambigues: s'il m'avait fait un mot de réponse, il m'aurait rassuré, au lieu qu'il m'a laissé toujours dans l'inquiétude; et j'ai été incertain de ce qu'il ferait et de ce que je devais faire. Sa grande faute est

de ne m'avoir point écrit. Que lui coûtait-il de dire : *Je n'ai jamais vu ni connu cette édition ; et c'est ainsi que je parlerai toujours.* 1734.

Heureusement il a tenu aux magistrats ce discours dont il aurait d'abord dû m'instruire. Il n'y a donc plus à s'en dédire. Il n'a jamais eu la moindre part à aucune édition de ce livre : c'est ce que je crois et ce que je soutiens fermement ; mais cependant le ministère prétend qu'il faut que je lui remette cette prétendue édition que j'avais, dit-on, fait faire par *Jore*. A cela, je n'ai autre chose à répondre, sinon que je ne peux changer de langage, que je ne connais pas cette édition plus que *Jore*, que je l'ai toujours dit, et le dirai toujours. Il est bien vrai qu'il y a eu, pendant plus d'un an, des exemplaires imprimés des Lettres philosophiques, entre les mains de quelques particuliers de Paris ; mais ces exemplaires étaient d'une édition faite en Angleterre, de laquelle je ne suis pas le maître.

Je ne peux pas, pour contenter le ministère, trouver une édition qui n'existe point, et je peux encore moins me déshonorer en trouvant une édition que j'ai toujours assuré que je ne connaissais pas. Le résultat de tout ceci est, qu'il est absolument nécessaire que *Jore* m'instruise de tout ce qui s'est passé ; que de mon côté, je demeure convaincu qu'il n'a jamais pensé à faire une édition ; que du sien, il demeure tranquille ; mais sur-tout que je sache ce qu'il a dit à M. *Hérault*, afin que je m'y conforme en cas de besoin.

N.B. J'apprends dans le moment que mes

1734. affaires vont très-bien ; que la découverte de cet imprimeur qui fesait une nouvelle édition, a beaucoup servi à ma justification ; que tous les incrédules de la ville et de la cour se sont déchaînés contre les dévots. *Sæpè premente Deo, fert Deus alter opem.* Ecrivez-moi hardiment sous le couvert de l'abbé *Moussinot*, cloître Saint-Méri, à Paris.

LETTRE CXVI.

A M. DE FORMONT.

Ce 5 juin.

J'AI reçu votre lettre, mon cher ami. Je ne vous parlerai pas cette fois-ci de philosophie ; je ne vous dirai pas combien je me repens de n'avoir pas montré plus au long tous les faux raisonnemens et les suppositions plus fausses encore dont les Pensées de *Pascal* sont remplies. Je veux vous entretenir de ma situation présente au sujet de cette malheureuse édition qu'on m'a si indignement imputée.

Demoulin m'est venu trouver dans ma retraite, et m'a confirmé qu'il croyait l'homme que vous savez, coupable de cette trahison. Il n'a jamais osé vous écrire, me disait-il ; et il l'aurait fait, s'il n'avait craint de donner quelques armes contre lui. Par tous les discours qu'il m'a tenus, ajoutait-il, je suis certain qu'il a fait cette édition dont il aura tiré peu d'exemplaires, et qui n'étant pas tout-à fait conforme à l'autre, devait servir à sa justification, en cas de soupçon. Il voulait par

là se mettre à l'abri de vos justes plaintes et de la sévérité du ministère. Il ne vous écrit point; il a même eu l'insolence de dire à M. *Hérault*, que c'était chez vous qu'était cette édition qu'on débite dans Paris; et c'est sur cette infame calomnie d'un scélérat d'imprimeur, ingrat à toutes vos bontés, qu'on est venu visiter chez vous.

Voilà les discours que me tient *Demoulin*, et quand je songe que j'ai trouvé dans les exemplaires qu'on vend à Paris, les mêmes fautes qui s'étaient glissées dans les premières feuilles imprimées autrefois, et depuis supprimées, je suis bien tenté d'être de l'avis de *Demoulin*.

D'un autre côté, j'apprends qu'un nommé *René Josse* fesait encore une édition de ce livre, laquelle a été découverte. Ce *René Josse* a été dénoncé à *Demoulin*, par *François Josse* son parent. Ce *François Josse* a bien l'air d'avoir fait lui-même, de concert avec son cousin *René*, l'édition qui a fait tant de vacarme. Il y a grande apparence que ce *François Josse*, qui a eu entre les mains un des trois exemplaires que j'avais, et qui me l'a fait relier, il y a deux mois et demi, en aura abusé, l'aura fait copier, et l'aura imprimé avec *René*; que depuis, la jalousie qu'il aura eue de la deuxième édition de *René*, l'aura porté à la dénoncer. Voilà ce que je conjecture; voilà ce que je vous prie de peser avec M. de *Cideville*. Vous pouvez après cela avoir la bonté d'en parler à *Jore*. S'il n'est pas coupable, il doit être charmé d'avoir cette ouverture pour se justifier. Mais coupable ou non, il doit m'écrire ou me faire instruire des

1734. démarches qu'il a faites ; et s'il ne le fait pas, je suis dans la ferme résolution de le dénoncer au garde des sceaux, et je le perdrai assurément. Il est trop horrible d'être sa victime et sa dupe, et d'avoir soutenu et attesté son innocence, lorsqu'il en use avec tant d'indignité. C'est une des choses qui ont ajouté un poids plus insupportable à mon malheur. Je vous demande en grâce d'en conférer avec votre ami, et de me mander tous deux votre sentiment. J'attends vos réponses avec une extrême impatience, et je vous embrasse tendrement.

LETTRE CXVII.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 22 juin.

Je reçois, mon cher et judicieux et très-constant ami, trois lettres de vous à la fois, qui auraient dû me parvenir il y a près de trois semaines. D'abord je vais vous mettre au fait de ma situation avec *Jore*.

Dès le 5 mai, je fus averti que le livre paraissait et qu'il y avait une lettre de cachet. Mes amis de Paris me mandèrent qu'ils croyaient que j'apaiserais tout, si je livrais l'édition que le garde des sceaux supposait entre mes mains. Je fis réponse que je n'avais point d'édition, et je me mis en retraite.

Je fus extrêmement surpris que *Jore* ne m'eût point écrit pour m'instruire de ce qui se passait. Il devait bien s'attendre que la publication du livre,

livre, et son silence, le rendraient coupable dans mon esprit. Ne sachant s'il était libre ou à la bastille, je lui écrivis ces propres paroles, par *Demoulin : S'il est vrai que vous ayez une édition de ce livre (ce que je ne crois pas), ou si vous en pouvez trouver une, portez-la chez M. Rouillé, et je la payerai au prix qu'il taxera.*

1734.

C'était lui faire entendre que je ne l'accusais pas, et que je lui donnais un moyen de se sauver et de ne rien perdre, s'il était coupable. J'ai fait plus ; quand je fus certainement qu'il était à la bastille, j'écrivis à M. *Rouillé* et à M. *Hérault* les lettres les plus fortes par lesquelles je leur attestais l'innocence du prisonnier. Je ne sais pas quels indignes mensonges ont employé les interrogateurs, mais je sais que l'interrogé m'a chargé contre toute raison, contre la vérité, contre son honneur et contre son intérêt, en un mot, en vrai libraire. Vous en verrez la preuve dans la lettre ci-jointe que je vous prie de brûler ; elle est d'un conseiller au parlement, ami de M. *Hérault* et de M. *Rouillé*.

Sur la déposition de ce misérable, M. *Hérault* assura le cardinal de *Fleuri* et monsieur le garde des sceaux, que c'était moi même qui étais l'auteur de l'édition débitée ; et monsieur le cardinal écrivit, le 28 mai, à un de mes amis, qui m'a renvoyé la lettre du cardinal.

Cependant, madame d'*Aiguillon* et plusieurs autres personnes avaient parlé vivement en ma faveur au garde des sceaux ; et ma liberté et la fin de mon affaire ne tenaient plus qu'à une lettre de désaveu que l'on exigeait de

1734. moi. Tout le monde m'en écrivit, mais toutes les lettres allèrent à un endroit où je n'étais pas. Je n'en reçus aucune dans la retraite où j'étais. Cette erreur fut causée par *Demoulin* qui fait mes affaires, mais qui est un peu inattentif. Mon silence fit croire au garde des sceaux que je ne voulais pas plier; et son opiniâtreté se fâchant contre la mienne, il a fait rendre ce bel arrêt qui déshonore la grande chambre, et qui ne rend pas les Lettres philosophiques plus mauvaises. Cependant j'étais prêt à obéir à monsieur le garde des sceaux, et il n'en savait rien.

Que conclure de tout ceci, et que faire? Premièrement, je conclus qu'il y a des événemens dans la vie qu'il faut souffrir sans murmure, comme la fièvre; que la publication de ces Lettres est une infidélité cruelle qu'on m'a faite, sans que j'en sache précisément l'auteur; que le grand tort de *Jore* est de ne m'avoir point écrit, de ne m'avoir point informé de ses démarches, et surtout de m'avoir accusé si lâchement et avec si peu de bon sens. Vous lui ferez entendre raison quand vous le verrez, et vous saurez de lui ses malheurs et ses fautes.

Je joins ici la copie d'une lettre à un de mes amis (*), au lieu de vous envoyer de nouvelles réflexions. Je viens de recevoir une lettre de notre ami *Formont*. J'allais lui répondre; mais voici des nouvelles si affreuses qui me viennent, touchant M. de *Richelieu*, que la plume me

(*) M. de *La Condamine*.

tombe des mains (23). Je mourrais de douleur si elles étaient vraies. Mon Dieu, quel funeste mariage j'aurais fait!

1734.

Adieu, mon tendre ami; mes complimens à tous nos amis.

LETTRE CXVIII.

A M. DE LA CONDAMINE.

Le 22 juin.

Si la grand'chambre était composée, Monsieur, d'excellens philosophes, je serais très-fâché d'y avoir été condamné; mais je crois que ces vénérables magistrats n'entendent que très-médiocrement *Newton* et *Locke*. Ils n'en sont pas moins respectables pour moi, quoiqu'ils aient donné autrefois un arrêt en faveur de la physique d'*Aristote*, qu'ils aient défendu de donner l'émétique, etc.; leur intention est toujours très-bonne. Ils croyaient que l'émétique était un poison; mais depuis que plusieurs conseillers de la grand'chambre furent guéris par l'émétique, ils changèrent d'avis, sans pourtant réformer leur jugement; de sorte qu'encore aujourd'hui l'émétique demeure proscrit par un arrêt, et que M. *Silva* ne laisse pas d'en ordonner à ces Messieurs, quand ils sont tombés en apoplexie. Il pourrait peut-être arriver à peu-près la même chose à mon livre;

(23) Plusieurs des princes de la maison de Lorraine avaient été mécontens de ce mariage; l'un d'eux (le prince de *Lixen*) le fit sentir durement à M. de *Richelieu*, au camp de Philipsbourg; ils se battirent sur le revers de la tranchée, et M. de *Lixen* fut tué.

peut-être quelque conſeiller penſant lira les
1734. Lettes philoſophiques avec plaiſir, quoiqu'elles ſoient proſcrites par arrêt. Je les ai relues hier avec attention, pour voir ce qui a pu choquer ſi vivement les idées reçues. Je crois que la manière plaiſante dont certaines choſes y ſont tournées, aura fait généralement penſer qu'un homme qui traite ſi gaiement les quakers et les anglicans, ne peut faire ſon ſalut *cum timore et tremore*, et eſt un très-mauvais chrétien. Ce ſont les termes et non les choſes qui révoltent l'eſprit humain. Si M. *Newton* ne s'était pas ſervi du mot d'*attraction* dans ſon admirable philoſophie, toute notre académie aurait ouvert les yeux à la lumière ; mais il a eu le malheur de ſe ſervir à Londres d'un mot auquel on avait attaché une idée ridicule à Paris ; et ſur cela ſeul, on lui a fait ici ſon procès avec une témérité qui fera un jour peu d'honneur à ſes ennemis.

S'il eſt permis de comparer les petites choſes aux grandes, j'oſe dire qu'on a jugé mes idées ſur des mots. Si je n'avais pas égayé la matière, perſonne n'eût été ſcandaliſé ; mais auſſi perſonne ne m'aurait lu.

On a cru qu'un français, qui plaiſantait les quakers, qui prenait le parti de *Locke*, et qui trouvait de mauvais raiſonnemens dans *Paſcal*, était un athée. Remarquez, je vous prie, ſi l'exiſtence d'un Dieu, dont je ſuis réellement très-convaincu, n'eſt pas clairement admiſe dans tout mon livre ? Cependant, les hommes qui abuſent toujours des mots appelleront également athée celui qui

niera un Dieu, et celui qui difputera fur la néceffité du péché originel. Les efprits ainfi prévenus ont crié contre les Lettres fur *Locke* et fur *Pafcal.*

Ma lettre fur *Locke* fe réduit uniquement à ceci : La raifon humaine ne faurait démontrer qu'il foit impoffible à DIEU d'ajouter la penfée à la matière. Cette propofition eft, je crois, auffi vraie que celle-ci : Les triangles qui ont même bafe et même hauteur font égaux.

A l'égard de *Pafcal*, le grand point de la queftion roule vifiblement fur ceci, favoir, fi la raifon humaine fuffit pour prouver deux natures dans l'homme. Je fais que *Platon* a eu cette idée, et qu'elle eft très-ingénieufe ; mais il s'en faut bien qu'elle foit philofophique. Je crois le péché originel, quand la religion me l'a révélé ; mais je ne crois point les androgynes, quand *Platon* a parlé. Les misères de la vie, philofophiquement parlant, ne prouvent pas plus la chute de l'homme, que les misères d'un cheval de fiacre ne prouvent que les chevaux étaient tous autrefois gros et gras, et ne recevaient jamais de coups de fouet ; et que, depuis que l'un d'eux s'avifa de manger de l'avoine, tous fes defcendans furent condamnés à traîner des fiacres. Si la fainte Ecriture me difait ce dernier fait, je le croirais ; mais il faudrait du moins m'avouer que j'aurais eu befoin de la fainte Ecriture pour le croire, et que ma raifon ne fuffifait pas.

Qu'ai-je donc fait autre chofe que de mettre la fainte Ecriture au-deffus de la raifon ? Je défie,

encore une fois, qu'on me montre une propofition répréhenfible dans mes réponfes à *Pafcal.* Je vous prie de conférer fur cela avec vos amis, et de vouloir bien me mander fi je m'aveugle.

1734.

Vous verrez bientôt madame *du Châtelet.* L'amitié dont elle m'honore ne s'eft point démentie dans cette occafion. Son efprit eft digne de vous et de M. de *Maupertuis*, et fon cœur eft digne de fon efprit. Elle rend de bons offices à fes amis, avec la même vivacité qu'elle a appris les langues et la géométrie; et quand elle a rendu tous les fervices imaginables, elle croit n'avoir rien fait; comme avec fon efprit et fes lumières elle croit ne favoir rien, et ignore fi elle a de l'efprit. Soyez-lui bien attachés, vous et M. de *Maupertuis*, et foyons toute notre vie fes admirateurs et fes amis. La cour n'eft pas trop digne d'elle; il lui faut des courtifans qui penfent comme vous. Je vous prie de lui dire à quel point je fuis touché de fes bontés. Il y a quelque temps que je ne lui ai écrit et que je n'ai reçu de fes nouvelles, mais je n'en fuis pas moins pénétré d'attachement et de reconnaiffance.

Embraffez pour moi, je vous prie, l'électrique M. *du Fay*; et fi vous embraffiez ma petite fœur, feriez-vous fi mal? Mandez-moi, je vous prie, comment elle fe porte. Mille refpects à madame *du Fay* et à ces dames. Vous m'aviez parlé d'une lettre de Stamboul, etc.

LETTRE CXIX.

1734.

A M. DE FORMONT.

Ce 27 . . . . .

Si ceux qui me font l'honneur de me persécuter ont eu envie de me donner les mortifications les plus sensibles, ils ne pouvaient mieux faire, mon cher et aimable ami, que de me retenir loin de Paris dans le temps que vous y êtes. Je vous prie de ne point parler du voyage qu'a fait ma désolée muse tragique chez les Américains. C'est un nouveau projet dont *Linant* vit la première ébauche, et sur quoi je voudrais bien qu'il me gardât le secret.

A l'égard du nom de poëme épique que vous donnez à des fantaisies (*) qui m'ont occupé dans ma solitude, c'est leur faire beaucoup trop d'honneur.

Cui sit mens grandior atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.

C'est plutôt dans le goût de l'*Arioste*, que dans celui du *Tasse* que j'ai travaillé. J'ai voulu voir ce que produirait mon imagination, lorsque je lui donnerais un essor libre, et que la crainte du petit esprit de critique qui règne en France ne me retiendrait pas. Je suis honteux d'avoir tant avancé un ouvrage si frivole, et qui n'est point fait pour voir le jour; mais après tout, on peut encore plus mal employer son temps. Je veux que cet ouvrage serve quelquefois à divertir mes amis,

(*) La Pucelle.

——— mais je ne veux pas que mes ennemis puissent
1734. jamais en avoir la moindre connaissance. Au mot d'*ennemis*, je ne peux m'empêcher de faire une réflexion bien triste ; c'est que leur haine, dont je n'ai jamais connu la cause, est la seule récompense que j'aye eue pour avoir cultivé les lettres pendant vingt années. Voilà tout ce que l'on gagne dans ce métier aimable et dangereux, une réputation chimérique et des persécutions réelles. On est envié comme si on était puissant et heureux ; et dans le même temps, on est accablé sans ressource. La profession des lettres, si brillante, et même si libre sous *Louis XIV*, le plus despotique de nos rois, est devenue un métier d'intrigues et de servitude. Il n'y a point de bassesse qu'on ne fasse pour obtenir je ne sais quelles places, ou au sceau, ou dans des académies ; et l'esprit de petitesse et de minutie est venu au point que l'on ne peut plus imprimer que des livres insipides. Les bons auteurs du siècle de *Louis XIV*, n'obtiendraient pas de privilége. *Boileau* et *la Bruyère* ne feraient que persécutés. Il faut donc vivre pour soi et pour ses amis, et se bien donner de garde de penser tout haut, ou bien aller penser en Angleterre ou en Hollande. J'ai relu M. *Locke* depuis que je ne vous ai vu. Si cet homme-là avait eu le malheur d'être en France, nous n'aurions peut-être pas ce chef-d'œuvre de raison et de sagesse. C'est bien dommage qu'il n'ait pas encore pris plus de liberté, et que sa modération ait étranglé des vérités qui ne demandaient qu'à sortir de sa plume. J'ai osé

1734.

m'amuſer à travailler après lui. J'ai voulu me rendre compte à moi-même de mon exiſtence (*), et voir ſi je pouvais me faire quelques principes certains. Il ſerait bien doux, mon cher *Formont*, de marcher dans ces terres inconnues avec un auſſi bon guide que vous, et de ſe délaſſer de ces recherches avec des poëmes dans le goût de l'*Arioſte* : car, malheur à la raiſon ſi elle ne badine quelquefois avec l'imagination. Il y a une dame à Paris qui ſe nomme *Emilie*, et qui, en imagination et en raiſon, l'emporte ſur bien des gens qui ſe piquent de l'une et de l'autre. Elle entend *Locke* bien mieux que moi. Je voudrais bien que vous rencontraſſiez cette philoſophe ; elle mérite que vous l'alliez chercher.

Je vous envoie une bonne leçon de l'épître à *Emilie*. Mandez-moi, je vous prie, ſi vous avez rencontré *Moncrif*, et pourquoi il s'eſt brouillé avec ſon prince. Adieu ; je vous aime pour la vie.

LETTRE CXX.

A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Au camp de Philipsbourg.

J'ai eu l'honneur, Madame, de rendre les lettres dont j'étais chargé. Je n'ai pu avoir encore celui de voir M. de *Champbonin*, parce que meſſieurs les dragons ſont à la droite, à deux

(*) Voyez le traité de Métaphyſique, tome I de la Philoſophie.

1734. lieues de l'infanterie où je suis. Il y a apparence que le prince *Eugène* va occuper les Français à toute autre chose qu'à écrire des lettres dans leurs tentes. Les armées sont en présence ; on s'attend à tout moment à une bataille sanglante. Les Français se trouvent entre Philipsbourg, le Rhin et les Allemands. Les troupes marquent une grande ardeur ; elle est étonnante ; on jure qu'on battra le prince *Eugène ;* on ne le craint pas ; mais à bon compte on se retranche jusqu'aux dents ; on a des lignes, un fossé, des puits, et un avant-fossé ; c'est une invention nouvelle qui paraît fort jolie, et très-propre à faire casser le cou à des gens qui viennent attaquer des lignes. Toutes les apparences sont que le prince *Eugène* viendra se présenter au passage des puits et des fossés, vers les quatre heures du matin, demain vendredi, jour de la Vierge. On dit qu'il est fort dévot à *Marie*, et qu'elle pourra bien le favoriser contre M. d'*Asfeld*, qui est janséniste ; vous savez, Madame, que vous autres jansénistes êtes soupçonnés de n'avoir pas assez de dévotion pour la Vierge, vous vous êtes moqués de la congrégation des jésuites, et du *Paradis ouvert à Philagie par cent et une dévotions à la mère de* DIEU. Nous verrons demain pour qui se déclarera la victoire. En attendant, on se canonne à force ; les lignes de notre camp sont bordées de quatre-vingts pièces de canon, qui commencent à jouer. Hier on acheva d'emporter un certain ouvrage à corne, dont M. de *Bellisle* avait déjà gagné la moitié ; douze officiers aux gardes ont été blessés

à ce maudit ouvrage. Voilà, Madame, la folie humaine dans toute sa gloire et dans toute son horreur. Je compte quitter incessamment le séjour des bombes et des boulets, pour aller profiter des bontés dont vous m'honorez. Il me semble que je me sens mille fois plus de goût pour la vertu depuis que je vous ai fait ma cour.

1734.

LETTRE CXXI.

A M. DE FORMONT.

Ce 24 juillet.

Ah, que j'aime votre leçon!
Ah, qu'il est doux d'en faire usage;
Pâmé dans les bras de Manon,
Ou folâtrant avec un page;
De passer les jours doucement,
A se contenter, à se plaire,
Plutôt que d'aller hautement
Choquer les erreurs du vulgaire!

Je n'irai pas plus loin, car voilà, mon cher ami, la trentième lettre que j'écris aujourd'hui. Je suis excédé des fatigues d'un voyage et de celle d'écrire. Je sens pourtant que mes forces reviennent avec vous. Votre lettre est datée d'un mercredi à Canteleu; mais comme il y a un mois que je mène une vie errante, je ne sais si ce mercredi était en juin ou en juillet. Votre ami, dont la dernière lettre est du 27 juin, ne me parle point de la brûlure du ballot. Il faut apparemment que ce grand exemple de justice n'ait été fait que depuis peu.

Parve, nec invideo, sine me, liber, ibis in ignem.

1734. Toute la terre me persécute. Il n'y a pas jusqu'au petit marquis, c'est le petit *Lezeau* que je veux dire, qui se mêle de vouloir que j'aille à la messe, en cas que je vienne passer quelque temps dans les terres de ce seigneur. Mon cher *Formont*, j'aimerais mieux entendre vêpres et la grand'messe avec vous, que d'entendre seulement un évangile chez lui. Je serais charmé de pouvoir aller dans quelque temps à Canteleu ; mais la chose me paraît bien difficile. Me voici bientôt excommunié dans toutes les paroisses, et brûlé dans tous les parlemens. Cela est beau, j'en conviens, mais cette gloire est un peu embarrassante ; je vous avoue que :

Nec vixit malè, qui natus moriensque fefellit ;
Et benè qui latuit, benè vixit.

Mais que voulez-vous que fasse un pauvre homme, quand on débite des livres sous son nom, qu'on l'excommunie, et qu'on le brûle malgré qu'il en ait ? Adieu, mon cher *Formont* ; je vous aime tendrement pour toute ma vie.

LETTRE CXXII.

A M. DE FORMONT.

DEPUIS que nous ne nous sommes écrits, mon cher *Formont*, j'aurais eu le temps de faire une tragédie et un poëme épique ; aussi ai-je fait, au moins en partie, et quelque jour vous entendrez parler de tout cela. Mais que fait à présent votre muse aimable et paresseuse ? Etes-vous à Rouen ou à Canteleu ? On dit que notre ami *Cideville* est à

Paris ; mandez-moi donc l'endroit où il demeure, afin que je lui écrive. Est-il possible que je ne me trouve point à Paris pendant le seul voyage qu'il y a fait ? Que sont devenus nos anciens projets de philosopher un jour ensemble dans cette grande ville si peu philosophe ? Quand est-ce donc que nous pourrons dire ensemble avec liberté, qu'il n'est pas sûr que la matière soit nécessairement privée de pensée, qu'il n'y a pas d'apparence que la lumière, pour éclairer la terre, ait été faite avant le soleil, et autres hardiesses semblables, pour lesquelles certains fous se sont fait brûler autrefois par certains sots ?

1734.

Faites-moi l'amitié, je vous prie, de me mander ce qu'est devenu *Jore*. Sa famille est-elle encore à Rouen ? Ce misérable *Jore* en a usé bien indignement avec moi, et bien imprudemment avec lui-même. Cependant je crois que je serai à portée incessamment de lui rendre service ; et je le ferai avec zèle, quelques sujets que j'aie de me plaindre de lui.

Je suis bien étonné de n'avoir reçu aucune lettre de M. *Linant*, depuis qu'il a quitté le petit hermitage dont l'hermite était proscrit. Il me semble que c'est pousser la paresse bien loin que de ne pas daigner, en trois mois, écrire un mot à quelqu'un à qui il devait un peu de souvenir. Mais je lui pardonne, si jamais il fait quelque bon ouvrage. Ecrivez-moi, mon cher *Formont* ; ne soyez pas si paresseux que le gros *Linant*. Mandez-moi où est notre cher *Cideville* ; adressez votre lettre sous le couvert de *Demoulin*, à Paris, vis-à-vis Saint-

1734. Gervais. Adieu ; vous ſavez que je vous ſuis attaché pour toute ma vie.

LETTRE CXXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 24 juillet.

Je reviens à mon gîte après avoir erré pendant un mois. Cette vie vagabonde m'a empêché, mon cher ami, de recevoir plutôt les lettres qui m'étaient adreſſées depuis long temps. J'en reçois trente à la fois ; mais les vôtres me ſont toujours les plus précieuſes. J'y vois toujours le cœur le plus tendre avec l'eſprit le plus juſte et le plus fin.

Vous ne pouvez blâmer le petit voyage que j'ai fait à l'armée. Pourriez-vous condamner ce que le cœur fait faire ? Tout mon chagrin eſt de n'en avoir pas fait autant que vous (*). Vous ſavez que depuis long-temps tous mes déſirs et toutes mes eſpérances ſont de paſſer avec vous quelques jours dans les douceurs de l'amitié, et dans une jouiſſance entière des belles-lettres que nous aimons tous deux également ; de vous montrer mes ouvrages nouveaux, de les corriger ſous vos yeux, de raſſembler toutes ces petites pièces fugitives, dont j'ai de quoi vous faire un petit recueil ; enfin, de vous parler et de vous entendre. Je ne haïrais pas de paſſer quelques ſemaines à Canteleu, ſi on pouvait n'y voir que vos amis, et n'y être point décelé par les domeſtiques.

(*) M. de *Cideville* venait de faire un voyage à Paris.

J'irais même chez le Marquis, malgré les conditions dures qu'il m'impose. Quel barbare que monsieur le Marquis ! Il ne veut point laisser aux gens liberté de conscience.

1734.

Je ne connais point ce petit libelle que quelque honnête dévot et quelque bon citoyen aura pieusement fait contre moi ; mais je crains plus les lettres de cachet que tous les ouvrages qu'on peut faire contre les Lettres philosophiques.

Parmi les lettres qui m'ont été renvoyées de Strasbourg, j'en vois une de M. de *Formont*, dans laquelle il me mande que votre parlement s'est signalé aussi ; mais il ne me mande point qu'on ait rendu un arrêt contre ceux qui ont vu et corrigé l'édition. Je plains bien ces pauvres gens qui ont part à la brûlure : si ce saint zèle continue, cela va faire le tour du royaume, et on sera brûlé douze fois. Cela est assez honorable entre nous ; mais il faut avoir de la modestie.

Pour *Jore*, je le crois en cendres. Je n'entends point parler de lui. A l'égard de la copie de la lettre que je vous envoyai, il y a un mois, c'était uniquement pour vous amuser, vous et deux ou trois honnêtes gens, avez - vous pu penser un moment que ces augustes mystères soient faits pour les profanes ? *odi profanum vulgus, et arceo.*

Mille tendres complimens à tous nos amis. Adieu ; je vous embrasse mille fois ; adieu, mon cher ami.

1734.

LETTRE CXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Septembre.

J'AVAIS, ô adorable ami, entièrement abandonné mon héros à mâchoire d'âne, fur le peu de cas que vous faites de cet Hercule groffier, et du bizarre poëme qui porte fon nom. Mais *Rameau* crie, *Rameau* dit que je lui coupe la gorge, que je le traite en philiftin, que fi l'abbé *Pellegrin* avait fait un Samfon pour lui, il n'en démordrait pas; il veut qu'on le joue; il me demande un prologue. Vous me paraiffez vous-même un peu raccommodé avec mon famfonet. Allons donc; je vais faire le petit *Pellegrin*, et mettre l'Eternel fur le théâtre de l'opéra, et nous aurons de beaux pfaumes pour ariettes. On m'a condamné comme fort mauvais chrétien cet été. Je vais être un dévot fefeur d'opéra cet hiver; mais j'ai bien peur que ce ne foit une pénitence publique. Excommunié, brûlé, et fifflé, n'en eft-ce point trop pour une année? J'ai envie de faire de cela un petit prologue. Je voudrais bien chanter, en un fade prologue, nos céfars à quatre fous par jour, et la bataille de Parme, et cette formidable place de Philipsbourg; mais cette cacade de Dantzick retient mon enthoufiafme. Il me femble que je ferais un beau prologue à Pétersbourg. La czarine n'eft point dévote, et elle donne des royaumes. Nous ferions un beau chœur du quatrain de *la Condamine*.

Voici

1734.

Voici une petite épître que je vous supplie de rendre à madame de *Bolingbroke*. On dit qu'elle a engagé *Matignon le surnois* à parler au garde des sceaux. Ce garde des sceaux donne eau bénite de cour; un excommunié en a toujours besoin. Mais, s'il vous plaît, quel si grand mal trouveriez-vous si on allait dans un faubourg passer huit jours sans paraître? on y souperait avec vous, on serait caché comme un trésor, et on décamperait de son trou à la première alarme. On a des affaires après tout; il faut y mettre ordre, et ne pas s'exposer à voir tout d'un coup sa petite fortune au diable. Mais cela n'est rien; le cœur me conduit, et mon cœur n'entend point raison. Ecrivez-moi, de grâce, vos petites réflexions sur ce. Avez-vous eu la bonté de dire quelque chose pour moi au porteur de drapeaux? Avez-vous dit à M. de *Pont-de-Vesle* combien je lui suis attaché? Voyez-vous quelquefois madame *du Châtelet?* Ecrivez-moi, mon cher ami; je suis enchanté de vos bontés; mais ne mettez mon nom ni sur ni dans votre lettre. Votre écriture ressemble, comme deux gouttes d'eau, à celle d'un homme qui m'écrit quelquefois. Signez un *D.* ou un *F.* Adieu; je vous aime comme on aime sa maîtresse.

1734.

LETTRE CXXV.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A Cirey, ce 30 septembre.

Vous attendez apparemment, Messieurs du Rhin, que l'Italie soit nettoyée d'Allemands, pour que vous fassiez enfin quelque beau mouvement de guerre, ou peut-être pour que vous publiez la paix à la tête de vos armées. Le pacifique philosophe dont vous vous moquez est cependant entre ses montagnes, fesant pénitence comme don *Quichotte*, et attendant sa *Dulcinée*. J'ai appris, dans ma solitude, que madame de *Richelieu* devient tous les jours une grande philosophe, et qu'elle a berné et confondu publiquement un ignorant prédicateur de jésuite, qui s'est avisé de disputer contre elle sur l'attraction et sur le vide. Vous allez de votre côté devenir un grand astronome, quand vous aurez le gnomon universel que *Varinge* a promis de faire pour la somme de trois cents cinquante livres. Vous pouvez écrire à votre savante épouse de presser ledit *Varinge* qui doit travailler à cet ouvrage incessamment, et le livrer au mois d'octobre. Croyez, monsieur le Duc, que mon respect pour la physique et pour l'astronomie ne m'ôte rien de mon goût pour l'histoire. Je trouve que vous faites à merveille de l'aimer. Il me semble que c'est une science nécessaire pour les seigneurs de votre sorte, et qu'elle est bien plus de ressource dans la société, plus amusante et bien moins

fatigante que toutes les ſciences abſtraites. Il y a dans l'hiſtoire, comme dans la phyſique, certains faits généraux très-certains; et pour les petits détails, les motifs ſecrets, etc., ils ſont auſſi difficiles à deviner que les reſſorts cachés de la nature. Ainſi, il y a par-tout également d'incertitude et de clarté. D'ailleurs, ceux qui, comme vous, aiment les anecdotes en hiſtoire, ſont aſſez comme ceux qui aiment les expériences particulières en phyſique. Voilà tout ce que j'ai de mieux à vous dire en faveur de l'hiſtoire que vous aimez, et que madame *du Châtelet* mépriſe un peu trop. Elle traite *Tacite* comme une bégueule qui dit des nouvelles de ſon quartier. Ne viendrez-vous pas diſputer un peu contre elle quelque jour à Cirey? Je vais vîte vous faire bâtir un appartement. Je crois que vous reviendrez des bords du Rhin.

1734.

Un peu las de votre campagne,
Très-affamé de jeunes...
Et pour des... fermes et ronds
Oubliant toute l'Allemagne.
Vous m'avoûrez pour le certain
Que votre bonté paſſagère
Se ſaiſira de la première
Honnête bégueule, ou catin,
Sage ou folle, facile ou fière,
Qui vous tombera ſous la main.
Mais s'il vous peut reſter encore
Quelque pitié pour le prochain,
Epargnez dans votre chemin
La beauté que mon cœur adore.

1734.

LETTRE CXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Dans un cabaret hollandais fur le chemin de Bruxelles, le 4 novembre.

Mon cher et refpectable ami, voilà horriblement de bruit pour une omelette. On ne peut être ni moins coupable ni plus vexé. Je n'ai pas manqué une pofte. Ce n'eft pas ma faute fi elles font très-infidelles dans les chemins de traverfe de l'Allemagne ; et puifqu'on envoya en Touraine une de vos lettres adreffée en Hollande, on peut avoir fait de plus grandes méprifes dans la Franconie et dans la Veftphalie. J'ai été un mois entier fans recevoir de nouvelles de votre amie (*) ; mais j'ai été affligé fans colère, fans croire être trahi, fans mettre toute l'Allemagne en mouvement. Je vous avoue que je fuis très-fâché des démarches qu'on a faites. Elles ont fait plus de tort que vous ne penfez ; mais il n'y a point de fautes qui ne foient bien chères quand le cœur les fait commettre. J'ai les mêmes raifons pour pardonner, qu'on a eues de fe mal conduire. Vous auriez grand tort, mon cher ange, de m'avoir condamné fans m'entendre. Et quel befoin même aviez-vous de ma juftification? votre cœur ne devait-il pas deviner le mien? et n'eft-ce pas au maître à répondre du difciple? Je me flatte que vous me reverrez bientôt à l'ombre de vos ailes, que vous me rendrez plus de juftice, et que vous apprendrez à votre amie à ne point

(*) Madame la marquife *du Châtelet.*

obscurcir par des orages un ciel aussi serein que le nôtre. Mille tendres respects à tous les anges.

1734.

Ce 6 novembre.

J'ARRIVE à Bruxelles où je jouis du bonheur de voir votre amie en bien meilleure santé que moi; je me croirai parfaitement heureux, quand l'un et l'autre nous aurons la consolation de vous embrasser.

Je sens ma joie toute troublée par la maladie de madame d'*Argental*. J'ai reçu ici une ancienne lettre de monsieur le commandeur de *Solar*. Je vais lui répondre. Je me flatte que l'un de mes deux anges l'assurera bien qu'il n'est pas fait pour être oublié. Tous ces ministres de Sardaigne sont aimables; j'en ai vu deux dont je suis presque aussi content que de M. de *Solar*. Adieu, couple charmant; adieu, divinités de la société et de mon cœur.

LETTRE CXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Novembre.

J'AI mené une vie un peu errante, mon adorable ami, depuis près d'un mois; voilà ce qui m'a empêché de vous écrire. Je crois que je touche enfin à la paix que vos négociations et vos bontés m'ont procurée. Voilà madame de *Richelieu* qui va enfin être présentée. Elle ne quittera point votre garde des sceaux qu'elle n'ait obtenu la paix, et j'espère qu'enfin cette infame persécution, pour

1734. un livre innocent, cessera. Pour moi, je vous avoue qu'il faudra que je sois bien philosophe pour oublier la manière indigne dont j'ai été traité dans ma patrie. Il n'y a que des amis tels que vous, et tels que ceux qui m'ont si bien servi, qui puissent me faire rester en France. Voulez-vous, si je ne reviens pas sitôt, que je vous envoye certaine tragédie fort singulière, que j'ai achevée dans ma solitude? C'est une pièce fort chrétienne, qui pourra me réconcilier avec quelques dévots; j'en serai charmé, pourvu qu'elle ne me brouille pas avec le parterre. C'est un monde tout nouveau, ce sont des mœurs toutes neuves. Je suis persuadé qu'elle réussirait fort à Panama et à Fernambouc. Dieu veuille qu'elle ne soit pas sifflée à Paris. J'avais commencé cet ouvrage, l'année passée, avant de donner Adélaïde, et j'en avais même lu la première scène au jeune *Crébillon* et à *Dufresne*. Je suis assez sûr du secret de *Dufresne*, mais je doute fort de *Crébillon*. En tout cas, je lui ferai demander le secret, sauf à lui à le garder s'il veut. Vous pourriez toujours faire donner la pièce à *Dufresne*, sans que *Crébillon* ni personne en sût rien. Le pis qui pourrait arriver serait d'être reconnu après la première représentation; mais nous aurions toujours prévenu les cabales. Les examinateurs, ne sachant pas que l'ouvrage est de moi, le jugeraient avec moins de rigueur, et passeraient une infinité de choses que mon nom seul leur rendrait suspectes. Est-il vrai que M. *Palu* a passé de l'intendance de Moulins à celle de Besançon?

Peut-être eſt-ce une fauſſe nouvelle ; mais un pauvre reclus comme moi peut-il en avoir d'autres? Eſt-il vrai qu'on parle de paix? Mandez-moi, je vous prie, ce qu'on en dit. Il n'y a point de particulier qui ne doive s'y intéreſſer, en qualité d'âne à qui on fait porter double charge pendant la guerre.

1734.

Adieu ; je vous aime comme vous méritez d'être aimé.

LETTRE CXXVIII.

A M. ***.

A Cirey, le 12 de janvier.

VOUS ne ſauriez croire, Monſieur, combien je ſuis flatté de voir que vous ne m'oubliez point au milieu des devoirs et des occupations dont vous êtes ſurchargé. Vous me faites voir par votre dernière lettre que M. de *Lacléde* eſt placé auprès de M. le maréchal de *Coigny*. Je ne le ſavais pas ; c'eſt ſans doute M. d'*Argental* qui lui aura procuré cette place. Si cela eſt, voilà M. d'*Argental* bien aiſe ; c'eſt un nouveau ſervice rendu de ſa part. Il eſt né pour faire plaiſir, comme *Rameau* pour faire de bonne muſique.

1735.

N'avez-vous point vu M. de *Moncrif?* S'obſtine-t-il à ſe tenir ſolitaire, parce qu'il n'eſt plus dans une cour? Eh ! ne peut-on pas vivre heureux avec des hommes, quoiqu'on n'ait pas l'avantage d'être auprès des princes?

Voudriez-vous me faire l'amitié de me mander quand on fera l'oraiſon funèbre de M. le maréchal

1735. de *Villars ?* Celui qui eſt chargé de l'éloge de M. de *Bervick* eſt un homme de mérite, qui me fait l'honneur d'être de mes amis. Je ne ſais qui ſera le *Fléchier* de notre dernier *Turenne*. Le père *Tournemine* avait entrepris ce diſcours, mais il a remercié. N'eſt-ce point l'abbé *Ségui* qui lui a ſuccédé ? Il eſt déjà connu par un très-beau panégyrique de St *Louis*. Le ſujet de St *Louis* était épuiſé, et celui-ci eſt tout neuf. Que ne dira-t-il pas d'un homme qui, à quatre-vingts ans, prenait le Milanais et entretenait des filles ?

Adieu, Monſieur ; vous ſavez combien je vous ſuis attaché.

LETTRE CXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Amſterdam, ce 27 janvier.

RESPECTABLE ami, je vous dois compte de ma conduite ; vous m'avez conſeillé de partir, et je ſuis parti : vous m'avez conſeillé de ne point aller en Pruſſe, et je ne n'y ai point été : voici le reſte que vous ne ſavez pas. *Rouſſeau* apprit mon paſſage par Bruxelles, et ſe hâta de répandre et de faire inſérer dans les gazettes que je me réfugiais en Pruſſe, que j'avais été condamné à Paris à une priſon perpétuelle, etc. Cette belle calomnie n'ayant pas réuſſi, il s'aviſe d'écrire que je prêche l'athéiſme à Leyde ; là-deſſus il forge une hiſtoire, et on envoie ces contes bleus à Paris, où ſans doute la bonté du prochain ne les laiſſera pas tomber par terre. On m'a renvoyé de Paris une des lettres

lettres circulaires qu'il a fait écrire par un moine défroqué, qui eſt ſon correſpondant à Amſterdam. Ces calomnies ſi réitérées, ſi acharnées et ſi abſurdes, ne peuvent ici me porter coup, mais elles peuvent beaucoup me nuire à Paris; elles m'y ont déjà fait des bleſſures, elles rouvriront les cicatrices. Je ſais, par expérience, combien le mal réuſſit dans une belle et grande ville comme Paris, où l'on n'a guère d'autre occupation que de médire. Je ſais que le bien qu'on dit d'un homme ne paſſe guère la porte de la chambre où on en parle, et que la calomnie va à tire d'ailes juſqu'aux miniſtres. Je ſuis perſuadé que ſi ces miſérables bruits parviennent à vous, vous en verrez aiſément la ſource et l'horreur, et que vous préviendrez l'effet qu'ils peuvent faire. Je voudrais être ignoré, mais il n'y a plus moyen. Il faut ſe réſoudre à payer toute ma vie quelques tributs à la calomnie. Il eſt vrai que je ſuis taxé un peu haut; mais c'eſt une ſorte d'impôt fort mal réparti. Si l'abbé de *Saint-Pierre* a quelque projet pour arrêter la médiſance, je le ferai volontiers imprimer à mes dépens.

1735.

Du reſte, je vis aſſez en philoſophe, j'étudie beaucoup, je vois peu de monde, je tâche d'entendre *Newton*, et de le faire entendre. Je me conſole avec l'étude, de l'abſence de mes amis. Il n'y a pas moyen de refondre à préſent l'Enfant prodigue. Je pourrais bien travailler à une tragédie le matin, et à une comédie le ſoir; mais paſſer en un jour de *Newton* à *Thalie*, je ne m'en ſens pas la force.

Attendez le printemps, Meſſieurs, la poéſie ſervira ſon quartier; mais à préſent c'eſt le tour de la phyſique. Si je ne réuſſis pas avec *Newton*, je me conſolerai bien vîte avec vous. Mille tendres reſpects, je vous en prie, à monſieur votre frère. Je ſuis bien tenté d'écrire à *Thalie* (*); je vous prie de lui dire combien je l'aime, combien je l'eſtime. Adieu; ſi je voulais dire à quel point je pouſſe ces ſentimens-là pour vous, et y ajouter ceux de mon éternelle reconnaiſſance, je vous écrirais des in-folio de bénédictin.

LETTRE CXXX.

A M. DE FORMONT.

Le 13 février.

Si madame *du Deffant*, mon cher ami, avait toujours un ſecrétaire comme vous, elle ferait bien de paſſer une partie de ſa vie à écrire. Faites ſouvent, je vous en prie, en votre nom ce que vous avez fait au ſien; conſolez-moi de votre abſence et de la ſienne par le commerce aimable de vos lettres.

Je n'ai point encore vu les mémoires d'*Hector* (**); mais vrais ou faux, je doute qu'ils ſoient bien intéreſſans; car, après tout, que pourront-ils contenir que des ſiéges, des campemens, des villes priſes et perdues, de grandes défaites, de petites victoires? On trouve de cela par-tout; il n'y a point de ſiècle qui n'ait ſa demi-douzaine

(*) Mademoiſelle *Quinault*.

(**) *Hector de Villars*.

de *Villars* et de princes *Eugène*. Les contemporains qui ont vu une partie de ces événemens les liront pour les critiquer, et la poftérité s'embarraffera peu qu'un général français ait gagné la bataille de Fridelingue, et ait perdu celle de Malplaquet. Le maréchal de *Villars* avait l'humeur un peu romanefque; mais fa conduite et fes aventures ne tiennent pas affez du roman pour divertir fon lecteur.

Qu'un prince comme *Charles II*, qui a vu fon père fur l'échafaud, et qui a été contraint lui-même de fuir à travers fon royaume, déguifé en poftillon; qui a demeuré deux jours dans le creux d'un chêne (lequel chêne, par parenthèfe, eft mis au rang des conftellations); qu'un tel prince, dis-je, faffe des mémoires, on les lira plus volontiers que les Amadis. Il en eft des livres comme des pièces de théâtre; fi vous n'intéreffez pas votre monde, vous ne tenez rien. Si *Charles XII* n'avait pas été exceffivement grand, malheureux et fou, je me ferais bien donné de garde de parler de lui. J'ai toujours eu envie de faire une hiftoire du fiècle de *Louis XIV*; mais celle de ce roi, fans fon fiècle, me paraîtrait affez infipide.

Le père de la *Bletterie*, en écrivant la vie de *Julien*, a fait un fuperftitieux de ce grand homme. Il a adopté les fots contes d'*Ammien-Marcellin*. Me dire que l'auteur des *Céfars* était un païen bigot, c'eft vouloir me perfuader que *Spinofa* était bon catholique. La *Bletterie* devait prendre avec foi le peloton de M. de *Saint-Aguan*,

1735. et s'en servir pour se tirer du labyrinthe où il s'est engagé. Il n'appartient point à un prêtre d'écrire l'histoire; il faut être désintéressé sur tout, et un prêtre ne l'est sur rien.

J'aimerais presque autant l'histoire des papillons et des chenilles que M. de *Réaumur* nous donne, que l'histoire des hommes dont on nous ennuie tous les jours; d'ailleurs, je suis dans un pays où il y a bien moins d'hommes que de chenilles. Il y a long-temps que je n'ai rien vu qui ressemble à l'espèce humaine, et je commence à oublier ces animaux-là. Exceptez-en un très-petit nombre à la tête desquels vous êtes, je ne fais pas grand cas de mes confrères les humains; mais j'en use avec vous à peu-près comme DIEU avec Sodôme. Ce bon Dieu voulait pardonner à ces... là, s'il avait trouvé cinq honnêtes gens dans le pays; vous êtes assurément un de ces cinq ou six qui me font encore aimer la France. *Cideville* est de cette demi-douzaine; il m'écrit toujours de jolie prose et de jolis vers.

LETTRE CXXXI.

A M. DESFORGES-MAILLARD.

A Vassi en Champagne, le... février.

Dona puer solvit quæ fœmina voverat Iphis.

VOTRE changement de sexe, Monsieur, n'a rien altéré de mon estime pour vous. La plaisanterie que vous avez faite est un des bons tours dont on se soit avisé, et cela seul serait auprès de moi un grand mérite. Mais vous en avez d'autres

que celui d'attraper le monde ; vous avez celui de plaire, soit en homme, soit en femme. Vous êtes actuellement sur les bords du Lignon, et de nymphe de la mer vous voilà devenu berger d'Astrée. Si ce pays-là vous inspire quelques vers, je vous prie de m'en faire part ; pour moi j'ai un peu abandonné la poésie dans la campagne où je suis :

1737.

Non eadem ætas, non vis.
Olim poteram cantando ducere noctes ;

Mais à présent je songe à vivre :

Quid verum atque decens curo et rogo, et omnis in hoc sum.

Un peu de philosophie, l'histoire, la conversation partagent mes jours.

Duco sollicitæ jucunda oblivia vitæ.

Cette vie sera plus heureuse encore si vous me donnez part des fruits de votre loisir. Je suis fâché que la Champagne soit si loin du Lignon ; mais c'est véritablement vivre ensemble que de se communiquer les productions de son esprit et les sentimens de son ame.

LETTRE CXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 1 mars.

Je profite, mon cher et respectable ami, du voyage de M. le marquis *du Châtelet*, pour répandre mon cœur dans le vôtre avec liberté. Je n'ai osé vous écrire depuis que je suis à Cirey, et

vous croyez bien que je n'ai écrit à perſonne.
1735. Vous ſentez, ſans doute, combien il en coûte de garder le ſilence avec quelqu'un à qui je voudrais parler toute ma vie de ma tendre reconnaiſſance.

Je n'ai pu reconnaître toutes vos bontés qu'en ſuivant vos ordres à la lettre lorſque j'étais en Hollande. Je trouvai en arrivant une cabale établie par *Rouſſeau* contre moi, et une foule de libelles imprimés depuis long-temps pour me noircir, de ſorte que je me voyais à la fois perſécuté en France et calomnié dans toute l'Europe. Je ne pris d'autre parti que de vivre aſſez retiré, et de chercher des conſolations dans l'étude et dans la ſociété de quelques amis que je m'attirai malgré les efforts de mes ennemis. Le haſard me fit connaître une ou deux de ces perſonnes que *Rouſſeau* avait animées contre moi. J'eus le bonheur de les voir détrompées en peu de temps. Loin de vouloir continuer cette malheureuſe guerre d'injures, je retranchai de l'édition qu'on fait de mes ouvrages tout ce qui ſe trouve contre *Rouſſeau*.

Je vous envoie la lettre d'un homme de lettres d'Amſterdam, qui vous inſtruira mieux de tout cela que je ne pourrais faire, et qui vous fera voir en même temps ce que c'eſt que *Rouſſeau*. Je vous prie de lire cette lettre d'Amſterdam, et la copie de l'écrit qu'elle contient. Je crois qu'il eſt bon que ce nouveau crime de *Rouſſeau* ſoit public. Peut-être ceux qu'il anime à me perſécuter en France rougiront-ils de prendre ſon parti, et imiteront ceux qu'il avait ſéduits en Hollande, qui ſont tous revenus à moi, et m'aiment autant qu'ils le déteſtent.

Vous n'ignorez peut-être pas qu'en dernier lieu ce scélérat, croyant aplanir son retour en France, a fait imprimer contre le vieux *Saurin* les calomnies les plus atroces. Vous savez que c'est lui qui écrivait et qui fesait écrire que j'étais venu prêcher l'athéisme en Hollande, que j'avais soutenu une thèse d'athéisme à Leyde contre M. *s'Gravesende*, qu'on m'avait chassé de l'université, etc. Vous êtes instruit de la lettre de M. *s'Gravesende*, dans laquelle cette indigne et absurde calomnie est si pleinement confondue; l'original est entre les mains de M. de *Richelieu*; je ne sais quel usage il en a fait; ni même s'il en doit faire usage. Je souhaiterais fort pourtant que M. de *Maurepas* en fût informé; ne pourrait-il pas dans l'occasion en parler au cardinal, et ne dois-je pas le souhaiter?

Je vous avoue que si l'amitié, plus forte que tous les autres sentimens, ne m'avait pas rappelé, j'aurais bien volontiers passé le reste de mes jours dans un pays où du moins mes ennemis ne peuvent me nuire, et où le caprice, la superstition et l'autorité d'un ministre ne sont point à craindre. Un homme de lettres doit vivre dans un pays libre, ou se résoudre à mener la vie d'un esclave craintif, que d'autres esclaves jaloux accusent sans cesse auprès du maître. Je n'ai à attendre en France que des persécutions; ce sera là toute ma récompense. Je m'y verrais avec horreur, si la tendresse et toutes les grandes qualités de la personne qui m'y retient ne me fesaient oublier que j'y suis. Je sens que je serai toujours la victime du premier calomniateur. *Hérault* est celui qui

1735. m'a le plus nui auprès du cardinal. Faut-il qu'un homme qui pense comme moi ait à craindre un homme comme *Hérault!* Eh, qui me répondra que m'ayant desservi avec malice il ne me poursuive pas avec acharnement? J'ai beau me cacher dans l'obscurité, j'ai beau n'écrire à personne, on saura où je suis, et mon obstination à me cacher rendra peut-être encore ma retraite coupable. Enfin, je vis dans une crainte continuelle, sans savoir comment je peux parer les coups qu'on me porte tous les jours. C'est une chose bien inouie que la manière dont on en use avec moi; mais enfin je la souffre, je me fais esclave volontiers, pour vivre auprès de la personne auprès de qui tout doit disparaître. Il n'y a pas d'apparence que je revienne jamais à Paris m'exposer encore aux fureurs de la superstition et de l'envie. Je vivrai à Cirey ou dans un pays libre. Je vous l'ai toujours dit: si mon père, mon frère, ou mon fils était premier ministre dans un état despotique, j'en sortirais demain; jugez ce que je dois éprouver de répugnance en m'y trouvant aujourd'hui. Mais enfin madame *du Châtelet* est pour moi plus qu'un père, un frère et un fils.

Je ne demande qu'à vivre enseveli dans les montagnes de Cirey, et je n'y désirerai jamais rien que de vous y voir. Adieu, les deux frères aimables; je vous embrasse tendrement. Voici une lettre pour M. de *Maurepas*, que vous donnerez, si vous le jugez à propos; mais il faut qu'il sache d'où viennent les deux chevreuils.

Je ne peux vous rien dire des Elémens de la philosophie de *Newton*. Je n'ai point reçu de nouvelles de mes libraires de Hollande. Ce sont de bonnes gens, mais très-peu exacts. Je ne refuse point de la faire imprimer en France, quelque juste aversion que j'aye pour la douane des pensées. Au reste, c'est un ouvrage purement physique, où le plus imbécille fanatique et l'hypocrite le plus envenimé ne saurait rien entendre ni rien trouver à redire. J'ai un beau sujet de tragédie, je le travaillerai à loisir, et je ne donnerai l'ouvrage que quand les comédiens auront repris Zaïre et Brutus.

1735.

Je n'ai point de termes pour vous dire à quel point mon cœur est à vous.

LETTRE CXXXIII.

A M. DE CIDEVILLE. (24)

A Paris, le 31 mars.

EMILIE permet, mon cher ami, que j'ajoute quelques petits mots à sa lettre. Cela est bien hardi

(24) Cette lettre commence par quelques lignes de la main de madame la Marquise *du Châtelet*. Les voici:

Je dérobe à votre ami, Monsieur, le plaisir de vous apprendre lui-même son retour; je sens et je partage votre joie. J'ai eu un plaisir extrême à le revoir; son affaire a traîné si long temps que je n'en espérais presque plus la fin; mais enfin il nous est rendu; il faut espérer qu'il ne nous donnera plus des alarmes aussi vives. Je ne sais si vous avez reçu une lettre de moi dont M. de *Formont* a bien voulu se charger. Je veux toujours me flatter que je vous rassemblerai un jour dans une campagne où je médite de passer quelque temps. Vous devez être bien persuadé que je désire avec empressement de connaître une personne pour qui j'ai conçu une estime que l'amitié a fait naître, et que j'espère qu'elle cimentera.

1735. à moi. Peut-on lire quelque autre chofe après qu'on a lu ce qu'elle vous mande? Elle vous affure de fon amitié. Vous devriez, en vérité, venir à Paris prendre poffeffion de ce qu'elle vous offre; je connais les charmes de cette amitié et j'en fens tout le prix. Si j'étais affez heureux pour vous voir dans fa cour, que de vers, mon cher *Cideville!* que de converfations charmantes! M. de *Formont* a eu le bonheur de la voir, et j'avais le malheur d'être bien loin; enfin, me voici revenu, mais me voici loin de vous. Il manque toujours quelque chofe au bonheur des hommes. J'ai reçu un paquet que je n'ai pas encore eu le temps d'ouvrir. J'y verrai tous les charmes de votre efprit; ce fera l'aimant de mon imagination. J'ai vu le gros *Linant*, mais je n'ai pas encore vu fa pièce. Je fouhaite qu'elle fe porte auffi bien que lui.

Adieu, mon cher ami; je vous embraffe bien tendrement. Notre cher *Formont* devrait bien regretter Paris, fi vous n'étiez point à Rouen. Je me flatte que M. du *Bourgtroulde* veut bien fe fouvenir de moi. Pour M. de *Brévedent*, s'il favait que j'exifte, j'ambitionnerais bien fon amitié. Adieu; ne vous verrai-je donc jamais?

LETTRE CXXXIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Paris, ce 16 avril.

VRAIMENT, mon cher ami, je ne vous ai point encore remercié de cet aimable recueil que vous

m'avez donné. Je viens de le lire avec un nouveau plaisir. Que j'aime la naïveté de vos peintures! Que votre imagination est riante et féconde! Et ce qui répand sur tout cela un charme inexprimable, c'est que tout est conduit par le cœur. C'est toujours l'amour ou l'amitié qui vous inspire. C'est une espèce de profanation à moi de ne vous écrire que de la prose, après les beaux exemples que vous me donnez; mais, mon cher ami,

Carmina secessum scribentis, et otia quærunt.

Je n'ai point de recueillement dans l'esprit; je vis de dissipation depuis que je suis à Paris: *tendunt extorquere poemata*; mes idées poëtiques s'enfuient de moi. Les affaires et les devoirs m'ont appesanti l'imagination; il faudra que je fasse un tour à Rouen pour me ranimer.

Les vers ne sont plus guère à la mode à Paris. Tout le monde commence à faire le géomètre et le physicien. On se mêle de raisonner. Le sentiment, l'imagination et les grâces sont bannis. Un homme, qui aurait vécu sous *Louis XIV*, et qui reviendrait au monde, ne reconnaîtrait plus les Français; il croirait que les Allemands ont conquis ce pays-ci. Les belles-lettres périssent à vue d'œil. Ce n'est pas que je sois fâché que la philosophie soit cultivée, mais je ne voudrais pas qu'elle devînt un tyran qui exclût tout le reste. Elle n'est en France qu'une mode qui succède à d'autres, et qui passera à son tour; mais aucun art, aucune science ne doit être de mode. Il faut qu'ils se tiennent tous par la main; il faut qu'on les cultive en tout temps.

Je ne veux point payer de tribut à la mode; je

1735. veux passer d'une expérience de physique à un opéra ou à une comédie, et que mon goût ne soit jamais émoussé par l'étude. C'est votre goût, mon cher *Cideville*, qui soutiendra toujours le mien; mais il faudrait vous voir; il faudrait passer avec vous quelques mois; et notre destinée nous sépare quand tout devrait nous réunir.

J'ai vu *Jore* à votre semonce; c'est un grand écervelé. Il a causé tout le mal pour s'être conduit ridiculement. Il n'y a rien à faire pour *Linant*, ni auprès de la présidente, ni au théâtre. Il faut qu'il songe à être précepteur. Je lui fais apprendre à écrire; après quoi il faudra qu'il apprenne le latin, s'il le veut montrer. Ne le gâtez point si vous l'aimez. *Vale.*

LETTRE CXXXV.

A M. DE FORMONT.

Ce 17 avril.

Mon cher *Formont*, vous me pardonnerez si vous voulez; mais je ne me rends point encore sur *Julien*. Je ne peux croire qu'il ait eu les ridicules qu'on lui attribue; qu'il se soit fait débaptiser et taurobolisér de bonne foi. Je lui pardonne d'avoir haï la secte dont était l'empereur *Constance* son ennemi; mais il ne m'entre point dans la tête qu'il ait cru sérieusement au paganisme. On a beau me dire qu'il assistait aux processions, et qu'il immolait des victimes: *Cicéron* en fesait autant, et *Julien* était dans l'obligation de paraître dévot au paganisme; mais je ne peux juger

d'un homme que par ses écrits; je lis les *Césars*, et je ne trouve dans cette satire rien qui sente la superstition. Le discours même qu'on lui fait tenir à sa mort n'est que celui d'un philosophe. Il est bien difficile de juger d'un homme après quatorze cents ans, mais au moins n'est-il pas permis de l'accuser sans de fortes preuves; et il me paraît que le bien qu'on peut dire de *Julien* est prouvé par les faits, et que le mal ne l'est que par ouï-dire et par conjectures. Après tout, qu'importe? Pourvu que nous n'ayons aucune sorte de superstition, à la bonne heure que *Julien* en ait eu.

Vous savez que nos philosophes argonautes sont partis enfin pour aller tracer une méridienne et des parallèles dans l'Amérique. Nous saurons enfin quelle est la figure de la terre, et ce que vaut précisément chaque degré de longitude. Cette entreprise rendra service à la navigation, et fera honneur à la France. Le conseil d'Espagne a nommé quelques petits philosophes espagnols pour apprendre leur métier sous les nôtres. Si notre politique est la très-humble servante de la politique de Madrid, notre académie des sciences nous venge. Les Français ne gagnent rien à la guerre, mais ils toisent l'Amérique. Savez-vous que l'académie des belles-lettres s'est chargée de faire une belle inscription pour la besogne de nos argonautes? Toute cette académie en corps, après y avoir mûrement réfléchi, a conclu que ces Messieurs allaient mesurer un arc du méridien sous un arc de l'équateur. Vous remarquerez que les méridiens vont du nord au sud, et que par con-

1735. séquent l'acdémie des belles-lettres en corps a fait la plus énorme bévue du monde. Cela ressemble à celle de l'académie française qui fit imprimer, il y a quelques années, cette belle phrase : *Depuis les pôles glacés jusqu'aux pôles brûlans*.

Le papier manque. *Vale*.

LETTRE CXXXVI.

A M. BERGER.

A Cirey, le 24 avril.

Vos lettres ajoutent un nouveau charme à la douceur dont je jouis dans la solitude où je me suis retiré loin du monde bruyant méchant et misérable ; loin des mauvais poëtes et des mauvaises critiques. J'aime mille fois mieux savoir par vous des nouvelles de tout ce qui se passe, que d'en être le témoin. Il y a une infinité d'événemens qui ennuient le spectateur, et qui deviennent intéressans quand ils sont bien contés. Vous m'embellissez, par vos lettres, les sottises de mon siècle. Je les lis à une personne respectable et bien aimable, dont le goût est universel ; vos lettres lui plaisent infiniment. Je suis bien aise de vous faire cette petite trahison, afin de vous engager à m'écrire plus souvent. S'il n'y avait que moi qui lusse vos lettres, je vous prierais encore de m'en favoriser chaque jour par le seul intérêt de mon plaisir ; mais puisqu'elles sont les délices d'une personne à qui tout le monde voudrait plaire, c'est votre amour-propre qui y est intéressé à présent.

Mandez-moi donc si le grand musicien *Rameau*

eſt auſſi *maximus in minimis*, et ſi, de la ſublimité de ſa grande muſique, il deſcend avec ſuccès aux grâces naïves du ballet. J'aime les gens qui ſavent quitter le ſublime pour badiner. Je voudrais que *Newton* eût fait des vaudevilles; je l'en eſtimerais davantage. Celui qui n'a qu'un talent peut être un grand génie; celui qui en a pluſieurs eſt plus aimable. C'eſt apparemment parce que je ſuis le très-humble ſerviteur de ceux qui touchent à la fois aux deux extrémités, qu'on m'a gravé à côté de M. de *Fontenelle*. Mon ami *Thiriot* s'eſt fait peindre avec la Henriade à la main. Si j'ai une copie de ce portrait, j'aurai ma maîtreſſe et mon ami dans un cadre. Mandez-moi ſi vous le voyez quelquefois à l'opéra, et aiguillonnez un peu la pareſſe qu'il a d'écrire. Adieu; je vous embraſſe tendrement.

LETTRE CXXXVII.

A M. DESFORGES-MAILLARD.

Le . . . avril.

Les fréquentes maladies dont je ſuis accablé, Monſieur, m'ont empêché de répondre à votre proſe et à vos vers; mais elles ne m'ôtent rien de ma ſenſibilité pour tout ce qui vous regarde. Je me ſouviens toujours des coquetteries de mademoiſelle *Malcrais*, malgré votre barbe et la mienne; et s'il n'y a pas moyen de vous faire des déclarations, je cherche celui de vous rendre ſervice. Je compte voir cet été monſieur le contrôleur général. Je chercherai *mollia fandi tem-*

1735. *pora*, et je me croirai trop heureux si je puis obtenir quelque chose du *Plutus* de Versailles, en faveur de l'*Apollon* de Bretagne. Pardonnez à un pauvre malade de ne pouvoir vous écrire de sa main.

Je suis, etc.

LETTRE CXXXVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, 29 avril.

LINANT n'a encore que la parole de madame *du Châtelet*; cependant il apprend à écrire; il savait faire de beaux vers, mais il faut commencer par savoir former ses lettres. A l'égard de sa tragédie, j'ose encore vous répéter qu'elle n'a pas forme d'ouvrage à être présenté à nosseigneurs les comédiens, et qu'il lui faudra encore bien du temps pour faire une pièce de cet assemblage de scènes. Ce serait un grand avantage d'être pendant une année au moins à la campagne avec madame *du Châtelet*, auprès d'un enfant qui ne demande pas une grande assiduité. Il aurait le temps de travailler et de s'instruire; et il y aurait à cela une chose assez plaisante, c'est que la mère sait bien mieux le latin que *Linant*, et qu'elle serait le régent du précepteur.

J'allai hier à Inès; la pièce me fit rire, mais le cinquième acte me fit pleurer. Je crois qu'elle sera toujours au nombre de ces pièces médiocres et mal écrites qui subsistent par l'intérêt. Il court ici beaucoup de satires en prose et en vers; elles sont si mauvaises que toutes satires qu'elles sont, elles

ne

ne plaisent point. Que dites-vous d'une petite troupe de comédiens qui jouent à huis clos des parades de *Gilles*, trois fois par semaine ? Les acteurs sont... devinez qui ? le prince *Charles* de Lorraine, âgé de plus de cinquante ans ; il fait le rôle de *Gilles*. Le duc de *Nevers*, goutteux, amant de l'infidelle et impertinente *Quinault*, d'*Orléans*, *Pont-de-Vesle*, d'*Argental*, le facile d'*Argental*, etc.

J'ai vu votre petit *Brébant*, il est charmant ; il est digne de votre amitié ; et de petits vers qu'il m'a montrés sont dignes de vous. Adieu, mon cher ami ; mille complimens aux *Formont*, aux du *Bourgtroulde*, et même aux *Brévedent*. Je voudrais bien savoir comment le métaphysicien *Brévedent* a trouvé les Lettres philosophiques.

Vale, *et ama me*.

LETTRE CXXXIX.

A M. DE FORMONT.

Le 6 mai.

Je pars, mon cher ami ; je n'ai point vu le ballet des Grâces. On dit que l'auteur, j'entends le poëte (*), qui a toujours été brouillé avec elles, ne s'est pas bien remis dans leur cour ; je m'en rapporte aux connaisseurs, mais il y en a peu par le temps qui court. Les suivans de ces trois déesses sont à présent à Rouen. C'est donc à Rouen qu'il faudrait voyager, mais je vais en Lorraine demain. Adieu, mon cher philosophe, poëte aimable,

(*) Roi.

1735. plein de grâce et de raifon. Vous avez donc fait un poëte français de l'abbé *Franquini*. En vérité, il eft plus aifé à préfent de tirer des vers français d'un italien que de nos compatriotes. Tout tombe, tout s'en va dans Paris. Je m'en vais auffi, car ni vous ni les Mufes n'êtes là. Adieu, mon cher ami.

LETTRE CXL.

A M. L'ABBÉ ASSELIN,

PROVISEUR DU COLLEGE D'HARCOURT.

Mai.

En me parlant de tragédie, Monfieur, vous réveillez en moi une idée que j'ai depuis long temps de vous préfenter la mort de Céfar, pièce de ma façon, toute propre pour un collége où l'on n'admet point de femmes fur le théâtre. La pièce n'a que trois actes, mais c'eft de tous mes ouvrages celui dont j'ai le plus travaillé la verfification. Je m'y fuis propofé pour modèle votre illuftre compatriote (*), et j'ai fait ce que j'ai pu pour imiter de loin

La main qui crayonna
L'ame du grand Pompée et l'efprit de Cinna.

Il eft vrai que c'eft un peu la grenouille qui s'enfle pour être auffi groffe que le bœuf; mais enfin, je vous offre ce que j'ai. Il y a une dernière fcène à refondre, et, fans cela, il y a long-temps que je vous aurais fait la propofition. En un mot *Céfar*, *Brutus*, *Caffius* et *Antoine* font à votre

(*) L'abbé *Affelin* était de Normandie.

service quand vous voudrez. Je suis bien sensible à la bonne volonté que vous voulez bien témoigner pour le petit *Champbonin* que je vous ai recommandé. C'est un jeune enfant qui ne demande qu'à travailler, et qui peut, je crois, entrer tout d'un coup en rhétorique ou en philosophie. Nous sommes bon gentilhomme et bon enfant, mais nous sommes pauvre. Si l'on pouvait se contenter d'une pension modique, cela nous accommoderait fort; et elle serait au moins payée régulièrement, car les pauvres sont les seuls qui payent bien.

1735.

Enfin, Monsieur, si vous saviez quelque débouché pour ce jeune homme, je vous aurais une obligation infinie. Je voudrais qu'il fût élevé sous vos yeux, car il aime les bons vers.

Adieu, Monsieur; comptez sur l'amitié, sur l'estime, sur la reconnaissance de *V*. Point de cérémonie; je suis quaker avec mes amis. Signez-moi un *A*.

LETTRE CXLI.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Lunéville, le 15 mai.

MON cher correspondant, me voici dans une cour sans être courtisan. J'espère vivre ici comme les souris d'une maison, qui ne laissent pas de vivre gaiement sans jamais connaître le maître ni la famille. Je ne suis pas fait pour les princes, encore moins pour les princesses. *Horace* a beau dire:

Principibus placuisse viris non ultima laus est.

1735.

Je ne mériterai point cette louange. Il y a ici un excellent phyficien nommé M. de *Varinge*, qui, de garçon ferrurier, eft devenu un philofophe eftimable, grâce à la nature et aux encouragemens qu'il a reçus de feu M. le duc de *Lorraine*, qui déterrait et qui protégeait tous les talens. Il y a auffi un *Duval* bibliothécaire, qui, de payfan, eft devenu un favant homme, et que le même duc de *Lorraine* rencontra un jour gardant les moutons et étudiant la géographie. Vous croyez bien que ce feront-là les grands de ce monde à qui je ferai ma cour. Joignez-y un ou deux anglais penfans qui font ici, et qui, dit on, s'humanifent jufqu'à parler. Je ne crois pas qu'avec cela j'aye befoin de princes, mais j'aurai befoin de vos lettres. Je vous prie de ne pas oublier votre philofophe lorrain, qui aime encore les rabâchages de Paris, fur-tout quand *ils* paffent par vos mains.

LETTRE CXLII.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Lunéville, le 12 juin.

OUI, je vous injurierai jufqu'à ce que je vous aye guéri de votre pareffe. Je ne vous reproche point de fouper tous les foirs avec M. de la *Poplinière*, je vous reproche de borner là toutes vos penfées et toutes vos efpérances. Vous vivez comme fi l'homme avait été créé uniquement pour fouper, et vous n'avez d'exiftence que depuis dix heures du foir jufqu'à deux heures après minuit. Il n'y a foupeur qui fe couche ni bégueule qui fe lève plus

tard que vous. Vous reftez dans votre trou jufqu'à l'heure des fpectacles à diffiper les fumées du fouper de la veille ; ainfi vous n'avez pas un moment pour penfer à vous et à vos amis. Cela fait qu'une lettre à écrire devient un fardeau pour vous. Vous êtes un mois entier à répondre. Et vous avez encore la bonté de vous faire illufion au point d'imaginer que vous ferez capable d'un emploi et de faire quelque fortune, vous qui n'êtes pas capable feulement de vous faire dans votre cabinet une occupation fuivie, et qui n'avez jamais pu prendre fur vous d'écrire régulièrement à vos amis, même dans les affaires intéreffantes pour vous et pour eux. Vous me rabâchez *de feigneurs et de dames les plus titrés :* Qu'eft-ce que cela veut dire ? Vous avez paffé votre jeuneffe, vous deviendrez bientôt vieux et infirme ; voilà à quoi il faut que vous fongiez. Il faut vous préparer une arrière-faifon tranquille, heureufe, indépendante. Que deviendrez-vous quand vous ferez malade et abandonné ? Sera-ce une confolation pour vous de dire : J'ai bu du vin de Champagne autrefois en bonne compagnie ! Songez qu'une bouteille qui a été fêtée, quand elle était pleine d'eau des Barbades, eft jetée dans un coin dès qu'elle eft caffée, et qu'elle refte en morceaux dans la pouffière ; que voilà ce qui arrive à tous ceux qui n'ont fongé qu'à être admis à quelques foupers ; et que la fin d'un vieil inutile, infirme, eft une chofe bien pitoyable. Si cela ne vous donne pas un peu de courage, et ne vous excite pas à fecouer l'engourdiffement dans lequel vous laiffez votre ame, rien ne vous guérira. Si

1735.

je vous aimais moins, je vous plaiſanterais ſur votre pareſſe; mais je vous aime, et je vous gronde beaucoup.

Cela poſé, ſongez donc à vous, et puis ſongez à vos amis; buvez du vin de Champagne avec des gens aimables, mais faites quelque choſe qui vous mette en état de boire un jour du vin qui ſoit à vous. N'oubliez point vos amis, et ne paſſez pas des mois entiers ſans leur écrire un mot. Il n'eſt point queſtion d'écrire des lettres penſées et réfléchies avec ſoin, qui peuvent un peu coûter à la pareſſe; il n'eſt queſtion que de deux ou trois mots d'amitié, et quelques nouvelles, ſoit de littérature, ſoit des ſottiſes humaines, le tout courant ſur le papier ſans peine et ſans attention. Il ne faut pour cela que ſe mettre un demi-quart d'heure vis-à-vis ſon écritoire. Eſt-ce donc là un effort ſi pénible? J'ai d'autant plus d'envie d'avoir avec vous un commerce régulier, que votre lettre m'a fait un plaiſir extrême. Je pourrai vous demander de temps en temps des anecdotes concernant le Siècle de *Louis XIV*. Comptez qu'un jour cela peut vous être très-utile, et que cet ouvrage vous vaudrait vingt volumes de Lettres philoſophiques.

J'ai lu le Turenne (*); le bon homme a copié des pages entières du cardinal de *Retz*, des phraſes de *Fénélon*; je le lui pardonne, il eſt coutumier du fait; mais il n'a point rendu ſon héros intéreſſant. Il l'appelle *grand*, mais il ne le rend pas tel; il le loue en rhétoricien. Il pille les orai-

(*) Hiſtoire de M. de *Turenne*, par M. de *Ramſay*.

ſons funèbres de *Maſcaron* et de *Fléchier*, et puis il fait réimprimer ces oraiſons funèbres parmi les preuves. Belle preuve d'hiſtoire qu'une oraiſon funèbre!

1735.

Je ne ſuis ſurpris ni du jugement que vous portez ſur la pièce de l'abbé *le Blanc* (*), ni de ſon ſuccès. Il ſe peut très-bien faire que la pièce ſoit déteſtable et applaudie.

Ecrivez-moi, et aimez toute votre vie un homme vrai qui n'a jamais changé.

P. S. Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un portrait de moi en quatre pages, qui a couru? Quel eſt le barbouilleur? Envoyez-moi cette enſeigne à bière.

Faites ſouvenir de moi les *Froulai*, les *Deſalleurs*, les *Pont-de-Vesle*, les *du Deffant*; *et totam banc ſuaviſſimam gentem.*

LETTRE CXLIII.

A M. DE FORMONT.

A Vaſſi en Champagne, ce 25 juin.

Eh bien, mon cher philoſophe, il y a bien du temps que je ne me ſuis entretenu avec vous. J'ai été à la cour de Lorraine, mais vous vous doutez bien que je n'y ai point fait le courtiſan. Il y a là un établiſſement admirable pour les ſciences, peu connu et encore moins cultivé. C'eſt une grande ſalle toute meublée des expériences nouvelles de phyſique, et particulièrement de tout ce qui confirme le ſyſtême newtonien. Il y a pour environ dix mille écus de machines de toute eſpèce. Un

(*) Abenſaïd, tragédie.

1735. ſimple ſerrurier devenu philoſophe, et envoyé en Angleterre par le feu duc *Léopold*, a fait de ſa main la plupart de ces machines, et les démontre avec beaucoup de netteté. Il n'y a en France rien de pareil à cet établiſſement, et tout ce qu'il a de commun avec tout ce qui ſe fait en France, c'eſt la négligence avec laquelle il eſt regardé par la petite cour de Lorraine. La deſtinée des princes et des courtiſans eſt d'avoir le bon auprès d'eux, et de ne le pas connaître. Ce ſont des aveugles au milieu d'une galerie de peintures. Dans quelque cour que l'on aille on retrouve Verſailles. Il faut pourtant vous dire à l'honneur de notre cour de Verſailles, et à l'honneur des femmes, que madame de *Richelieu* a fait un cours de phyſique dans cette ſalle des machines; qu'elle eſt devenue une aſſez bonne newtonienne, et qu'elle a confondu publiquement certain prédicateur jéſuite qui ne ſavait que des mots, et qui s'aviſa de diſputer en bavard contre des faits et contre de l'eſprit. Il fut hué avec ſon éloquence, et madame de *Richelieu* d'autant plus admirée qu'elle eſt femme et ducheſſe.

J'ai lu le Turenne. Je ne ſais pas trop ſi ce *Turenne* était un ſi grand homme; mais il me paraît que *Ramſay* ne l'eſt pas. Il pille des ſtyles, il en a une douzaine; tantôt ce ſont des phraſes du cardinal de *Retz*, tantôt du Télémaque, et puis du *Fléchier* et du *Maſcaron*. Il n'eſt point *ens per ſe*, il eſt *ens per accidens*; et qui pis eſt, il vole des pages entières. Tout cela ne ferait rien s'il m'avait intéreſſé; mais il trouve le ſecret de me refroidir pour ſon héros, en voulant

toujours

toujours me faire voir *Ramſay*. Il va me parler de l'origine du calviniſme ; il ferait bien mieux de me dire que le vicomte s'eſt fait catholique pour faire ſon neveu cardinal. Son livre eſt un gros panégyrique, et il fait réimprimer de vieilles oraiſons funèbres pour ſervir de preuves.

1735.

Que dites-vous des petits mémoires du roi *Jacques*? Ne vous ſemblent-ils pas comme ce roi, un peu plats? Et puis, voulez-vous que je vous diſe tout? je crois qu'il n'y a homme ſur terre qui mérite qu'on faſſe ſur lui deux volumes in-4°. C'eſt tout ce que peut contenir l'hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV*; car tout ce qui a été fait ne mérite pas d'être écrit; et ſi nous n'avions que ce qui en vaut la peine, nous ſerions moins aſſommés de livres. *Vale, et ama me.*

LETTRE CXLIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Vaſſi en Champagne, 26 juin.

En voici bien d'une autre ! je reviens dans ma campagne chérie, après avoir couru un grand mois ; je fouille par haſard dans les poches d'un habit que *Demoulin* m'avait envoyé de Paris, je trouve une lettre de mon cher *Cideville*, du mois de mars dernier, avec la Déeſſe des ſonges. J'ai lu avec avidité ce petit acte digne de celui de Daphnis et de Chloé. J'ai jeté par terre des livres de mathématiques dont ma table était couverte, et je me ſuis écrié :

1735.

Que ces agréables menſonges
Sont au-deſſus des vérités !
Et que votre reine des ſonges
Eſt la reine des voluptés !

Je vous demande en grâce, mon adorable ami, de m'envoyer cet acte de Daphnis et Chloé. Si vous avez quelqu'un qui puiſſe le tranſcrire me..u, envoyez-le-moi tout ſimplement par la poſte. Il faudra bien un jour faire un ballet complet de tout cela, et je veux le faire mettre en muſique quand je ſerai de retour à Paris. En attendant, il charmera *Emilie*, et *Emilie* vaut tout le parterre. Je crois qu'elle vous a écrit de Paris, il y a quelque temps, et qu'elle vous a mandé qu'elle avait pris *Linant* pour précepteur de ſon fils. Il ſera à la campagne avec nous, et aura tout le loiſir de faire, s'il veut, une tragédie ; car en vérité, il s'en faut beaucoup que la ſienne ſoit faite.

J'en ai fait une auſſi, moi qui vous parle, et je ne vous l'envoie point, parce que je penſe de mon ouvrage comme de celui de *Linant* : je ne crois point qu'il ſoit fait. Je ne veux donner cette pièce qu'après un long et rigoureux examen. Je la laiſſe repoſer long-temps pour la revoir avec des yeux déſintéreſſés, et pour la corriger avec la ſévérité d'un critique qui n'a plus la faibleſſe de père.

Jeanne la pucelle a déjà neuf chants ; c'eſt un amuſement pour les entr'actes des occupations plus ſérieuſes.

La métaphyſique, un peu de géométrie et de phyſique, ont auſſi leurs temps réglés chez moi ;

mais je les cultive sans aucune vue marquée, et par conséquent avec assez d'indifférence. Mon principal emploi à présent est le Siècle de *Louis XIV*, dont je vous ai parlé il y a quelques années. C'est la sultane favorite, les autres études sont des passades. J'ai apporté avec moi beaucoup de matériaux, et j'ai déjà commencé l'édifice ; mais il ne sera achevé de long-temps. C'est l'ouvrage de toute ma vie.

Voilà, mon cher ami, un compte exact de ma conduite et de mes desseins. Je suis tranquille, heureux et occupé ; mais vous manquez à mon bonheur. Grand merci de l'épithalame que je n'avais point, mais vous en aviez une bien mauvaise copie.

> Je vous souhaite un vrai bonheur,
> Mais *c'est une chose impossible.*

Il y a

> Mais voilà la chose impossible. (25)

Cela est bien différent à mon gré.

Adieu ; ne vous point aimer, voilà la chose impossible.

(25) Voyez l'épître à madame la princesse de *Guise*, sur son mariage avec M. le duc de *Richelieu*, vol. d'Epîtres.

1735.

LETTRE CXLV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le... juin.

Mon cher *Thiriot*, je fuis revenu à Cirey fur la parole de M. le duc de *Richelieu*, et même fur celle du garde des fceaux, qui a écrit à monfieur et madame *du Châtelet* de manière à diffiper mes craintes préfentes, mais à m'en laiffer pour l'avenir.

Vraiment, vous ne m'aviez pas dit que vous aviez environ quinze cents livres par an pour la peine de fouper tous les jours en bonne compagnie. Et moi qui fais que toutes les chofes de ce monde paffent, je craignais que vous ne perdiffiez un jour vos foupers, et que vous ne vous trouvaffiez fans vin de Champagne et fans fortune. Mais puifque vous avez l'utile et l'agréable, je n'ai plus qu'à vous féliciter. Mais j'ai toujours à vous exhorter à ménager votre fanté et furmonter votre pareffe. Je fuis bien content de vous pour le préfent. Vous voilà un peu à votre aife, vous vous portez bien, et vous m'écrivez de grandes lettres; mais continuez dans ce régime, et ne vous relâchez fur rien de tout cela. Sur-tout écrivez fouvent à votre ami, et fouvenez-vous qu'après la maifon de *Pollion*, celle de *Minerve-Emilie* eft celle où vous devriez être.

Tâchez de vous affurer dans votre chemin de tout ce que vous trouverez qui concernera l'hiftoire des hommes fous *Louis XIV*, de tout ce qui regardera le progrès des arts et de l'efprit.

Songez que c'eſt l'hiſtoire des choſes que nous aimons. Vous ne me parlez plus de cette tragédie indienne (*) qui a eu un ſi beau ſuccès à la première repréſentation. Qu'eſt devenu ce ſuccès? n'eſt-il pas arrivé la même choſe qu'à Guſtave-Vaſa ? et le public n'a-t-il point infirmé ſon premier jugement? Je vous remercie du barbouillage que vous m'avez envoyé ſous le nom de mon portrait. Il me paraît que ce prétendu peintre a tort de dire que je finis bien vîte avec mes égaux par le dégoût. Il y a vingt ans que notre amitié donne une preuve du contraire.

Je ſuis charmé que vous ayez été content d'*Emilie*. Si vous la connaiſſiez davantage, vous l'admireriez. Son amie, madame la ducheſſe de *Richelieu*, ſuit un peu ſes traces, quoique d'aſſez loin. Elle a très-bien profité des excellentes leçons de phyſique qu'un artiſte, nommé *Varinge*, fait à Lunéville. Un célèbre prédicateur jéſuite, qu'on appelle père *Dallemant*, s'eſt aviſé de venir à ces leçons, et de diſputer contre elle ſur le ſyſtême de *Newton*, qu'elle commence à entendre et qu'il n'entend point du tout. Le pauvre prêtre a été confondu et hué en préſence de quelques anglais, qui ont conçu de cette affaire beaucoup d'eſtime pour nos dames, et un peu de mépris pour la ſcience de nos moines. Cette aventure valait la peine de vous être contée. Envoyez-moi l'épître imprimée de *Formont*, et quelques chanſons de *Mécénas la Poplinière*, ſi vous en avez. Adieu, je vous embraſſe.

(*) Abenſaïd.

1715.

LETTRE CXLVI.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

15 juillet.

Je n'ai point été intempérant, mon cher *Thiriot*, et cependant j'ai été malade. Je suis un juste à qui la grâce a manqué. Je vous exhorte à vous tenir ferme, car je crois être encore au temps où nous étions si unis que vous aviez le frisson quand j'avais la fièvre.

Vous voilà donc vengé de votre nymphe ; elle a perdu sa beauté. Elle sera dorénavant plus humaine, et trouvera peu de gens humains. Vous pourrez lui dire :

> Les Dieux ont vengé mon outrage,
> Tu perds, à la fleur de ton âge,
> Taille, beautés, honneurs et bien.

Mais avec tout cela, je crains bien que quand elle aura repris un peu d'embonpoint, et dansé quelque belle chaconne, vous ne redeveniez son chevalier plus enchanté que jamais. J'ai reçu une lettre charmante de votre ancien rival, où plutôt de votre ancien ami M. *Balot ;* mais vraiment je suis trop languissant à présent pour lui répondre.

Quand je vous ai demandé des anecdotes sur le siècle de *Louis XIV*, c'est moins sur sa personne que sur les arts qui ont fleuri de son temps. J'aimerais mieux des détails sur *Racine* et *Despréaux*, sur *Quinault*, *Lulli*, *Molière*, *le Brun*, *Bossuet*, *Poussin*, *Descartes*, etc., que sur la

bataille de Steinkerque. Il ne reste plus rien que le nom de ceux qui ont conduit des bataillons et des escadrons. Il ne revient rien au genre-humain de cent batailles données. Mais les grands hommes dont je vous parle ont préparé des plaisirs purs et durables aux hommes qui ne sont point encore nés. Un écluse du canal qui joint les deux mers, un tableau du *Poussin*; une belle tragédie, une vérité découverte, sont des choses mille fois plus précieuses que toutes les annales de cour, que toutes les relations de campagne. Vous savez que chez moi les grands hommes vont les premiers, et les héros les derniers. J'appelle grands hommes tous ceux qui ont excellé dans l'utile ou dans l'agréable. Les saccageurs de provinces ne sont que héros. Voici une lettre d'un homme moitié héros, moitié grand homme, que j'ai été bien étonné de recevoir, et que je vous envoie. Vous savez que je n'avais pas prétendu m'attirer des remercîmens de personne, quand j'ai écrit l'Histoire de *Charles XII*; mais je vous avoue que je suis aussi sensible aux remercîmens du cardinal *Alberoni*, qu'il l'a pu être à la petite louange très-méritée que je lui ai donnée dans cette histoire. Il a vu apparemment la traduction italienne qu'on en a faite à Venise. Je ne serais pas fâché que monsieur le garde des sceaux vît cette lettre, et qu'il sût que si je suis persécuté dans ma patrie, j'ai quelque considération dans les pays étrangers. Il fait tout ce qu'il peut pour que je ne sois pas prophète chez moi.

Continuez, je vous en prie, à faire ma cour aux

1735. gens de bien qui peuvent fe fouvenir de moi. Je voudrais bien que *Pollion de la Poplinière* pensât de moi plutôt comme les étrangers que comme les Français.

On m'a dit que ce portrait eft imprimé. Je fuis perfuadé que les calomnies dont il eft plein feront crues quelques temps, et je fuis encore plus sûr que le temps les détruira.

Adieu, je vous embraffe tendrement. Le temps ne détruira jamais mon amitié pour vous.

LETTRE CXLVII.

A M. LE CARDINAL ALBERONI.

Juillet.

MONSEIGNEUR,

La lettre dont votre Eminence m'a honoré, eft un prix auffi flatteur de mes ouvrages, que l'eftime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remercîment, Monfeigneur, je n'ai été que l'organe du public en parlant de vous. La liberté et la vérité qui ont toujours conduit ma plume, m'ont valu votre fuffrage. Ces deux caractères doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas, pourra bien être un homme puiffant, mais ne fera jamais un grand homme.

Je voudrais être à portée d'admirer de plus près celui à qui j'ai rendu juftice de fi loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bonheur de voir votre Eminence; mais fi Rome entend affez fes intérêts, pour vouloir au moins rétablir les arts,

le commerce, et les remettre en quelque ſplendeur dans un pays qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du monde, j'eſpère alors que je vous écrirai ſous un autre titre que ſous celui de votre Eminence, dont j'ai l'honneur d'être avec autant d'eſtime que de reſpect, etc.

1735.

LETTRE CXLVIII.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Cirey, le... juillet.

Je vous envoie, mon cher ami, ma réponſe au cardinal *Alberoni*; vous ferez de ſa lettre et de la mienne l'uſage que vous croirez le plus propre *ad majòrem rei litterariæ gloriam.* Vous n'avez pas entendu parler, ſans doute, d'un certain Jules-Céſar qui a été joué aſſez bien, dit-on, au collége d'Harcourt. C'eſt une tragédie de ma façon, dont je ne ſais ſi vous avez le manuſcrit. Je ne ſuis plus qu'un poëte de collége. J'ai abandonné deux théâtres qui ſont trop remplis de cabales, celui de la comédie françaiſe et celui du monde. Je vis heureux dans une retraite charmante, fâché ſeulement d'être heureux loin de vous. Il me paraît que nous ſommes l'un et l'autre aſſez contens de notre deſtinée. Vous buvez du vin de Champagne avec *Pollion-Poplinière*; vous aſſiſtez à de beaux concerts italiens; vous voyez les pièces nouvelles; vous êtes dans le tourbillon du monde, des belles-lettres et des plaiſirs; moi je goûte, dans la paix la plus pure et dans le loiſir le plus occupé, les douceurs de l'amitié et de l'étude, avec une femme

——— unique dans son espèce, qui lit Ovide et Euclide,
1735. et qui a l'imagination de l'un et la justesse de l'autre. Je donne tous les jours quelque coup de pinceau à ce beau siècle de *Louis XIV*, dont je veux être le peintre et non l'historien. La poésie et la philosophie m'amusent dans les intervalles. J'ai corrigé cette Mort de Jules-César, et j'aurais grande envie que vous la vissiez. J'ai la vanité de penser que vous y trouveriez quelques vers tels qu'on en fesait il y a soixante ans.

Souvenez-vous, si vous rencontrez en chemin quelque bonne anecdote sur l'histoire des arts, de m'en faire part. Tout ce qui peut caractériser le siècle de *Louis XIV*, est de mon ressort et est digne de votre attention.

Qu'est-ce que c'est qu'un nouveau portrait de moi qui paraît? Tout le monde attribue le premier au jeune comte de *Charost*. J'ai bien de la peine à croire qu'un jeune seigneur qui ne m'a jamais vu, ait pu faire cette satire; mais le nom de M. de *Charost*, qu'on met à la tête de ce petit écrit, me confirme dans le soupçon où j'étais que l'ouvrage est d'un jeune abbé de *Lamare*, qui doit entrer auprès de M. de *Charost*. C'est un jeune poëte fort vif et peu sage. Je lui ai fait tous les plaisirs qui ont dépendu de moi. Je l'ai reçu de mon mieux, et j'avais même chargé *Demoulin* de lui donner des secours essentiels. Si c'est lui qui m'a déchiré, il doit être au rang des gens de lettres ingrats. On n'en trouve que trop de cette espèce qui déshonorent la littérature et l'esprit; mais je suspends mon

jugement, parce qu'il ne faut accuser personne sans être sûr de son fait : et d'ailleurs, dans la félicité dont je jouis, mon premier plaisir est d'oublier les injures.

Mandez-moi des nouvelles, mon cher ami, s'il y en a qui valent la peine d'être sues. Le ballet de *Rameau* se joue-t-il? la *Sallé* y danse-t-elle? y a-t-il à Paris de nouveaux plaisirs? mais surtout, comment va votre santé?

LETTRE CXLIX.

A M. BERGER.

A Cirey, le 4 auguste.

Vous me mandez, Monsieur, que je dois vous tenir compte de votre silence ; c'est pourtant le plus grand dépit que vous puissiez me faire. Vous savez combien vos lettres me font de plaisir, et à quel point votre commerce m'est précieux. N'attendez donc pas, pour me donner de vos nouvelles, que vous receviez des vers de Marseille. J'ai lu ceux de M. *Sinetti*. Je savais bien qu'il était tout aimable ; mais je ne savais pas qu'il fût poëte. Il y a, en vérité, de très-belles choses dans ce petit poëme. J'y ai trouvé ce que j'aime, beaucoup d'images, *ut pictura poësis*. Il ne m'appartient pas de donner des coups de pinceau à son tableau. Il y a peut-être plusieurs endroits qui mériteraient d'être retouchés ; mais c'est toujours à la main du maître à corriger son ouvrage. Je pourrais prendre des libertés qu'il n'approuverait pas. Il faut parler à un auteur, et

1735. examiner avec lui les fautes dont on veut le faire convenir ; il faut connaître sa docilité et ses ressources. Je vois, par la facilité qui règne dans ses vers, qu'il les corrigerait sans peine ; mais pour cela il faut se voir et se parler. Je lui soumettrais mes critiques, comme il a bien voulu me confier son poëme ; mais quelque chose que je lui proposasse sur son ouvrage, il verrait en moi plus d'estime que de critique. Dans l'impossibilité où nous sommes de nous rencontrer, je ne peux à présent que l'assurer du cas que je fais de son génie.

J'ai vu le portrait qu'on a fait de moi. Il n'est pas, je crois, ressemblant. J'ai beaucoup plus de défauts qu'on ne m'en reproche dans cet ouvrage, et je n'ai pas les talens qu'on m'y attribue ; mais je suis bien certain que je ne mérite point les reproches d'insensibilité et d'avarice que l'on me fait. Mon amitié pour vous me justifie de l'un, et mon bien prodigué à mes amis me met à couvert de l'autre. Quiconque est tant soit peu homme public, est sûr d'être calomnié : c'est un privilège dont je jouis depuis long-temps. On m'a dit que quelque bonne ame avait fait un portrait un peu moins méchant, mais qu'on s'est bien donné de garde de le laisser imprimer. On a raison : les critiques empêchent les gens de broncher, et on se gâte par les louanges. Aimez-moi toujours, écrivez-moi souvent, et soyez sûr que votre amitié me console bien de ces misères. Si jamais je vous suis bon à quelque chose, vous pouvez compter sur moi.

LETTRE CL.

1735.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 1 ſeptembre.

MON cher ami, il faut toujours que de près ou de loin je reçoive quelque taloche de la fortune. J'avais eu la condeſcendance de donner ma petite tragédie de Jules-Céſar à l'abbé *Aſſelin*, pour la faire jouer à ſon collége, avec promeſſe de ſa part que copie n'en ſerait point tirée : c'était une fidélité qu'on m'avait religieuſement gardée à l'hôtel Saſſenage. Je n'ai pas été auſſi heureux au collége d'Harcourt. J'apprends que non-ſeulement on vient d'imprimer cet ouvrage, mais qu'on l'a honoré de pluſieurs additions et corrections qu'un régent de collége y a faites. Je ſuis perſuadé qu'on ne manquera pas encore de dire que c'eſt moi qui l'ai fait imprimer ; ainſi, me voilà calomnié et ridicule. Ne pourriez-vous point me ſauver une partie de l'opprobre, en publiant et en feſant mettre dans les journaux que je ne ſuis en aucune manière reſponſable, mais bien très-affligé de cette miſérable édition ?

Autre miſère ; on m'envoie une Ramſaïde, maudite rapſodie, infame calotte ; et mon nom eſt à la tête. Dites-moi franchement, le monde eſt-il aſſez ſot pour m'attribuer cet ouvrage ? Conſolez-moi en m'écrivant. Je croyais, en ayant renoncé au monde, avoir renoncé à ſes tracaſſeries comme à ſes pompes ; mais il eſt dur

1735. de se voir d'un côté père putatif d'enfans supposés, et de l'autre, père malheureux d'enfans barbouillés.

Si je ne suis pas heureux en famille, au moins le suis-je en amis. Savez-vous bien, à propos d'amis que notre *Fakener* est ambassadeur en Turquie ? Un marchand, homme d'esprit, est quelque chose, comme vous voyez, chez les Anglais ; mais parmi nous, il vend son drap et paye la capitation. *Vale*, *scribe*, *ama*.

LETTRE CLI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 11 septembre.

Vos lettres me font un plaisir extrême. Je vois que l'amitié vous donne des forces. Vous écrivez des dix pages à votre ami, d'une main tremblante. Vous me traitez comme le vin de Champagne, dont vous buvez beaucoup avec un estomac faible.

> Puisses-tu lorsque le destin,
> Le soir, pour t'éprouver, t'engage
> Chez ta maîtresse ou ta catin,
> Trouver en toi-même courage ?

Je vous envoie ma réponse au cardinal *Alberoni*. Elle m'avait échappé dernièrement dans mes paquets ; je lui ai écrit, comme je fais à tout le monde, tout naturellement ce que je pense. Si celui qui demanda, *quid est veritas*, s'était adressé à moi, je lui aurais répondu : *veritas* est ce que j'aime. Ce style contraint et fardé, qui règne dans presque tous les livres qu'on fait depuis

cinquante ans, eſt la marque des eſprits faux, et porte un caractère de ſervitude que je déteſte. Il y a long-temps que j'ai parcouru ces Mémoires du jeune d'*Argens*. Ce petit drôle-là eſt libre. C'eſt déjà quelque choſe, mais malheureuſement cette bonne qualité, quand elle eſt ſeule, devient un furieux vice. Il me vient inceſſamment un ballot de Pour et Contre, d'obſervations, de petits libelles nouveaux; Vert-vert y ſera; mais j'attends cette cargaiſon ſans impatience entre *Emilie* et le Siècle de *Louis XIV*, dont j'ai déjà fait trente années. Il n'y a rien dans tout ce ſiècle de ſi admirable qu'elle. Elle lit *Virgile*, *Pope* et l'algèbre comme on lit un roman. Je ne reviens point de la facilité avec laquelle elle lit les eſſais de *Pope on man*. C'eſt un ouvrage qui donne quelquefois de la peine aux lecteurs anglais. Si je n'étais pas auprès d'elle, je ſerais auprès de vous, mon cher ami. Il eſt ridicule que nous ſoyons heureux ſi loin l'un de l'autre. Vraiment je ſuis charmé que *Pollion de la Poplinière* penſe un peu favorablement de moi.

C'eſt à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.

Je ſuis toujours très-indigné de l'édition de Jules-Céſar; je ne l'ai point encore vue.

On dit que dans les Indes l'opéra de *Rameau* (*) pourrait réuſſir. Je crois que la profuſion de ſes doubles croches peut révolter les *lulliſtes*; mais à la longue, il faudra bien que le goût de *Rameau* devienne le goût dominant de la nation, à meſure qu'elle ſera plus ſavante. Les oreilles ſe forment

(*) Les Indes galantes.

1735.

petit à petit. Trois ou quatre générations changent les organes d'une nation. *Lulli* nous a donné le sens de l'ouïe que nous n'avions point; mais les *Rameau* le perfectionneront. Vous m'en direz des nouvelles dans cent cinquante ans d'ici. Adieu; j'ai cent lettres à écrire.

LETTRE CLII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 24 septembre.

DEPUIS que je vous ai écrit, mon cher ami, j'ai lu force fadaises nouvelles; une cargaison de petites pièces comiques, d'opéra, de feuilles volantes, m'est venue. Ah, mon ami, quelle barbarie, et quelle misère! la nature est épuisée. Le siècle de *Louis XIV* a tout pris pour lui. *Vergimus ad feces.* Je suis si ennuyé que je n'ai pas la force de m'indigner contre l'abbé *Desfontaines*. Mais vous, qui avez de l'amitié pour moi, et qui savez ce que j'ai fait pour lui, pouvez-vous souffrir la manière pleine d'ingratitude et d'injustice dont il parle de moi dans ses feuilles? Je n'avais pas lu ses impertinences hebdomadaires quand je le priai, il y a quelques jours, de vouloir bien me rendre un petit service: c'était au sujet de cette misérable édition de la *Mort de César*. Je le priais d'avertir le public que non-seulement je n'ai aucune part à cette impression, mais que mon ouvrage est tout-à-fait différent. Je ne sais s'il aura eu assez de probité pour s'acquitter auprès du public de cette petite commission, sans

mêler

1735.

mêler dans son avertissement quelque trait de satire et de calomnie. Cependant il m'est important qu'on sache la vérité, et je vous prie d'engager soit l'abbé *Desfontaines*, soit le Mercure, soit le Pour et Contre, à me rendre en deux mots cette justice.

J'ai lu la nouvelle critique des Lettres philosophiques; c'est l'ouvrage d'un ignorant, incapable d'écrire, de penser et de m'entendre. Je ne crois pas qu'il y ait un honnête homme qui ait pu achever cette lecture. Vous croyez bien que je ne tire pas même vanité des injures que me dit ce misérable; mais j'avoue que je suis blessé des calomnies personnelles que ces gredins répètent sans cesse. Les cris de la canaille ne peuvent rien contre la réputation d'un écrivain qui a les suffrages du public; mais les accusations infamantes désolent toujours un honnête homme. De quel front ces lâches calomniateurs osent-ils dire que j'ai trompé mon libraire dans l'édition des Lettres philosophiques à Londres? N'êtes-vous pas intéressé à réfuter cette accusation? Qu'on me dise un peu par quelle rage les gens de lettres s'acharnent à me reprocher ma fortune et l'usage que j'en fais, à moi qui ai prêté et donné tout mon bien, à moi qui ai nourri, logé et entretenu comme mes enfans deux gens de lettres, pendant tout le temps que j'ai demeuré à Paris, après la mort de madame de *Fontaine-Martel*. Qu'on me dise quel est le libraire qui peut se plaindre de moi. Il n'y en a aucun de tous ceux que j'ai employés, à qui je n'aye fait gagner de l'argent,

——— et à qui je n'aye remis partie de ce qu'ils me de-
1735. vaient. Je suis honteux d'entrer dans ces détails ; mais la lâcheté avec laquelle on cherche à me diffamer, doit exciter le courage de mes amis, et c'est à eux à parler pour moi. En voilà trop sur un chapitre aussi désagréable.

Si vous connaissez quelque livre où l'on puisse trouver de bons mémoires sur le commerce, je vous prie de me l'indiquer, afin que je le fasse venir de Paris. Faites-moi connaître aussi tous les livres où l'on peut trouver quelques instructions touchant l'histoire du dernier siècle et le progrès des beaux arts : je vous répéterai toujours cette antienne. Adieu, mon ami. Entonnez-vous toujours beaucoup de vin deChampagne ? Avez-vous revu la cruelle bégueule, jadis et peut-être encore reine de votre cœur ? Je comptais que mon ami *Fakener* viendrait me voir en passant par Calais ; mais il s'en va par l'Allemagne et par la Hongrie.

Si je n'étais pas à Cirey, je vous avoue que dans deux mois je serais sur la Propontide avec mon ami, plutôt que de revoir une ville où je suis si indignement traité ; mais quand on est à Cirey, on ne le quitte point pour Constantinople ; et puis, que ferais-je sans vous ? *Vale et me ama, scribe sæpe, scribe multùm.*

LETTRE CLIII.

1735.

A M. BERGER.

Septembre.

VOUS ſavez le plaiſir que me font vos lettres, mon cher Monſieur; elles me ſervent d'antidote contre toutes ces miſérables brochures qui m'inondent. Tous ces petits inſectes d'un jour piquent un moment et diſparaiſſent pour jamais. Parmi les ſottiſes qu'on imprime, j'ai vu avec douleur une certaine tragédie de moi, nommée la Mort de Céſar. Les éditeurs ont maſſacré ce *Céſar* plus que n'ont jamais fait *Brutus* et *Caſſius*. J'admire l'abbé *Desfontaines* de m'imputer toutes les pauvretés, les mauvais vers, les phraſes inintelligibles, les ſcènes tronquées et tranſpoſées qui ſont dans cette miſérable édition! Un homme de goût diſtingue aiſément la main de l'ouvrier; il ſait qu'il y a certains défauts dont un auteur qui connaît les premières règles de ſon art eſt incapable; mais il paraît que l'abbé *Desfontaines* ſait bien mal les règles du goût, de l'équité, de la raiſon, de la ſociété, et ſur-tout de la reconnaiſſance. Il n'y a point de lecteur qui ne doive être indigné quand cet abbé compare les ſtoïciens aux quakers. Il ne ſait pas que les quaker ſont des gens pacifiques, les agneaux de ce monde; que c'eſt un point de la religion chez eux de ne jamais aller à la guerre, de ne porter pas même d'épée. C'eſt avec autant d'erreur qu'il prononce que *Brutus* était un particulier;

1735. tout le monde ſait aſſez qu'il était ſénateur et préteur ; que tous les conjurés étaient ſénateurs, etc. Je ne relèverai point toutes les mépriſes dans leſquelles il tombe ; mais je vous avoue que toute ma patience m'abandonne, quand il oſe dire que la Mort de Céſar eſt une pièce contre les mœurs. Eſt-ce donc à lui à parler de mœurs ? Pourquoi fait-il imprimer une lettre que je lui ai écrite avec confiance ? Il trahit le premier devoir de la ſociété. Je le priais de garder le ſecret ſur ma lettre et ſur le lieu où je ſuis, et de dire ſeulement en deux mots que cette impertinente édition de la Mort de Céſar n'a preſque rien de commun avec mon ouvrage. Au lieu de faire ce que je lui demande, il imprime une ſatire où il n'y a ni raiſon ni équité, et au bout de cette ſatire il donne ma lettre au public. On croirait peut-être, à ce procédé, que c'eſt un homme qui a beaucoup à ſe plaindre de moi, et qui cherche à ſe venger à tort et à travers ; c'eſt cependant ce même homme pour qui je me traînai à Verſailles, étant preſque à l'agonie, pour qui je ſollicitai toute la cour, et qu'enfin je tirai de bicêtre. C'eſt ce même homme que le miniſtère voulait faire brûler, contre qui les procédures étaient commencées ; c'eſt lui à qui j'ai ſauvé l'honneur et la vie ; c'eſt lui que j'ai loué comme un aſſez bon écrivain, quoiqu'il m'eût fort faiblement traduit ; c'eſt lui enfin qui, depuis ces ſervices eſſentiels, n'a jamais reçu de moi que des politeſſes, et qui, pour toute reconnaiſſance, ne ceſſe de me déchirer. Il veut, dans les feuilles qu'il donne toutes les ſemaines, tourner la Henriade en ridicule.

Savez-vous bien qu'il en a fait une édition clandestine à Evreux, et qu'il y a mis des vers de sa façon? C'etait bien la meilleure manière de rendre l'ouvrage ridicule. Je vous avoue que ce continuel excès d'ingratitude est bien sensible. J'avais cru ne trouver dans les belles-lettres que de la douceur et de la tranquillité, et certainement ce devrait être leur partage; mais je n'y ai rencontré que trouble et qu'amertume. Que dites-vous de l'auteur d'une brochure contre les Lettres philosophiques, qui commence par assurer que non-seulement j'ai fait imprimer cet ouvrage en Angleterre, mais que j'ai trompé le libraire avec qui j'ai contracté, moi qui ai donné publiquement cet ouvrage à M. *Thiriot* pour qu'il en eût seul tout le profit. Peut-on m'accuser d'une bassesse si directement opposée à mes sentimens et à ma conduite? Qu'on m'attaque comme auteur, je me tais; mais qu'on veuille me faire passer pour un mal-honnête homme, cette horreur m'arrache des larmes. Vous voyez avec quelle confiance je répands ma douleur dans votre sein. Je compte sur votre amitié autant que j'ambitionne votre estime.

LETTRE CLIV.

A M. THIRIOT.

Cirey, le 4 octobre.

Je vous avoue, mon cher ami, que je suis indigné des brochures de l'abbé *Desfontaines*. C'est déjà le comble de l'ingratitude dans lui de prononcer mon nom, malgré moi, après les obli-

gations qu'il m'a ; mais son acharnement à payer, par des satires continuelles, la vie et la liberté qu'il me doit, est quelque chose d'incompréhensible. Je lui avais écrit pour le prier d'avertir le public, comme il est vrai, que la pièce de Jules-César, telle qu'elle est imprimée, n'est point mon ouvrage. Au lieu de me répondre, que fait-il ? une critique, une satire infame de ma pièce, et au bout de sa satire il fait imprimer ma lettre sans m'en avoir averti ; il joint à cet indigne procédé, celui de mettre la date du lieu où je *suis*, et que je voulais qui fût ignoré du public. Quelle fureur possède cet homme, qui n'a d'idées dans l'esprit que celles de la satire, et de sentimens dans le cœur que ceux de la plus lâche ingratitude ? Je ne lui ai jamais fait que du bien, et il ne perd aucune occasion de m'outrager. Il joint les imputations les plus odieuses aux critiques d'un ignorant et d'un homme sans goût. Il dit que César est une pièce contre les bonnes mœurs, et il ajoute que *Brutus* a les sentimens d'un quaker plutôt que d'un stoïcien. Il ne sait pas qu'une quaker est un religieux au milieu du monde, qui fait vœu de patience et d'humilité, et qui, loin de venger les injures publiques, ne venge jamais les siennes, et ne porte pas même d'épée. Il avance avec la même ignorance que *Brutus* était un particulier sans caractère, oubliant qu'il était préteur. C'est avec le même esprit que ce prétendu critique, en condamnant le Temple du Goût, veut justifier la ressemblance de la plupart des caractères des héros de *Racine*,

1735.

tels que *Bajazet*, *Xipharès*, *Hippolyte*, que je nomme expreſſément. Je dis qu'ils paraiſſent un peu courtiſans français, et il parle du caractère de *Pyrrhus* dont je n'ai pas dit un mot. Il met enſuite la Henriade à côté des ouvrages de mademoiſelle *Malcrais*. Il veut faire l'extrait d'un ouvrage anglais, intitulé Alciphron, du docteur *Barclai*, qui paſſe pour un ſaint dans ſa communion. Ce livre eſt un dialogue en faveur de la religion chrétienne. Il y a un interlocuteur qui eſt un incrédule. L'abbé *Desfontaines* prend les ſentimens de cet interlocuteur pour les ſentimens de l'auteur, et traite hardiment *Barclai* d'athée. Il loue les plus mauvais ouvrages du même fonds d'iniquité et de mauvais goût dont il condamne les bons. Je crois bien que le public éclairé me vengera de ſes impertinentes critiques ; mais je voudrais bien que l'on ſût qu'au moins la tragédie de Jules-Céſar n'eſt point de moi telle qu'elle eſt imprimée. Peut-on m'imputer de vers ſans rime, ſans meſure et ſans raiſon, dont cette miſérable édition eſt parſemée? Vous êtes des amis de l'auteur du Pour et Contre ; engagez-le, je vous en prie, à me rendre juſtice dans cette occaſion. A l'égard de l'abbé *Desfontaines*, ne pou riez-vous pas lui faire ſentir l'infamie de ſon procédé, et à quoi il s'expoſe? Que dira-t-il quand il verra à la tête de la Henriade, ou de mes autres ouvrages, l'hiſtoire de ſon ingratitude ?

J'ai lu auſſi cette indigne critique des Lettres philoſophiques. Vous croyez bien que je la regarde avec le profond mépris qu'elle mérite ; mais

1735. je vois que les calomnies s'accréditent toujours. Ce méchant livre n'eſt que l'écho des cris des miſérables auteurs qui ne ceſſent d'aboyer contre moi. Que de baſſeſſe et que d'horreurs chez les gens de lettres! Eux qui devraient apprendre à penſer aux autres hommes, et enſeigner la raiſon et la vertu, ne ſervent qu'à déshonorer l'eſpèce humaine. Un miſérable auteur famélique, qui imprime ſes ſottiſes ou celles des autres pour vivre, s'imagine que c'eſt dans ce deſſein que j'ai donné des ouvrages au public. Il oſe dire que j'ai trompé mon libraire au ſujet de ces Lettres que vous connaiſſez. Quelle indignité et quelle miſère! Devez-vous ſouffrir, mon cher *Thiriot*, une accuſation pareille? Vous pour qui ſeul ces Lettres ont été imprimées en Angleterre, ſupportez-vous qu'on m'accuſe d'avoir travaillé pour moi? La probité ne vous engage-t-elle pas à réfuter, une bonne fois pour toutes, ces odieuſes imputations? Engagez un peu l'abbé *Prévoſt* à entrer ſagement dans ce détail, en parlant de la critique des Lettres philoſophiques. J'ai extrêmement à cœur que le public ſoit déſabuſé des bruits injurieux qui ont couru ſur mon caractère. Un homme qui néglige ſa réputation eſt indigne d'en avoir; j'en ſuis jaloux, et vous devez l'être, vous qui êtes mon ami. Il vous ſera très-aiſé de faire inſérer dans le Pour et Contre quelques réflexions générales ſur les calomnies dont les gens de lettres ſont ſouvent accablés. L'auteur pourrait, après avoir cité quelques exemples, parler de l'accuſation générale que j'ai eſſuyée au ſujet des ſouſcriptions de la Henriade, que j'ai

toutes

toutes rembourſées de mon argent aux ſouſcripteurs français qui ont négligé d'envoyer à Londres; de ſorte que la Henriade, qui m'a valu quelque avantage en Angleterre, m'a coûté beaucoup en France, et je ſuis aſſurément le ſeul homme à qui cela ſoit arrivé. Il pourrait enſuite réfuter les autres calomnies qu'on a entaſſées dans mon prétendu portrait en diſant ce que j'ai fait en faveur de pluſieurs gens de lettres, lorſque j'étais à Paris. Ces faits avérés ſont une réponſe définitive à toutes les calomnies. On y pourrait ajouter que l'abbé *Desfontaines*, qui m'outrage tous les huit jours, eſt l'homme du monde qui m'a le plus d'obligations. Tout cela dicté par la bonté de votre cœur et par la ſageſſe de votre eſprit, arrangé par la plume de l'auteur du Pour et Contre, ne pourrait faire qu'un très-bon effet; après quoi, tout ce que je ſouhaiterais, ce ſerait d'être oublié de tout le monde, hors des perſonnes avec qui je vis, et de vous que j'aimerai toute ma vie.

1735.

LETTRE CLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Octobre.

JE vous envoie, mon charmant ami, une tragédie (*) au lieu de moi. Si elle n'a pas l'air d'être l'ouvrage d'un bon poëte, elle aura celui d'être au moins d'un bon chrétien; et par le temps qui court, il vaut mieux faire ſa cour à la religion qu'à

(*) Alzire.

1735.

la poésie. Si elle n'est bonne qu'à vous amuser quelques momens, je ne croirai pas avoir perdu ceux que j'ai passés à la composer: elle a servi à faire passer quelques heures à madame *du Châtelet*. Elle et vous me tenez lieu du public; vous êtes seulement l'un et l'autre plus éclairés et plus indulgens que le parterre. Si, après l'avoir lue, vous la jugez capable de paraître devant ce tribunal dangereux, c'est une aventure périlleuse que j'abandonne à votre discrétion, et que j'ose recommander à votre amitié: sur-tout laissez-moi goûter le plaisir de penser que vous avez seul, avec madame *du Châtelet*, les prémices de cet ouvrage. Je ne peux pas assurément exclure monsieur votre frère de la confidence; mais hors lui, je vous demande en grâce que personne n'y soit admis. Vous pourriez faire présenter l'ouvrage à l'examen, secrétement et sans qu'on me soupçonnât. Je consens qu'on me devine à la première représentation; je serais même fâché que les connaisseurs s'y pussent méprendre; mais je ne veux pas que les curieux sachent le secret avant le temps, et que les cabales, toujours prêtes à accabler un pauvre homme, aient le temps de se former. De plus, il y a bien des choses dans la pièce qui passeraient pour des sentimens très-religieux dans un autre, mais qui chez moi seraient impies, grâce à la justice qu'on a coutume de me rendre.

Enfin, le grand point est que vous soyez content; et si la pièce vous plaît, le reste ira tout seul: trouvez seulement mon enfant joli, adoptez-le, et je réponds de sa fortune. Je n'ai point *lu*

le conte du jeune *Crébillon*. On dit que si je l'avais fait, je ferais brûlé : c'est tout ce que j'en sais. Je n'ai point lu les Mécontens, et ne sais même s'ils sont imprimés. J'ai vécu, depuis deux mois, dans une ignorance totale des plaisirs et des sottises de votre grande ville. Je ne sais autre chose sinon que je regrette votre commerce charmant, et que j'ai bien peur de le regretter encore long-temps. Voilà ce qui m'intéresse; car je vous serai attaché toute ma vie, et j'en mettrai le principal agrément à en passer quelques années avec vous. Parlez de moi, je vous en prie, à la philosophe qui vous rendra cette lettre ; elle est comme vous, l'amitié est au rang de ses vertus; elle a de l'esprit sans jamais le vouloir; elle est vraie en tout. Je ne connais personne au monde qui mérite mieux votre amitié. Que ne suis-je entre vous deux, mon cher ami ? et pourquoi suis-je réduit à écrire à l'un et à l'autre ?

Adieu; je vous embrasse; adieu, aimable et solide ami.

1735.

LETTRE CLVI.

A M. L'ABBÉ ASSELIN.

A Cirey, 24 octobre.

M. *Demoulin*, Monſieur, a dû vous remettre un papier qui contient la dernière ſcène de Jules-Céſar, telle que je l'ai traduite de *Shakeſpeare*, ancien auteur anglais. Je ne vous en donnai qu'une partie, parce que j'avais ſupprimé pour votre théâtre l'aſſaſſinat de *Brutus*. Je n'avais oſé être ni romain ni anglais à Paris. Cette pièce n'a d'autre mérite que celui de faire voir le génie des Romains, et celui du théâtre d'Angleterre; d'ailleurs, elle n'eſt ni dans nos mœurs, ni dans nos règles; mais l'abbé *Desfontaines* aurait dû faire, à cette étrangère, les honneurs du pays un peu mieux. Il me ſemble que c'eſt enrichir la république des lettres, que de faire connaître le goût de ſes voiſins; et peut-on faire connaître les poëtes autrement qu'en vers? C'était-là un beau champ pour l'abbé *Desfontaines*. Il eſt bien étonnant qu'il ait parlé de cet ouvrage comme s'il eût critiqué une pièce de notre théâtre. Vous lui ferez, ſans doute, faire cette réflexion, ſi vous le voyez. J'ai beaucoup de ſujets de me plaindre de lui, et j'en ſuis très-fâché, parce qu'il a du mérite. Je ne veux avoir de guerre littéraire avec perſonne. Ces petits débats rendent les lettres trop mépriſables. L'abbé *Desfontaines* m'avertit que j'en vais ſoutenir une ſur ſon théâtre, au ſujet des ouvrages de *Campiſtron*.

Il y a du temps qu'il l'a commencé, et bien injuſtement. Je proteſte en homme d'honneur, que je n'ai jamais rien écrit contre cet auteur, et que je n'ai jamais vu l'écrit dont l'abbé *Desfontaines* parle. Faites-lui ſentir, Monſieur, combien il eſt odieux de me faire jouer, malgré moi, un perſonnage qui me déplaît, et de me mêler dans une querelle où je ne ſuis jamais entré. Il me menace d'inſérer dans ſon Journal des pièces déſagréables contre moi. Sur cette matière, tout ce que je répondrai ſera une proteſtation ſolennelle que je ne ſais ce dont il s'agit. Pourquoi veut-il toujours s'acharner à me piquer et à me nuire? Eſt-ce-là ce que je devais attendre de lui? Je vous prie, Monſieur, de joindre à vos bontés, celle de lui parler. Il a trop de mérite, et j'oſe dire qu'il m'a trop d'obligations pour que je veuille être ſon ennemi. Pour vous, Monſieur, je n'ai que des grâces à vous rendre, et je vous ſerai attaché toute ma vie, avec toute l'eſtime et toute la reconnaiſſance que je vous dois.

1735.

LETTRE CLVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 3 novembre.

LA divine *Emilie*, mon cher ami, n'eſt pas trop pour *Anacréon*. C'eſt la première fois que je n'ai pas été de ſon avis; je tiens que c'eſt à vous à le faire parler. Je ſuis perſuadé que dans quarante ans vous aimerez comme lui; vous l'imitez déjà dans ſa vie et dans ſes vers aimables: mais

Anacréon n'était pas conſeiller au parlement, et n'aurait jamais quitté un opéra pour aller juger.

1735.

Il y a peu de choſes à corriger aux Songes et à Daphnis et Chloé pour les rendre propres au théâtre. L'acte d'Anacréon vous coûtera encore moins ; la conformité du ſtyle et des mœurs vous ſoutiendra. Vous n'avez rien de l'ignorance de *Daphnis*, vos plaiſirs ne ſont point des ſonges ; mais quand il s'agit d'*Anacréon*, vous ſerez un dévot qui fêterez votre patron. Trouveriez-vous mauvais qu'*Anacréon* aimât la même perſonne que le roi, et qu'il fût préféré ? Je ne haïrais pas de voir le chanſonnier des Grecs l'emporter ſur un monarque.

Je vous envoie, mon cher ami, la dernière ſcène de Jules-Céſar ; c'eſt de toutes les ſcènes de cette pièce, celle qui a été imprimée avec le plus de fautes. Elle a, ce me ſemble, une très-grande ſingularité, c'eſt qu'elle eſt une traduction aſſez fidelle d'un auteur anglais qui vivait il y a cent cinquante ans ; c'eſt *Shakeſpeare*, le *Corneille* de Londres, grand fou d'ailleurs, et reſſemblant plus ſouvent à *Gilles* qu'à *Corneille* ; mais il a des morceaux admirables. Mandez-moi ce que vous penſez de celui-ci.

Je vous ai déjà mandé les impertinences de l'abbé *Desfontaines* au ſujet de ce Jules-Céſar. Il appelle la ſcène que je vous envoie, une controverſe ; c'eſt la moindre de ſes critiques. Il ne faut pas exiger de goût de lui ; mais je devais en attendre au moins plus de reconnaiſſance. Les auteurs faméliques ſont pardonnables ; s'ils déchirent

leurs amis, ce n'eſt que par néceſſité. Ce ſont des anthropophages qui réſervent pour le dernier celui à qui ils ont le plus d'obligations. Envoyez la ſcène de *Shakeſpeare* à notre ami *Formont*, et qu'il m'en diſe un peu ſon avis.

Adieu, mon aimable ami; il faudrait, pour que je fuſſe entièrement heureux, que vous vinſſiez quelque jour à Cirey. *Emilie* vous fait mille complimens. *Linant* commence une tragi-comédie; puiſſe-t-il l'achever!

P. S. Que dites-vous des ſcélérats de commis de la poſte? Nous avions, *Linant* et moi, mis bien proprement deux louis d'or, bien entourés de cire, dans un gros paquet adreſſé à ſa pauvre ſœur; et nous avions pris ce parti parce que le beſoin était preſſant. La malheureuſe a bien reçu la lettre d'avis, mais point la lettre à argent. Pour remédier à cette violation cruelle du droit des gens, je m'adreſſe à monſieur le marquis. Ce monſieur le marquis me doit des monts d'or; il vous remettra les deux louis. Je m'adreſſe à vous pour cette petite commiſſion, ne ſachant en quel endroit du monde il ſe carre pour le préſent.

LETTRE CLVIII.

A M. L'ABBÉ ASSELIN.

A Cirey, 4 novembre.

DEMOULIN a bien mal fait, Monſieur, de ne vous avoir pas envoyé cette dernière ſcène complète. Je viens de lui écrire et de lui recommander de vous la porter ſur le champ. C'eſt, comme je

1735. vous l'ai dit, une traduction assez fidelle de la dernière scène du Jules-César de *Shakespeare*. Ce morceau devient par là un morceau singulier et assez intéressant dans la république des lettres. Voilà le point de vue dans lequel un journaliste devait examiner ma tragédie. Elle donne une véritable idée du goût des Anglais. Ce n'est pas en traduisant des poëtes en prose qu'on fait connaître le génie poétique d'une nation, mais en imitant en vers leur goût et leur manière. Une dissertation sur ce goût, si différent du nôtre, était ce qu'on devait attendre de l'abbé *Desfontaines*. Il sait l'anglais; il doit avoir lu *Shakespeare*; il était à portée de donner sur cela des lumières au public. Si, au lieu de s'écrier, en parlant de ma pièce, *que de mauvais vers! que de vers durs!* il avait voulu distinguer entre l'éditeur et moi, et s'attacher à faire voir en critique sage les différences qui se trouvent entre le goût des nations, il aurait rendu un service aux lettres, et ne m'aurait point offensé. Je me connais assez en vers, quoique je n'en fasse plus, pour assurer que cette tragédie, telle qu'on l'imprime à présent en Hollande, est l'ouvrage le plus fortement versifié que j'aye fait. Tous les étrangers, qui retrouvent d'ailleurs dans cette pièce les hardiesses qu'on prend en Italie et à Londres, et qu'on prenait autrefois à Athènes, me rendent un peu plus de justice que l'abbé *Desfontaines* et mes ennemis ne m'en ont rendu. Ils distinguent entre le goût des nations et celui des Français; ils savent par cœur une partie de ces vers que l'abbé *Desfontaines* trouve si durs

1735.

et si faibles; ils disent que *Brutus* doit parler en *Brutus*; ils savent que ce romain a écrit à *Cicéron* et à *Antoine*, qu'il aurait tué son père pour le salut de l'Etat; ils ne me reprochent point un tutoiement qui est si noble en poésie, que c'est la seule manière dont on parle à DIEU; ils ne traitent point de controverse l'admirable scène de *Shakespeare*, dont on n'a joué chez vous qu'une petite partie, et qu'on a imprimée si ridiculement. Quand ils voient des vers tels que celui-ci:

A vos tyrans Brutus ne parle qu'au sénat.

ils savent bien, pour peu qu'ils aient de connaissance de la langue française, qu'un tel vers ne peut être de moi.

Je pardonne de tout mon cœur à l'abbé *Desfontaines* si, dans les choses désagréables qu'il a semés contre moi dans vingt de ses feuilles, il n'a point eu l'intention de m'outrager. Cependant, Monsieur, je vous enverrai, si vous voulez, vingt lettres de mes amis qui me parlent de son procédé avec beaucoup plus de chaleur que je n'en ai parlé moi-même. Enfin, Monsieur, quoi qu'il en soit, j'oublierai tout. Les disputes des gens de lettres ne servent qu'à faire rire les sots aux dépens des gens d'esprit, et à déshonorer les talens qu'on devrait rendre respectables. Je puis vous assurer qu'il y a plus d'un ennemi de l'abbé *Desfontaines* qui m'a écrit pour me proposer des vengeances que j'ai rejetées. Je souhaite qu'il revienne à moi avec l'amitié que j'avais droit d'attendre de lui; mon amitié ne sera pas altérée

1735. par la différence de nos opinions. Vous pouvez lui communiquer cette lettre.

Je vous suis attaché pour toute ma vie avec bien de la reconnaissance.

LETTRE CLIX.

A L'ABBÉ DESFONTAINES,

Sur une rétractation de ce journaliste.

A Cirey, le 14 novembre.

Si l'amitié vous a dicté, Monsieur, ce que j'ai lu dans la feuille trente-quatrième que vous m'avez envoyée, mon cœur en est bien plus touché que mon amour-propre n'avait été blessé des feuilles précédentes. Je ne me plaignais pas de vous comme d'un critique, mais comme d'un ami, car mes ouvrages méritent beaucoup de censure; mais moi je ne méritais pas la perte de votre amitié. Vous avez dû juger à l'amertume avec laquelle je m'étais plaint à vous-même, combien vos procédés m'avaient affligé; et vous avez vu, par mon silence sur toutes les autres critiques, à quel point j'y suis insensible. J'avais envoyé à Paris à plusieurs personnes la dernière scène traduite de *Shakespeare*, dont j'avais retranché quelque chose pour la représentation d'Harcourt, et que l'on a encore beaucoup tronquée dans l'impression. Cette scène était accompagnée de quelques réflexions sur vos critiques. Je ne sais si mes amis les feront imprimer ou non; mais je sais que quoique ces

réflexions aient été faites dans la chaleur de mon reſſentiment, elles n'en étaient pas moins modérées. Je crois que M. l'abbé *Aſſelin* les a; il peut vous les montrer, mais il faut regarder tout cela comme non avenu.

1735.

Il importe peu au public que la Mort de Céſar ſoit une bonne ou une méchante pièce; mais il me ſemble que les amateurs des lettres auraient été bien aiſes de voir quelques diſſertations inſtructives ſur cette eſpèce de tragédie qui eſt ſi étrangère à notre théâtre: vous en avez parlé et jugé comme ſi elle avait été deſtinée aux comédiens français. Je ne crois pas que vous ayez voulu en cela flatter l'envie et la malignité de ceux qui travaillent dans ce genre; je crois plutôt que, rempli de l'idée de notre théâtre, vous m'avez jugé ſur les modèles que vous connaiſſez. Je ſuis perſuadé que vous auriez rendu un ſervice aux belles-lettres ſi, au lieu de parler en peu de mots de cette tragédie comme d'une pièce ordinaire, vous aviez ſaiſi l'occaſion d'examiner le théâtre anglais et même le théâtre d'Italie, dont elle peut donner quelque idée. La dernière ſcène et quelques morceaux traduits mot pour mot de *Shakeſpeare*, ouvraient une aſſez grande carrière à votre érudition et à votre goût. Le Giulio-Céſare de l'abbé *Conti*; noble vénitien, imprimé à Paris il y a quelques années, pouvait vous fournir beaucoup. La France n'eſt pas le ſeul pays où l'on faſſe des tragédies; et notre goût, ou plutôt notre habitude de ne mettre ſur le théâtre que de longues converſations d'amour, ne plaît pas

chez les autres nations. Notre théâtre eſt vide d'action et de grands intérêts, pour l'ordinaire. Ce qui fait qu'il manque d'action, c'eſt que le théâtre eſt offuſqué par nos petits-maîtres ; et ce qui fait que les grands intérêts en ſont bannis, c'eſt que notre nation ne les connaît point. La politique plaiſait du temps de *Corneille*, parce qu'on était tout rempli des guerres de la fronde ; mais aujourd'hui on ne va plus à ſes pièces. Si vous aviez vu jouer la ſcène entière de *Shakeſpeare*, telle que je l'ai vue et telle que je l'ai à peu-près traduite, nos déclarations d'amour et nos confidentes vous paraîtraient de pauvres choſes auprès. Vous devez connaître à la manière dont j'inſiſte ſur cet article, que je ſuis revenu à vous de bonne foi, et que mon cœur, ſans fiel et ſans rancune, ſe livre au plaiſir de vous ſervir autant qu'à l'amour de la vérité. Donnez-moi donc des preuves de votre ſenſibilité et de la bonté de votre caractère ; écrivez-moi ce que vous penſez et ce que l'on penſe ſur les choſes dont vous m'avez dit un mot dans votre dernière lettre. La pénitence que je vous impoſe eſt de m'écrire au long ce que vous croyez qu'il y ait à corriger dans mes ouvrages dont on prépare en Hollande une très-belle édition. Je veux avoir vôtre ſentiment et celui de vos amis. Faites votre pénitence avec le zèle d'un homme bien converti, et ſongez que je mérite par mes ſentimens, par ma franchiſe, par la vérité et la tendreſſe, qui ſont naturellement dans mon cœur, que vous vouliez goûter avec moi les douceurs de l'amitié et celles de la littérature.

LETTRE CLX.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, 15 novembre.

POURQUOI vous rebuter d'un ouvrage si admirable, et auquel il manque si peu de chose pour être parfait ? Nous n'avons dans notre langue que cette seule traduction du plus beau monument de l'antiquité ; car je compte pour rien toutes les mauvaises qu'on a faites.

> Virgile, du sein du tombeau,
> Vous dit-il pas en son langage,
> Il faut achever ton ouvrage
> Quand je t'ai prêté mon pinceau ?

Je viens d'apprendre que la Didon qui a fait tant de fracas sur notre théâtre, est une espèce de traduction d'un opéra italien de *Métastasio*, se disant poëte de l'empereur. Je tiens cette anecdote d'un jeune vénitien qui est ici. Personne ne sait cela en France, tant nous sommes bien instruits dans notre petit coin du Parnasse de ce qui se passe dans les autres coins.

Je n'ai point encore vu la traduction en prose de la première scène de la Cléopâtre de *Dryden*. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'une traduction en prose d'une scène en vers est une beauté qui me montrerait son cu au lieu de me montrer son visage ; et puis je vous dirai qu'il s'en faut beaucoup que le visage de *Dryden* soit une beauté. Sa Cléopâtre est un monstre, comme la plupart des pièces anglaises, ou plutôt comme toutes

1735. les pièces de ce pays-là, j'entends les pièces tragiques ; il y a seulement une scène de *Ventidius* et d'*Antoine* qui est digne de *Corneille*. C'est-là le sentiment de milord *Bolingbroke* et de tous les bons auteurs ; c'est ainsi que pensait *Addisson*.

Je n'ai point encore lu la traduction que l'abbé *du Resnel* a faite de l'Essai de *Pope* ; mais comme cela n'est point intitulé Réponse à *Pascal*, il n'a rien à craindre.

Je vais tâcher d'avoir ce Journal où vous dites que je trouverai des absurdités métaphysiques à propos des mes sentimens. Je sais qu'il est de l'essence d'un jésuite d'être mauvais philosophe ; ce sont gens à qui on dicte, à l'âge de quinze ou vingt ans, des mots qu'ils prennent ensuite pour des idées. Je ne sais pas si *Locke* a raison, mais il en a bien l'air. J'ai beau chercher, je ne vois pas qu'on puisse jamais prouver que la matière ne saurait penser ; mais, après tout, qu'importe, pourvu que nous pensions bien, c'est-à-dire, que nous pensions de façon à nous rendre heureux ? Je me trouve très-bien d'être matière, si j'ai des sensations et des idées agréables.

S'il vous vient quelque pensée sur cette chape à l'évêque dont les hommes se débattent, faites-m'en un peu part, s'il vous plaît, *candidus imperti*. Pour moi j'ai envoyé à notre ami *Cideville* la dernière scène de la Mort de César, qui est très-mal imprimée et toute tronquée dans la misérable édition qu'on en a faite ; je l'ai prié de vous en faire tenir une copie. Je vous envoie des bagatelles de ma façon, en attendant de vous des

idées et des lumières. Chacun donne ce qu'il a. Je vais grand train dans le Siècle de *Louis XIV*; je faute à pieds joints fur toutes les minuties que je trouve en mon chemin : c'eft un taillis fourré où je me fais des grandes routes ; je voudrais bien m'y promener avec vous. La fublime, la légère, l'univerfelle *Emilie* vous fait mille complimens. *Linant* croit qu'il fera une pièce, et je n'en crois rien. *Vale*.

1735.

LETTRE CLXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 18 novembre.

Je ne crois pas que mes fauvages puiffent jamais trouver un protecteur plus poli que vous, et que je puiffe jamais avoir un ami plus aimable. Il ne faut plus fonger à faire jouer cela cet hiver ; plus j'attendrai, plus la pièce y gagnera. Je ne ferai pas fâché d'attendre un temps favorable où le public foit avide de nouveautés. Je fuis charmé qu'on m'oublie ; le fecret d'ailleurs en fera mieux gardé fur la pièce, et le peu de gens qui ont fu que j'avais envie de traiter ce fujet feront dé-routés.

Puifque la converfion de *Gufman* vous plaît, il ira droit en paradis, et j'efpère faire mon falut auprès du parterre.

La façon de tuer ce *Gufman* chez lui n'eft pas fi aifée que d'opérer fa converfion. *Zamore* avait pris déjà l'épée d'un efpagnol pour ce beau chef-d'œuvre ; fi vous voulez, il prendra encore les habits de l'efpagnol. J'avais fait endormir la garde

1735. peu nombreuse et fatiguée; si vous voulez, je l'enivrerai pour la faire mieux ronfler.

Faire de *Montèze* un fripon, me paraît impossible: pour qu'un homme soit un coquin, il faut qu'il soit un grand personnage; il n'appartient pas à tout le monde d'être fripon.

Montèze, quoique père de la signora, n'est qu'un subalterne dans la pièce; il ne peut jamais faire un rôle principal; il n'est là que pour faire sortir le caractère d'*Alzire*. Figurez-vous la mère de la *Gaussin* avec sa fille. J'en suis fâché pour *Montèze*, mais je n'ai jamais compté sur lui.

Les autres ordres que vous me donnez sont plus faciles à exécuter: *Patientiam habe in me, et ego omnia reddam tibi.* Je m'étais hâté d'envoyer à madame *du Châtelet* des changemens pour les derniers actes, mais il ne faut point se hâter quand on veut bien faire; l'imagination harcelée et gourmandée devient rétive; j'attendrai les momens de l'inspiration.

J'accable de mes respects et de mon amitié madame votre mère et le lecteur de *Louis XV*. Je vous supplie de faire ma cour à madame de *Bolingbroke*. Vraiment je serai fort aise que ce M. de *Matignon* tire un peu la manche du garde des sceaux en ma faveur. Il faut au bout du compte, ou être effacé du livre de proscription, ou enfin s'en aller hors de France, il n'y a pas de milieu; et sérieusement l'état où je suis est très-cruel.

Je serais très-fâché d'être obligé de passer ma vie hors de France; mais je serais aussi très fâché qu'on crût que j'y suis, et sur-tout qu'on sût où

je

je suis. Je me recommande sur cela à votre tendre et sage amitié. Dites bien a tout le monde que je suis à présent en Lorraine.

1735.

J'ai envoyé un petit mémoire par *Demoulin* à M. *Hérault*; voudrez-vous bien lui en parler, et savoir de lui si ce mémoire peut produire quelque chose?

Adieu; les misérables sont gens bavards et importuns.

LETTRE CLXII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 30 novembre.

Vos fenêtres donnent donc à présent sur le Palais royal; j'aimerais mieux qu'elles donnassent sur la prairie et sur la petite rivière que je vois de mon lit; mais on ne peut pas tout avoir à la fois, et il faut bien que M. de *la Poplinière* soit récompensé de son mérite, en ayant auprès de lui un homme aussi aimable que vous. Vous êtes le lien de la société; le nom de *compère* vous sied à merveille en ce sens-là, comme on appelait certain philosophe, *la sage-femme des pensées d'autrui*.

Je suis enchanté de la bonne fortune que vous avez depuis six mois avec *Locke*. Vous me charmez de lire ce grand homme qui est, dans la métaphysique, ce que *Newton* est dans la connaissance de la nature. Quel est donc ce curé de village dont vous me parlez? Il faut le faire évêque du diocèse de Saint-Urin. Comment, un curé et un français aussi philosophe que *Locke*? Ne pouvez-vous point

1735. m'envoyer le manuscrit? il n'y aurait qu'à l'envoyer, avec les lettres de *Pope*, dans un petit paquet à *Demoulin*; je vous le rendrais très-fidellement.

Si j'avais auprès de moi un domestique qui sût écrire, je ferais copier quelques chapitres d'une métaphysique que j'ai composée (*), pour me rendre compte de mes idées; cela vous divertirait peut-être de voir quelle espèce de philosophe c'est que l'auteur de la Henriade et de *Jeanne* la pucelle. Vous auriez bien aussi quelques chants de *Jeanne*, car je sais que vous êtes discret et fidelle.

Le corsaire *Desfontaines* a bien les vices que vous n'avez pas. Vous connaissez cette guenille que j'avais écrite au comte *Algarotti* (**); l'abbé *Desfontaines* me demande la permission de l'imprimer. Je lui fais réponse, au nom de monsieur et madame *du Châtelet*, qu'ils regarderont cette impression comme une offense personnelle; je le prie et je lui recommande de se bien donner de garde de publier cette bagatelle; je lui fais sentir que ce qui est bon entre amis, devient très-dangereux entre les mains du public. A peine a-t-il reçu ma lettre, qu'il imprime: ce qui m'étonne, c'est que son examinateur sache assez peu le monde pour souffrir que le nom de madame *du Châtelet* soit livré indignement à la malignité d'un pamphletier. Si monsieur et madame *du Châtelet* se plaignent à monsieur le garde des sceaux, comme ils devraient faire, je suis persuadé que l'abbé *Desfontaines* se repentirait de son imprudence.

(*) Voyez Philosophie, tome I.

(**) Vol. d'Epîtres; Epître XXXIX.

On m'a envoyé une nouvelle édition de Jules-Céfar. J'ai reconnu qu'elle était nouvelle à des différences confidérables qui s'y trouvent. Il eft donc abfolument néceffaire de donner ce petit ouvrage tel qu'il eft, puifqu'on l'a comme il n'eft pas. L'abbé de *Lamare* fe chargera de l'édition, et le peu de profit qu'on en pourra tirer fera pour lui. C'eft une libéralité que vous lui ferez volontiers, fur-tout à préfent que vous voilà grand feigneur.

1735.

Si vous connaiffiez quelque domeftique qui fût bien écrire, envoyez-le moi au plus vîte; vous y gagnerez mille chiffons par an, vers, profe; vous me tiendrez lieu du public. Adieu, mon ami.

P. S. Qu'eft-ce qu'une eftampe de moi qui fe vend chez *Odieuvre*, près de la Samaritaine, cela veut dire, je crois, fur le Pont-neuf? Il eft jufte que je fois avec mon héros. Voyez fi cette eftampe reffemble.

LETTRE CLXIII.

AUX COMÉDIENS FRANÇAIS.

Au fujet de la tragédie d'Alzire.

Novembre.

Je ne fais, Meffieurs, fi vous avez lu une tragédie que j'avais compofée il y a deux ans, et dont je lus même chez moi les premières fcènes à M. *Dufrefne*. Je n'aurais jamais ofé la préfenter au théâtre. La fingularité du fujet, la défiance où je dois toujours être fur mes faibles ouvrages, et le nombre de mes ennemis, m'avaient fait prendre le parti de ne la jamais expofer au public.

1735.

J'ai appris que M. *le Franc* s'étant fait rendre compte, il y a un an, du ſujet de ma pièce, en a depuis compoſé une à-peu-près ſur le même plan, et qu'il s'eſt hâté de vous la lire. Vous ſentez bien, Meſſieurs, que tout le mérite de ce ſujet conſiſte dans la peinture des mœurs américaines, oppoſée au portrait des mœurs européanes : du moins c'eſt-là mon ſeul avantage. Je ne doute pas que M. *le Franc*, qui a au-deſſus de moi les talens de l'eſprit et l'imagination que donne la jeuneſſe, n'ait embelli ſon ouvrage par des reſſources qui m'ont manqué ; mais il arriverait que ſi ſa pièce était jouée la première, la mienne ne paraîtrait plus qu'une copie de la ſienne ; au lieu que ſi ſa tragédie n'eſt jouée qu'après, elle ſe ſoutiendra toujours par ſes propres beautés. Je n'aurais jamais travaillé ſur un plan choiſi par M. *le Franc*. La conſidération et l'eſtime que j'ai pour lui m'en auraient empêché, autant que la crainte de me trouver ſon rival.

Il s'eſt diſpenſé d'un égard que j'aurais eu. Au reſte, Meſſieurs, ſoyez perſuadés que ſi je crains de paſſer après lui, c'eſt uniquement parce que ma pièce ne ſoutiendrait pas la comparaiſon avec la ſienne. Votre intérêt s'accorde en cela avec le plaiſir du public qui applaudira toujours à M. *le Franc*, en quelque temps que ſon ouvrage paraiſſe ; et la juſtice exige que celui qui a inventé le ſujet paſſe avant celui qui l'a embelli. Je n'aurai que la préférence dangereuſe et paſſagère d'être expoſé le premier à la cenſure du public.

J'ai l'honneur d'être avec l'eſtime que j'ai pour

ceux qui cultivent les beaux arts, et avec la reconnaissance que je dois à ceux qui ont si souvent orné mes faibles productions et fait pardonner mes fautes (26), votre, etc.

1735.

LETTRE CLXIV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 8 décembre, à quatre heures du matin.

LA date vous fera voir que je n'ai pas le temps de vous écrire une longue épître. On vient de m'avertir que plusieurs chants de la Pucelle courent dans Paris; ou c'est quelque poëme qu'on met sous mon nom, ou un copiste infidelle a transcrit quelques-uns de ces chants. Dans l'un ou dans l'autre cas, il faut que je sois instruit de bonne heure de la vérité. Je vous jure par cette même vérité que vous me connaissez, que je n'ai jamais prêté le manuscrit à personne, puisque je ne l'ai pas prêté à vous-même. Si quelqu'un m'a trahi, ce ne peut être qu'un nommé *Dubreuil*,

(26) M. de *Voltaire* obtint des comédiens ce qu'il leur demandait. M. *le Franc*, de son côté, leur écrivit aussi pour le même sujet; voici sa lettre qui est d'un style bien différent de celui de M. de *Voltaire*.

Lettre de M. le Franc.

Je suis fort surpris, Messieurs, que vous exigiez une seconde lecture d'une tragédie telle que Zoraïde. Si vous ne vous connaissez pas en mérite, je me connais en procédés, et je me souviendrai assez long-temps des vôtres pour ne plus m'occuper d'un théâtre où l'on distingue si peu les personnes et les talens; je suis, Messieurs, autant que vous méritez que je le sois, votre, etc.

1735. beau-frère de *Demoulin*, qui a copié l'ouvrage, il y a fix mois. M. *Rouillé* prétend qu'il en court des copies. Voyez, informez-vous; que votre amitié fe trémouffe un peu. Il eft d'une conféquence extrême que je fois averti. Il faudra enfin que j'aille mourir dans les pays étrangers; mais, en récompenfe, les *Hardion*, les *Danchet*, etc. profpèrent en France.

J'avais commencé une tragédie où je peignais un tableau affez fingulier du contrafte de nos mœurs avec les mœurs du nouveau monde (*) On a dit, il y a quelques mois, mon fujet au fieur *le Franc*: qu'a-t-il fait? Il a verfifié deffus, il a lu fa pièce à noffeigneurs les comédiens qui l'ont euvoyée à la révifion. Le petit bon homme eft *un tantinetto* plagiaire; il avait pillé fa pauvre Didon tout entière d'un opéra italien de *Metaftafio*. Mais il profpérera avec les *Danchet* et les *la Serre*, et moi j'irai languir à la Haie où à Londres. Adieu; réponfe, et prompte.

LETTRE CLXV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 17 décembre.

Vous êtes le plus aimable ami, le plus exact et le plus tendre qu'il y ait au monde. Vous écrivez auffi régulièrement qu'un homme d'affaires, et vous avez les fentimens d'une maîtreffe. Par quel remercîment commencerai-je? J'accepte

(*) Alzire.

d'abord le valet de chambre écrivain, pourvu qu'il ne soit ni dévot ni ivrogne, deux qualités également abominables. Il copiera toutes mes guenilles que je corrige tous les jours et que je vous destine. J'ai envoyé à messieurs de *Pont-de-Vesle* et d'*Argental* la tragédie en question, avec cette clause qu'elle serait communiquée à vous, mon cher ami, et à vous seul. Ainsi, lorsque vous voudrez, passez chez ce M. d'*Argental*, chez cette aimable et bienfesante créature, qui ne cesse de me combler de ses bons offices. A présent que cette pièce envoyée me donne un peu de loisir, revenons à *Orphée-Rameau*. Je lui avais craché de petits vers pour un petit duo. On pourrait en allongeant la litanie, faire de cela un morceau très-musical. C'est la louange de la musique : on y peut fourrer tous ses attributs, tous ses caractères. Le génie de notre *Orphée* se trouverait au large. (*)

Je ferai de Samson tout ce qu'on voudra; c'est pour lui (*Rameau*) c'est pour sa musique mâle et vigoureuse que j'avais pris ce sujet.

Vous faites trop d'honneur à mes paroles, de dire qu'il y a trois personnages. Je n'en connais que deux, *Samson* et *Dalila*; car pour le roi, je ne le regarde que comme une basse-taille des chœurs. Je voudrais bien que *Dalila* ne fût point une *Armide*. Il ne faut point être copiste. Si j'en avais cru mes premières idées, *Dalila* n'eût été qu'une friponne, une *Judith*,

(*) Voyez une lettre à M. *Berger*, du 1 décembre 1735; volume des Lettres en vers.

1735. p.... pour la patrie, comme dans la ſainte Ecriture ; mais autre choſe eſt la bible, autre choſe eſt le parterre. Je ferais encore bien tenté de ne point parler des cheveux plats de *Samſon*. Feſons-le marier dans le temple de *Vénus* la ſidonienne : de quoi le Dieu des Juifs ſera courroucé ; et les Philiſtins le prendront comme un enfant, quand il ſe ſera bien épuiſé avec la philiſtine. Que dit à cela le petit *Bernard* ? J'ai corrigé et refondu le Temple du Goût et beaucoup de pièces fugitives ; et malgré vos leçons, je ſuis à la bataille d'Hochſtet. Je paſſe mes jours dans les douceurs de la ſociété et du travail, et je ne regrette guerre que vous. Je voudrais être auſſi bien auprès de *Pollion*, que vous auprès d'*Emilie*.

LETTRE CLXVI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 25 décembre.

Je ſuis toujours d'avis qu'il ne ſoit plus queſtion des grands cheveux plats de *Samſon* ; je gagnerai à cela une ſottiſe ſacrée de moins ; et ce ſera encore une ſcène de récitatif retranchée. Je n'entends pas trop ce qu'on veut dire par une *Dalila* intéreſſante. Je veux que ma *Dalila* chante de beaux airs où le goût français ſoit fondu dans le goût italien. Voilà tout l'intérêt que je connais dans un opéra. Un beau ſpectacle bien varié, des fêtes brillantes, beaucoup d'airs, peu de récitatifs, des actes courts, c'eſt-là ce qui me plait. Une pièce ne peut être véritablement touchante que dans la

rue

rue des Fossés Saint-Germain (*). Phaéton, le plus bel opéra de *Lulli*, est le moins intéressant.

Je veux que le Samson soit dans un goût nouveau ; rien qu'une scène de récitatif à chaque acte, point de confident, point de verbiage. Est-ce que vous n'êtes pas las de ce chant uniforme et de ces *eu* perpétuels qui terminent, avec une monotonie d'antiphonaire, nos syllabes féminines ? C'est un poison froid qui tue notre récitatif. Mandez-moi sur cela l'avis de *Pollion* et de *Bernard*.

Ne pourriez-vous point savoir ce que le plagiaire de *Metastasio* et le mien a pris de mes Américains. J'aurais peut-être le temps de changer ce qu'il a imité. Je ferais comme les gens qu'on a volés, qui changent les gardes de la serrure. Si vous voyez M. le bailli de *Froulai* et M. le chevalier d'*Aydie*, dites, je vous en prie, à cette paire de loyaux chevaliers combien je suis reconnaissant de leurs bontés. M. de *Froulai* a parlé en vrai *Bayard* au garde des sceaux.

Qu'est-ce donc que cette mauvaise pièce intitulée le Tocsin de la Cour ? On dit que c'est le laquais de *la Serre* ou de *Roi* qui en est l'auteur. Monsieur le garde des sceaux a-t-il si peu de goût que de me soupçonner de ces bassesses et de ces misères ? Je suis bien las de toutes ces vexations ; et si je n'avais pas le bonheur de vivre à Cirey dans le sein de la vertu, des beaux arts, de l'esprit et de l'amitié, auprès de la personne la plus respectable qui soit au monde, je dénicherais bien vite de France.

(*) Ancien emplacement du théâtre français.

1735.

LETTRE CLXVII.

A M. THIRIOT.

26 décembre.

J'AI reçu à la fois, mon cher et véritable ami, vos deux letttes. Vous savez bien que la seule amitié était le lien qui me retenait en France. Voilà la divinité à qui je sacrifiais ma liberté ; mais enfin la rage de mes ennemis l'emporte, et la calomnie m'arrache le seul bien où mon cœur était attaché. Je vais, par les conseils même des personnes qui daignaient passer leur vie avec moi, chercher dans une solitude plus profonde le repos qu'on m'envie. Je fais, par une nécessité cruelle, ce que *Descartes* fesait par goût et par raison ; je fuis les hommes ; parce qu'ils sont méchans.

Quand vous m'écrirez, envoyez dorénavant vos lettres à *Demoulin* sans dessus, ou bien à M. *du Faure*, il me les fera tenir.

Je vous jure sur l'amitié que j'ai pour vous, que quiconque dira que j'ai laissé copier quatre vers de l'ouvrage en question, est un imposteur.

Si monsieur le garde des sceaux a dans son porte-feuille quelque pièce sous le nom de la Pucelle, c'est apparemment l'ouvrage de quelqu'un qui a voulu m'attribuer son style pour me déshonorer et pour me perdre.

J'attendais de monsieur le garde des sceaux qu'il me rendrait plus de justice. Peut-être le cardinal de *Richelieu*, *Louis XIV* et M. *Colbert* m'eussent

protégé. Quelque perſécution injuſte et cruelle que j'aye eſſuyée de ſa part, je ne me plaindrai jamais de lui ni de perſonne, pas même de l'abbé *Desfontaines* qui s'eſt ſignalé par de ſi noires ingratitudes. J'achèverai en paix, ſans murmure et ſans baſſeſſe, le peu de jours que la nature voudra permettre que je vive loin des hommes dont je n'ai que trop éprouvé la méchanceté.

Je ſerais inconſolable, ſi vous n'en étiez pas plus aſſidu à m'écrire. Je ne me ſens capable d'oublier tant d'injuſtices des autres qu'en faveur de votre amitié.

Madame *du Châtelet* a lu la préface que m'a envoyée le petit *Lamare* (*). Nous en avons retranché beaucoup et ſur-tout les louanges : mais pour les faits qui y ſont, nous ne voyons pas que je doive en empêcher la publication. C'eſt une réponſe ſimple, naïve et pleine de vérité à des calomnies atroces et perſonnelles imprimées dans vingt libelles. Il y aurait un amour-propre ridicule à ſouffrir qu'on me louât ; mais il y aurait un lâche abandon de moi-même à ſouffrir qu'on me déshonore. L'ouvrage de *Lamare* nous paraît à préſent très-ſage et même intéreſſant. Il me ſemble qu'il y règne un amour des arts et de la vertu, un eſprit de juſtice, une horreur de la calomnie, et un attendriſſement ſur le ſort de preſque tous les gens de lettres perſécutés, qui ne peut révolter perſonne, et qui, même dans le temps de cette perſécution nouvelle, doit gagner les bons eſprits en ma faveur. Il ne faut pas ſonger aux autres.

(*) De la tragédie de la Mort de Céſar. Théâtre, tome II.

1735.

Il eſt vrai que cette juſtification aurait plus de poids ſi elle était faite d'une main plus importante et plus reſpectée ; mais plus on a d'acquit dans le monde, moins on ſait défendre ſes amis. Il n'y a que vous qui ayez ce courage en parlant, et *Lamare* en écrivant. J'ajoute encore que cette marque publique de la reconnaiſſance de *Lamare* peut ſervir à lui faire des amis : on verra qu'il eſt digne d'en avoir.

Ne négligez pas d'aller voir *par amabile fratrum*, les dignes amis *Pont-de-Vesle* et d'*Argental*.

Je vous embraſſe tendrement, et vous aime comme vous méritez d'être aimé.

LETTRE CLXVIII.

A M. THIRIOT.

Le 28 décembre.

Je n'ai jamais, mon cher ami, parlé de l'abbé *Prévoſt* que pour le plaindre d'avoir une tonſure, des liens de moine, honteux pour l'humanité, et de manquer de fortune. Si j'ai ajouté quelque choſe ſur ce que j'ai lu de lui, c'eſt apparemment que j'ai ſouhaité qu'il eût fait des tragédies ; car il me paraît que le langage des paſſions eſt ſa langue naturelle. Je fais une grande difference entre lui et l'abbé *Desfontaines* ; celui-ci ne fait parler que de livres, ce n'eſt qu'un auteur et encore un bien médiocre auteur, et l'autre eſt un homme. On voit par leurs écrits la différence de leurs cœurs ; et on pourrait parier, en les liſant, que l'un n'a jamais eu affaire qu'à des petits garçons, et que l'autre eſt un

homme fait pour l'amour. Si je pouvais rendre service à l'abbé *Prévoſt* du fond de ma retraite, il n'y a rien que je ne fiſſe; et ſi j'étais aſſez heureux pour revenir à Cirey en ſureté, je tâcherais de l'y attirer.

1735.

Dans la douleur dont j'ai le cœur percé, il m'eſt bien difficile, mon ami, de ſonger à Samſon. Je me ſouviens cependant que dans cette petite ariette des fleurs, il faut mettre,

> Senſible image
> Des plaiſirs du bel âge:

au lieu de

> *Plaiſir volage, etc.*

Car *Dalila* ne doit pas prêcher l'inconſtance à un héros dont la vigueur ne doit que trop le porter à ce vice abominable de l'infidélité.

Je ſuis actuellement ſur les frontières de France avec une chaiſe de poſte, des chevaux de ſelle et des amis, prêt à gagner le ſéjour de la liberté, s'il ne m'eſt plus permis de revoir celui du bonheur. La plus aimable, la plus ſpirituelle, la plus éclairée et la plus ſimple femme de l'univers m'a chargé, en me quittant, de vous dire qu'elle eſt charmée de vos lettres, et qu'elle vous regarde comme ſon intime ami. Je voudrais bien vous envoyer la copie d'une lettre qu'elle a pris ſur elle d'écrire au garde des ſceaux, à la ſuite d'une autre que ſon mari a écrite. Vous y admireriez l'éloquence tendre et mâle que donne l'amitié; vous y verriez le langage de la vertu courageuſe. Ah, mon ami! il eſt plus doux d'avoir une pareille lettre écrite en ſa faveur, qu'il n'eſt

1735. affreux d'être si indignement persécuté. Je vous l'enverrai cette lettre.

En attendant, la personne charitable qui a si généreusement parlé en ma faveur (*), ne pourrait-elle pas dire trois choses au garde des sceaux ? La première, qu'il est très-faux qu'il ait des chants de mon ouvrage, ou qu'il a un ouvrage supposé par un traître ; *la* seconde, que je n'ai jamais rien fait qui dût lui déplaire ; *la* troisième, qu'il n'y a que de la honte à me persécuter. Voyez s'il pourrait confire au *miel* de la cour le fond de ces trois vérités.

Passons des horreurs de la persécution aux tracasseries de *le Franc*. Il est faux que l'abbé de *Voisenon* lui ait dit le détail de mon *sujet*. Il a su le fond en général par lui, et un peu de détail par un autre, et il s'est pressé de travailler. C'est un homme qui veut, à ce que je vois, aller à la gloire par le chemin de la honte, s'il est, comme on me le mande, le plagiaire des auteurs et le *busy-body* des comédiens.

Voyez avec *par nobile fratrum* si vous pensez que ma pièce puisse soutenir le grand jour après celle de *le Franc*. Au bout du compte, si mon ouvrage vous paraissait passable, y aurait-il tant d'inconvéniens à le laisser passer le dernier ? Le public même, si revenu de son estime pour la Didon et pour l'auteur, ne prendrait-il pas mon parti, d'autant plus qu'on me persécute ? Pourriez-vous savoir ce qu'en pense

(*) M. le bailli de *Froulai*.

Dufresne (*), et me le mander? Adressez toujours vos lettres jusqu'à nouvel ordre chez *Demoulin*. 1735.

Adieu; je vous embrasse bien tendrement et avec tous les sentimens que je vous dois, et que j'aurai pour vous toute ma vie.

P. S. J'oubliais de vous dire, mon cher ami, que j'ai fait mon examen de conscience au sujet de Pétersbourg. Tout ce que je sais, c'est que le duc de *Holstein*, héritier présomptif de la Russie, me voulut avoir, il y a un an, et me donner dix mille francs d'appointemens; mais tout persécuté que j'étais, je n'aurais pas quitté Cirey pour le trône de la Russie même. Je répondis d'une manière respectueuse et mesurée. Tout ce que cela prouve, c'est que *Keeper* (**) devrait moins persécuter un homme qui refuse dans les pays étrangers de pareils établissemens.

(*) *Quinault Dufresne*, célèbre acteur.
(**) Le garde des sceaux.

Fin du Tome premier.

TABLE ALPHABETIQUE
DES LETTRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

LETTRE VI.

D.

LETTRE XVII.

Fin de la Table du tome premier.



